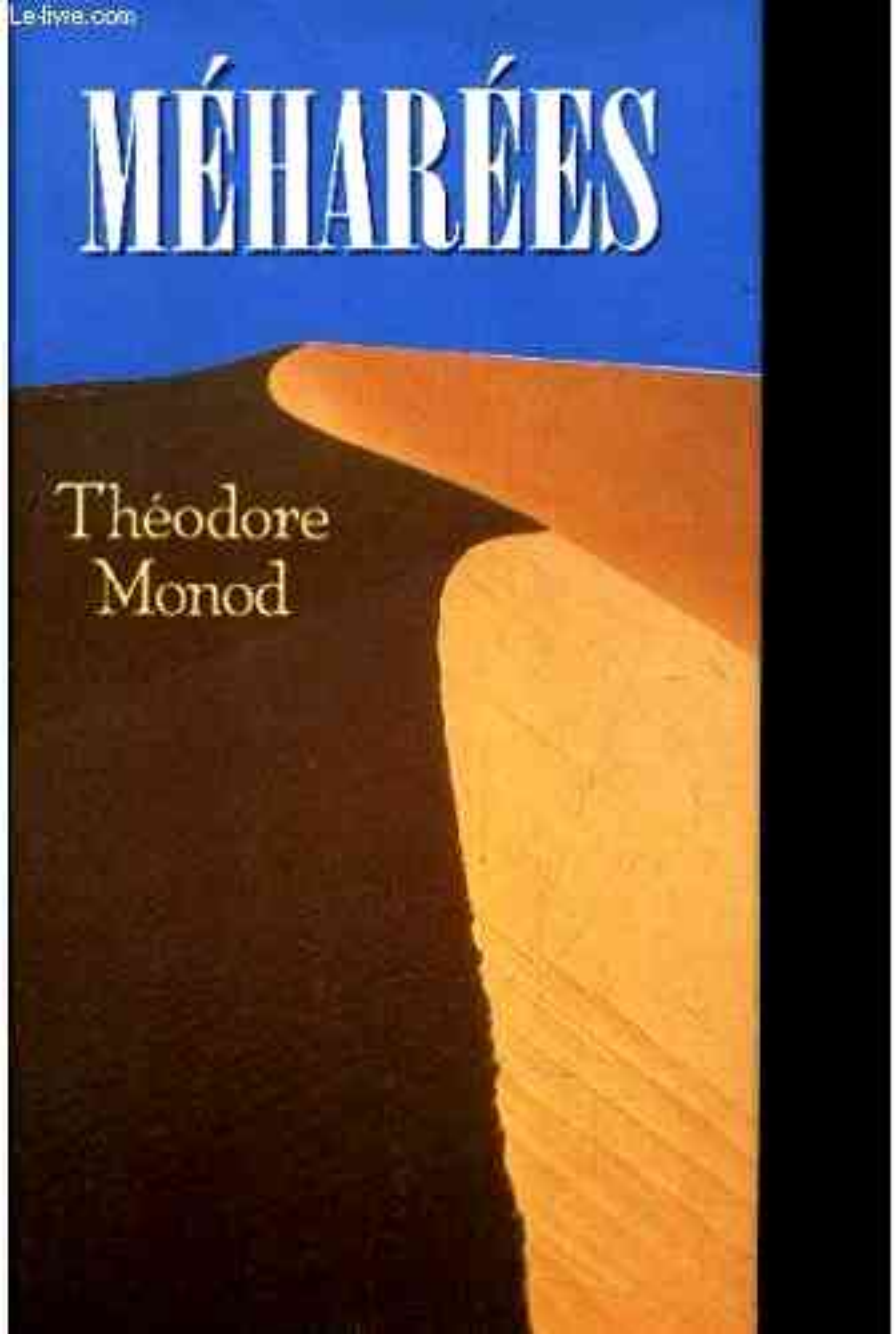
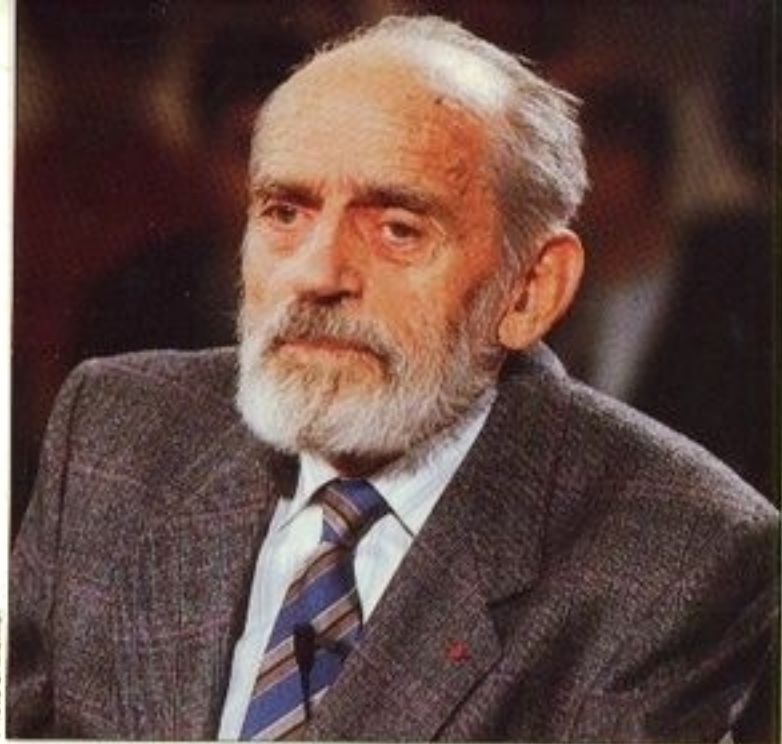


MÉHARÉES

Théodore
Monod





THÉODORE MONOD

« Du Sahara vrai, hors toute légende mais dont on comprend qu'il les ait fait éclore, tout un rendu sensible dans ce livre peu commun : la nature et les hommes, les bêtes, les outils, l'émotion du temps qui passe et qui vous met l'âme à la fleur de l'être. On extrait du désert du pétrole mais le désert extrait de chacun d'entre nous sa vérité. Et comme ce savant écrit bien !... Un grand homme, une belle vie, un livre inégalé. »

Jean David, *V.S.D.*

Table des matières

I	14
D'une mer à l'autre.....	14
II	32
Techniques	32
III	49
Bible et Sahara	49
IV.....	65
Cabotages.....	65
Ballade de mes heures africaines	65
1. Le dit de mes véhicules	65
2. Le dit des mes soifs étanchées..	66
3. Le dit des nourritures d'Afrique ..	67
4. Le dit des habitations.....	69
V.....	85
Archives sur pierre et pêcheurs a la ligne	85
VI.....	98
DE LA HACHE POLIE A LA THÉIÈRE EMAILÉE .	98
VII.....	112
AU PAYS DES AZKNÈGUES.....	112
VIII.....	130
"NE DITES PAS : QUE BOIRONS-NOUS ?"	130
IX.....	147
INITI	147
X.....	167
DE LA TIQUE A L'ÉLÉPHANT	167
XI.....	181
LE GRAND NORD	181
XII.....	199
LE LIVRE AU SOLEIL OU LE CATÉCHUMÈNE SAHARIEN.....	199
XIII.....	213

NAVIGATIONS TANEZROUFTIQUES.....	213
----------------------------------	-----

D'une mer à l'autre

*For the mighty wind arises
Roaring seaward and I go*

LOCKSLEY HALL

*O we can wait no longer!
We too take ship, o soul!
Joyous, we too launch out on trackless seas!*

.....
*O my brave soul!
O father, father sail!
O daring joy, but safe! Are they
Not all the seas of God?
O farther, farther, farther sail!*

LEAVES OF GRASS

Chalutages. - L'accueil du désert. - Phoques sahariens. - Une acrobatie aquatique. - Caravanes. - Les deux océans. - Marins et Sahariens. - Similitudes. - Port = oasis, caravane = navire. - A travers la Mauritanie occidentale.

3,11 m x 1,60 m, soit 5 m² ; une cellule d'anachorète marin, à bord du Grimsby 877, en août 1923. Partout coquillages, étoiles de mer, bocal, tubes, flacons, cuvettes, tout un bric-à-brac océanographique auquel viennent fraternellement se mêler, aux coups de roulis, quand on vient en travers pour filer ou virer le chalut, des livres mouillés, des paperasses gluantes, de l'eau de mer sale et des bottes en caoutchouc.

Le petit chalutier laboure courageusement les plaines liquides, blanches d'écume ; au large du Rio de Oro, les alizés sont vils, la mer toujours courte, hachée, brisante. Mais les fonds sont doux et le pont se couvre périodiquement d'une grouillante et bruisante litière de dorades

mauves : ce matin, vingt fois de suite, la ruisselante palanquée a fait crier les "bretelles" : un trait de vingt tonnes. Presque exclusivement des diagrammes, violets, palais couleur de feu et lèvres jaunes.

Hier c'étaient de somptueux dentés, roses et pourpres, mouchetés de plages céruléennes, des pagres bleus aux joues orangées, le ventre canari du mérou géant, les reflets dorés des sargues.

Un vol immense de flamants roses, sur la mer, vibrant nuage clé pétales d'amandier.

Sur les fonds durs, à Gorgones, c'est tout un jardin de rêve que l'engin brutal va déraciner pour nous. Polypes ramifiés, branches grêles ou buissons touffus, où le jaune le plus éclatant, parfois tacheté de pourpre, s'unit aux vermillons mats, aux rouges vineux, aux orangés, aux rosés saumon et aux violets épiscopaux. La prestigieuse floraison des moissons sous-marines vient éclore sur notre pont souillé, brillant d'écaillés, gras de mucus et clé sang.

Septembre. Encore une marée terminée ; nous filons cap au sud, sur une mer grise, et, pour une fois, paisible. Nous étions remontés jusqu'au nord du Rio de Oro, à la poursuite d'un introuvable poisson qui paraît fuir devant réchauffement estival des eaux. On regagne maintenant Nouadhibou - le Port Etienne des cartes -, ses plages humides où évoluent par escadrons des crabes rouges, pince levée, ses pauvres caillasses dénudées que ronge et dévore le vent du désert, grès tendres qui retournent au sable avant d'avoir seulement eu le temps de se consolider en véritable roche, saine, compacte : au lieu de pierre, des gravats.

Pour seul prétexte à mon exil sur la côte saharienne de la Mauritanie, la mer avec ses poissons et ses pêcheries. *Océanographie, biologie marine* dit l'étiquette qui me désigne : c'est précis, satisfaisant, définitif. Définitif ? Est-ce bien sûr ?

Je travaille face à l'Océan, auquel je suis promis et, déjà, livré. Mais adossé à une autre mer, sur laquelle je n'ai pas le droit de m'embarquer encore, mais que cependant je regarde parfois, à la dérobée, par-dessus l'épaule. L'ourlet d'écume qui frange la baie du Lévrier est la ligne ténue séparant deux océans, celui de l'eau et celui des sables, l'Atlantique et le Sahara. L'équilibre, sur cette mince cloison, est instable : de quel côté vais-je tomber ?

Sinistre pays. Le premier arbre - un petit acacia - est à quarante-cinq kilomètres d'ici. La terre, nettoyée, décharnée jusqu'à Pos, pulvérisée au souffle des siècles, est morte. Le vent, qui siffle sur les dunes couronnées d'une légère buée de poussière, chante un cycle révolu et le repos définitif d'un sol qui ne connaîtra plus la pluie.

Entre les rochers de grès qui s'effritent lentement, implacablement, au long des plages claires, des hommes se cramponnent à la carcasse de cette terre qui meurt : parasites malchanceux, ils ont soif, ils ont faim, piétinant dans le sable mou qui feutre et ralentit leur marche, ou trébuchant dans les cailloux, luttant sans trêve contre l'aigre vent des plaines sans limites, tour à tour transis de froid, mouillés de rosée ou grillés de soleil.

Le ciel, lui, demeure l'élément mobile et changeant, l'éternelle nouveauté, la vie qui console de tant de néant. On n'est plus sur une terre sans forme, sans couleur et sans grâce, mais sous le ciel, presque dans le ciel tant l'on se sent mêlé au drame silencieux qui, chaque jour, à la fois identique et différent, se joue sur la scène de l'espace.

Lever du soleil : de légers nuages flottent sur l'horizon, sur le sable gris et la mer encore enténébrée, qui, vers l'orient, se déploient soudain en une éclatante féerie de pourpre et d'or. L'astre lui-même apparu, le monde se

métamorphose : après la fête des couleurs, le gala de la lumière.

Joie pénétrante, ivresse à la fois subtile et brutale, violente et douce, torpeur divine ; on baigne, engourdi de bien-être, dans les chaudes irradiations qui stagnent, en lourdes nappes, au creux de la dune, dans l'embrasement d'un air surchauffé, palpitant au loin sur le faux horizon d'un mirage. "Loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le Soleil", qui saoule nos yeux de clarté et nous étourdit d'une étrange béatitude !

Mais l'idylle ne dure pas ; bientôt le baiser se fait morsure, et la caresse brûle. Ce n'est plus l'ami paisible et désirable, le compagnon discret, modéré, des ciels de France, ce n'est plus l'indulgente divinité de ce matin. Maintenant c'est l'ennemi, le dieu cruel, impitoyable, père des brasiers diaboliques, et de la soif, qui cautérise et boursoufle les chairs novices, suspend son éternelle menace sur les nuques, dessèche les gorges, parcheminé et crevasse les lèvres, rend les yeux douloureux et fait aux pieds le sol insupportable, c'est lui qui calcine les terres mortes du désert et, sous la coupole métallique d'un ciel décoloré, verse l'incendie de ses rayons verticaux.

Au soir, les ombres s'allongent, la brûlure s'apaise, dans une apothéose de verts, de roses et de lilas, le gros œil de braise rougeoit pour se fermer bientôt, à l'occident, sous sa paupière de grès noir ; le ciel se recueille, il pâlit ; l'univers attend, le vent fraîchit ; brusquement, sans crépuscule, c'est la nuit.

Les cohortes étoilées s'ébranlent lentement ; la voie lactée s'écoule, tranquille, dans un poudrolement de soleils lointains et sur le chemin royal de l'écliptique, les constellations zodiacales cheminent vers un but ignoré. Le Scorpion, tout droit sur la mer, déroule le point d'interrogation de sa queue et darde son œil rouge, tout glorieux de se connaître le roi des

nuits mauritaniennes, et ton vainqueur, ô cher Orion de nos hivers boréaux.

Je ne fus pas médiocrement surpris de ramasser un jour, sur la plage atlantique de la presqu'île du Cap Blanc, deux crânes de gros carnivores. Ni hyène, ni chacal, bien entendu, et il n'y a pas d'ours au Sahara. Alors ?

Alors il fallut bien se rendre à l'évidence et reconnaître des crânes de phoques, animaux que, sur l'autorité des manuels d'école, nous croyons volontiers, sinon polaires, du moins exclusivement septentrionaux. Une fois de plus le manuel a menti : il y a des phoques tropicaux, dans le Golfe du Mexique, aux Iles Hawaïi, sur la côte occidentale d'Afrique.

Ici, c'est l'espèce méditerranéenne, le phoque moine. Dans l'Atlantique il abondait dans les archipels - Madère et Canaries - où un îlot s'appelle encore *Isla de Lobos*. Au XIV^e siècle, l'inventaire du butin rapporté des Canaries par Niccoloso di Recco mentionne des dépouilles de phoques, *phocarum exuvias*, et dans *l'Histoire de la première découverte et conquête des Canaries faite dès l'an 1402 par Messire Jean de Betbencourt, chambellan du Roy Charles VI*, le chapitre II raconte comment Gadifer de la Salle et ses hommes "passèrent en l'isle de Loupes pour avoir des peaux de Loups Marins pour la nécessité de chausseures qui failloit aux compagnons".

Le même ouvrage, à propos du même îlot, ajoute : "Là viennent tant de Loups marins que c'est merveilles, et pourrait-on avoir chacun an des peaux & des graisses cinq cens doubles d'or ou plus." Aveu commercial ; on envisage ce que nous appellerions aujourd'hui une "exploitation rationnelle" (et rémunératrice) des phoques atlantiques, preuve nouvelle que l'attrait de la découverte géographique et l'amour des âmes n'ont jamais été les seuls mobiles de la conquête coloniale.

Sur la côte saharienne, les aventuriers portugais du XV^e siècle allaient bientôt, eux aussi, rencontrer des troupeaux nombreux de phoques moines et partager leurs loisirs entre de lucratives boucheries de pinnipèdes et de non moins profitables razzias d'esclaves.

Il reste pourtant quelques phoques vivants, échappés à la malfaisante stupidité de l'homme. J'ai voulu leur rendre visite.

A une vingtaine de kilomètres au nord de Port-Etienne, sur la côte atlantique, une grotte profonde, encombrée de rochers pointus, et où la mer vient déferler sourdement. Des bouillonnements d'écume. Une falaise d'une dizaine de mètres à pic.

Tout avait été méticuleusement préparé, madriers, poulies, corde à nœuds. Mon uniforme : une ceinture de sauvetage et une cordelette autour des reins. Je me laisse glisser jusqu'à l'eau et commence aussitôt à nager dans les brisants. Malgré les vagues qui s'engouffrent dans la grotte et me roulent copieusement sur les cailloux, je parviens à atterrir au fond de la caverne, sur une charmante petite grève de sable. Pas de phoques, mais, en me retournant, un spectacle infiniment pittoresque : le long couloir du souterrain où vient s'écrouler la houle du large, avec, tout au bout, la mer ensoleillée.

Il s'agissait de ressortir. Ma cordelette de garde, qui n'avait pu servir à communiquer avec l'équipe de la falaise, flotte librement au gré des vagues. Aussi ce qui devait arriver ne tarde-t-il pas à se produire : comme je parvenais hors de la grotte et m'efforçais d'atteindre à la nage la corde à nœuds, soudain, la cordelette s'engagea sous une pierre ; j'étais entre deux gros rochers, à proximité de la paroi de la falaise, bousculé à chaque coup de mer comme un vulgaire bouchon, mais comme un bouchon solidement retenu par une ancre l'empêchant de surnager librement. A chaque lame, j'étais maintenu sous l'eau par la cordelette. Je tentai

de me cramponner à un rocher, inutilement : mes ongles se crispaient en vain sur la pierre lisse et gluante. J'essayai alors de me détacher de la cordelette et par bonheur n'y pus parvenir : déjà fatigué, je n'aurais pu, ni me hisser seul par la corde à nœuds, ni atteindre une grève, la côte étant, sur des kilomètres, parfaitement accore.

Le temps paraît long en semblable occurrence et l'aspect des visages penchés au-dessus de moi n'est rien moins que rassurant.

Soudain, ma cordelette devient claire, l'équipe du haut s'y cramponne et me hisse tant bien que mal, par la ceinture. J'étais épuisé, tatoué de balafres rouges, mais indemne.

Un peu plus tard, couché à plat ventre au bord de la falaise, je pouvais voir, comme en un gigantesque aquarium, un couple de phoques s'ébattre dans l'eau verte et présenter tour à tour aux regards leur dos noir et leur ventre blanc.

Mais je demeure, entre mes deux océans, celui que je possède et celui que je désire, celui des navires et celui des dromadaires, incertain, indécis, déchiré.

Pourtant, le temps passe. Voici que l'heure approche où le cargo du Sud viendra me chercher, où il faudra bon gré mal gré reprendre le chemin du Laboratoire des pêches et productions coloniales d'origine animale, au Muséum national d'histoire naturelle.

Alors, avoir côtoyé si longtemps le désert et en quitter les frontières avant de les avoir pu franchir, rentrer avec ce désir inassouvi, cette curiosité insatisfaite ?

Départs, je vous louerai, et la grande aventure...

Caravanes, qui, sur le sable humide de la plage atlantique, partiez au rythme souple et lent des dromadaires, avec quelle fièvre je vous regardais disparaître, caravanes, dans le poudrolement doré des brumes sèches, attaché moi-même au rivage !

Avec quel trouble secret je vous voyais prendre le large, appareillant pour le *Trab el Beïdane*, le pays maure de mes rêves, où déjà s'était fixée mon attente, les terres mortes de l'Est, les plaines herbeuses du Tijirit, la sombre muraille de l'Adrar ! Les yeux brûlants de désir, sur la grande carte étalée au mur blanchi du fortin, chaque jour je vous suivais encore, caravanes de Mauritanie, au long des pistes inconnues, de puits en puits, à travers des paysages dévastés et lumineux.

Je vous suivais encore, troupe pacifique des marchands, aux chameaux chargés de cotonnades bleu foncé, de sucre et de thé; saints marabouts, jeunes ascètes, mystiques voyageurs qui, sur la plaine immense, lentement marchez, égrenant vos chapelets ou l'éternelle litanie de votre credo monotone et cadencé; et vous aussi, guerriers aventureux, hardis rezzous, en route, nuit et jour pour les batailles de demain où beaucoup, lorsque vos fusils - ceux des "sauvages" — auront affronté ceux de la "civilisation", demeureront sanglants et froids, la face contre le sable rougi, au clair de lune... Que le Seigneur ait votre âme, morts de demain !

Ah ! Caravanes, suppliais-je, une fois au moins, prenez-moi!...

Le 15 octobre 1923, les mornes solitudes du Souehel el Abiod voyaient surgir du fond de l'horizon occidental une petite troupe. Au pas balancé des chameaux, la caravane, dans l'extrême chaleur, avançait d'un rythme régulier sur la plaine caillouteuse et grise, semée des dômes étincelants des barkanes: dix chameaux, une femme, dix-neuf hommes, dont moi. Elles m'ont pris, je suis exaucé.

Quelques jours auparavant, brusquement, le lieutenant B. m'avait dit : "Mohamed Yadhi Ould Abd el Baghi, cadi des Oulad Bou Sba, va dans

le Sud ; nous pourrions peut-être profiter de ce départ pour rejoindre le Sénégal."

L'idée n'était pas déplaisante : j'aurais dû partir, en bateau, pour le Nord ; je partais, à chameau, pour le Sud. L'océan n°2, celui des sables, marquait un point.

D'ailleurs, passant de la mer au désert, faisais-je plus que changer d'océan ? Qu'il soit d'eau salée, de sables ou de cailloux, c'est toujours un océan. Et voilà pourquoi, à les avoir vécues tour à tour, on découvre tant de points communs entre la vie du marin et celle du Saharien, une si secrète et profonde parenté.

Matérielle, tant les deux milieux - au sens biologique du mot - sont, malgré les apparences, comparables, et, partant, psychologiques aussi.

Le monde polaire, océans de glace et déserts de neige, complèterait la trilogie des espaces qui commandent le perpétuel mouvement, la navigation, le nomadisme, la fuite éternelle, quotidienne, à travers les cercles sans cesse renaissants et jamais franchis d'un horizon qui vous précède, semble parfois vous attendre, pour vous narguer, mais jamais ne se laisse atteindre.

Ici, comme là, vivre c'est avancer sans cesse, à travers un décor à la fois immuable et changeant, identique à l'œil et que l'on ne saurait différent sans le témoignage du sextant, de la montre et de la boussole, s'aventurer comme à tâtons sous les plus éclatants soleils, savourer l'amertume de se sentir, en pleine marche, prisonnier d'un espace pourtant sans barreaux, et plus étroitement confiné, en cette libre immensité, qu'au plus étroit des cachots qui, lui, du moins, a une porte, perpétuelle espérance, puisqu'une porte, parfois, cela s'ouvre.

Ici, point de serrure, le grincement clé la clé ne viendra pas, soudain, faire tressaillir le captif; rien n'est fermé, rien... que cet implacable

horizon, démesuré, mais hermétique où, dans les moires fluides du mirage, nos cœurs, lourds d'une angoisse que nous n'avouerons pas, chercheront un signe, n'importe quoi, mais quelque chose, une touffe, un caillou, une ombre, quelque chose pour nous prouver que nous avons avancé depuis hier, que nous n'avons pas tourné en rond, à la remorque d'une boussole affolée par quelque imprévisible anomalie magnétique, que nous approchons du but.

Parce que, cette mentalité d'errants, de pourchassés, "étrangers et voyageurs sur la terre", elle se venge du présent sur l'avenir ; ne possédant rien, elle escompte tout, niant le danger, l'inquiétude, le besoin, elle affirme la sécurité, la paix, le rassasiement. Mais pour demain. Mystique du port et de l'oasis, qui livre le solitaire à la fascination d'une attente.

Comme à la brûlure d'un regret, parce que l'espace vaincu, la bataille gagnée, oubliant les promesses de bonheur dont il enchantait ses jours de détresse, le nomade se découvre tout soudain, et très vite, las d'une "liberté" en cage ; il soupire après sa "prison" sans barreaux : un beau matin, il reprend le large.

Les rares lieux où l'on ait le droit de séjourner, oasis et puits, sont des ports, ou comme les îlots minuscules d'un gigantesque archipel. Le puits n'est que l'aiguade du marin, où l'on fait son eau seulement, pas ses vivres. Le vrai port c'est la localité habitée, ksar ou palmeraie, où grouillent, dans l'ombre chaude des murs d'argile, autour de champs de blé ou d'orge grands comme la moitié d'un drap de lit, des gens étranges – pensez donc, des *sé-dentaires* ! - et qui prétendent - ô scandale ! - vendre au nomade de l'herbe pour son chameau et du bois à brûler.

La terre au marin, au Saharien le point d'eau, c'est, au moins pour un temps, une relâche, une escale, la sécurité, une provisoire cessation

d'inquiétude. Que l'endroit soit habité, et c'est, après les longues privations du désert, et les fatigues du chemin, le repos et l'abondance, après l'ascétisme la ripaille.

La boutique aussi, celle du *ship-chandler* saharien, où le rat de ville, embusqué derrière son comptoir, attend le rat des champs, non pour le prier à dîner, mais pour tenter de l'écorcher, "d'une façon fort civile", et, souvent, y réussir. La boutique avec les tentations polychromes de sa pacotille, ses interminables marchandages, passionnés mais sans imprévu, tant les gestes et le vocabulaire de la ruse, codifiés par les siècles, se sont faits rituels, quasi liturgiques.

Tous les commerces, y compris celui du plaisir.

La bordée tirée, quitter l'oasis est un véritable appareillage. Préparatifs similaires: les vivres et l'eau douce pour toute la durée de la traversée, jusqu'au port suivant, avec la marge de l'imprévu, le calme plat ou le naufrage; l'arrimage, le coup de main du parent, de l'ami, ou du badaud qui veut absolument "voir ça" et a toujours, lui, chien d'intérieur, bétail d'écurie et pou de village, de bons et verbeux conseils à offrir, sur le grand large qu'il ignore et sur les techniques de la navigation, aux compagnons de l'aventure; l'*A Dieu vat* devenu *Bismillah*, sans trop changer de sens pour autant.

Enfin, que l'on sorte par les nielles du ksar ou les sentiers de la palmeraie, il y a toujours un dernier mur, une dernière haie et puis, tout à coup, plus rien, que l'espace en avant, dans lequel il faut plonger, auquel il n'est plus temps de se refuser, alors même que, retournés, nous verrions encore, toutes proches, dans l'ombre hachurée des dattiers, des formes bleues et rieuses : aussi bien ne nous retournerons-nous pas.

Et quand, débouchant de la haute mer, nous atterrirons au point visé - ou à côté - ce sera,

nous, marins, comme la caravane, nous, chameliers, comme le navire. Quelle vigie a frémi de joie - la joie simple et forte d'en avoir, pour un temps, fini avec le danger - comme nous ont émus, après plusieurs centaines de kilomètres de néant, la silhouette du fortin d'Araouan, paquebot sans mât, chevauchant sa dune, la ligne bleue des falaises de l'Asegrad, la gara de Hammou Salah, repère de Taoudeni, les sombres couronnes des palmiers du Touat?

Atterrissage manqué, d'ailleurs, celui-ci : je voulais, sortant d'une longue captivité dans l'Erg Chech, débarquer à Testfaout ; en touchant l'oasis, nous ignorions encore une erreur que nous apprenait le premier Ksourien questionné : nous étions à Bour Sidi Youssef. Cela, me dit-on, arrive parfois aussi aux marins...

Même sur des pistes fréquentées, la circulation au désert, à travers une immensité sans limites aux horizons indéfiniment circulaires, est déjà passablement maritime, cabotages à la sécurité desquels un pilote, le guide, est indispensable.

Mais au vrai grand large, ni l'un ni l'autre ne le demeurent. A quoi serviraient-ils ? Au long cours, dans les zones inconnues, et quand il faut se lancer à l'aventure derrière le chiffre qui oscille sous le prisme de la boussole, le voyage se fait véritable navigation.

Le Saharien n'a alors sur le marin, qu'un avantage, ne point avoir à tenir compte, le soir, dans le calcul du point estimé, de la dérive, son océan, à lui, étant sans courants. Comme le marin, privé de repères utilisables au sol, il se place, quand il le peut, sur un point observé, et les cartes de l'un comme celles de l'autre, crayonnées seulement de lignes droites d'une vigoureuse franchise, ignorent les molles subtilités de la courbe.

Le Saharien, en effet, sauf dans les régions accidentées, comme le navigateur, n'a pas à se soucier des obstacles et rien à contourner, ni

viles, ni champs, ni forêts. Il avance droit devant lui, *as the crow flies*, au plus court. Un seul angle de marche, constamment vérifié au compas, suffit pour des jours et des jours de route, parfois pour plus d'une semaine : en mars 1935 nous avons accompli le raid Tinioulig-Araouan (six cents kilomètres, quinze jours) en changeant une seule fois clé direction, et volontairement d'ailleurs.

La caravane, toute petite surface habitable et sûre, qui se déplace au ras du sol sur un océan pétrifié tour à tour de sable ou de cailloux, est un navire. Le guide qui, en avant, interroge l'horizon et ouvre la marche en est la proue ; ce traînard, attardé à ressangler sa monture ou à téter sa guerba, marque la poupe. Entre les deux, c'est la vie possible ; en dehors de l'étroit ruban où chemine la colonne, du sentier piétiné où tremble parfois un flocon d'écume, en avant, en arrière, à gauche, à droite, c'est le danger, la mort peut-être. Tomber, la nuit, d'un paquebot en plein Atlantique, ou "tomber" - si l'on peut dire - d'une caravane en plein Lemriyé c'est un sort assez comparable et dont les effets ne tarderont guère à se révéler identiques, bien que les causes en soient tour à tour excès ou insuffisance d'hydratation.

A la fois plus précises encore et plus rares sont, au Sahara, les impressions de pays froids. La neige, d'abord, dans le sable de la dune, non seulement pour l'éclat brutal de la matière ou sa consistance - certains sables si pulvérulents et si meubles évoquent la neige poudreuse des grands froids -, mais pour ses formes, puisque de l'un et de l'autre, c'est le vent qui ordonne et pétrit la masse, sculptant les versants, les crêtes, les entonnoirs.

La sebkha, fond de lac salé desséché, couvert souvent d'une étincelante carapace qui scintille au soleil dans un mirage où semblent nager des glaçons, prend des airs de banquise,

tandis que certains plateaux calcaires, lorsque la roche se débite en dalles aux bords arrondis émergeant du sable, se couvrent, à perte de vue, de minuscules icebergs azurés, à demi fondus: un dégel.

Sur les sols salés, la croûte boursouflée, pustuleuse, cassante, cède avec un craquement de neige gelée. Et des plages des regs ensablés, très fins, mais légèrement consolidés en surface, se tassent sous le pas, avec cette indéfinissable compression ouatée et crissante que le pied reconnaît pour celle de certaines neiges.

Au milieu du jour, la fournaise flamboie ; le ciel est tout décoloré tant il est lumineux ; la chaleur, torride, s'abat d'un soleil vertical en nappes brûlantes ; elle monte du sable incandescent et des pierrailles surchauffées. Impossible alors de poser le pied nu par terre, quand le sol peut atteindre 80°. Ma gandoura sent le brûlé, le linge où vient de se promener le fer clé la repasseuse. Nulle ombre sur l'horizon, invariablement plat et monotone, où l'air chaud palpite et où le mirage étale les flaques d'impossibles et décevantes lagunes.

A quoi pense-t-il, le pèlerin solitaire, exposé au plus violent soleil, au sommet de son méhari, cloué entre ciel et terre, comme en un haut pilori ? Il médite, sans doute, il réfléchit sur la conduite de la vie, sur ses fautes passées ; il prie peut-être... ? Erreur, il ne songe - et ne peut songer - qu'à des citronnades frappées, à des boissons fraîches et gazeuses, aux petits glaçons qui fondent doucement, et s'arrondissent en fondant, là-bas, chez les hommes, clans de grands verres de limonade.

Dans cette apothéose du feu, le combat va s'engager contre le nouvel ennemi, le sommeil. La caravane, lentement, chemine ; les hommes, cramponnés à leur selle, engourdis de chaleur,

ne parlent plus, le flûteau du gommier s'est tu. Bercée au pas égal et balancé de ta monture, tu t'abandonnes, mieux-aimée, te laissant délicieusement pénétrer de l'universel embrasement : "Tiens, où sont donc les hommes de l'escorte, les tonnelets d'acier, le burnous rouge? Où est le soleil?... Un nuage violet traversé d'étoiles roses... Oh ! Que cette couche est moelleuse et fraîche, que ces eaux sont limpides ! Un gouffre bleu, profond, profond, au-dessus duquel je tournoie ; mais je tombe, je glisse, d'une chute vertigineuse vers l'abîme qui monte vers moi, aussi vite que je descends vers lui... il va m'écraser, il m'écrase..." Un choc. Tu relèves ton front, qui vient de heurter le pommeau orné de ta selle ; voici le convoi et les gommiers et le burnous rouge retrouvés. Prends garde, mieux-aimée ; tu n'as pas, cette fois-ci, perdu l'équilibre, mais méfie-toi ; on peut" dormir à cheval, pas à chameau. Et qui d'avec sa monture "opère séparation" - c'est le mot du maître du manège - tombe de haut.

Voici le crépuscule qui s'avance ; le vieil ennemi vient enfin de plonger dans les brumes violettes de l'occident. Voici l'heure bénie entre toutes au désert. Le couchant, encore tout coloré de roses et d'ors, déjà s'estompe sous le voile de l'obscurité qui s'opacifie. Ivre des soleils d'une trop longue journée, hébété de lumière, alourdi d'une pesante fatigue animale, je me suis étendu sur le sable mauve et déjà rafraîchi pour goûter à plein, dans le voluptueux repos des muselés courbaturés, l'heure vespérale en sa douceur divine. Les formes hautes et noires, monstrueuses dans la pénombre, de nos bêtes au pâturage, se profilent sur un horizon encore incomplètement enténébré. La fleur rouge du feu des chameliers épanouit au ras du sol sa corolle ardente et tout autour, tandis que la théière trop pleine crachote sur la braise, les guerriers

écoutent interminablement ce terrible bavard de Salem Ould Mohammed el Mami, de la tribu des Ahel Khanfous, fraction des Oulad Bou Kerch.

Puis c'est l'heure de la dernière prière, la *'ichâ*, et face à l'orient, les hommes alignés se dressent, s'inclinent, puis se prosternent, dans l'envol bleu des gandouras.

Car le vent des nuits s'est levé, l'infatigable vent des espaces sans limites. Le Scorpion escalade lentement les degrés du ciel. Calme. Paix. Petit bruit discret de mouture : ce sont nos chameaux qui ruminent. Nuit- Sommeil.

Nuit encore, nuit froide - oh ! Que ce vent m'a glacé les pieds - mais vers l'est, où Orion culbuté incline sur l'horizon, le ciel déjà pâlit. Un nouveau jour se prépare, et le quotidien miracle. Alors, déroulant les plis du burnous, je secoue clans l'air cristallin, pur et frais, la pesanteur du sommeil et les fatigues d'hier.

Le soleil est encore caché que déjà, juché sur une éminence, tourné vers l'est qui rougeoit, Mohammed Yadhî égrène son chapelet d'ébène et, de son bras balafre au combat du Tenebroute, trace dans l'air des signes mystérieux.

Voici les bêtes que l'on va charger, et qui protestent à pleine gueule, secouant la tête pour m'éclabousser de salive verte et de grosses gouttes d'herbe à demi digérée.

Bientôt les voyageurs posant le pied droit sur le col fauve de leur monture, d'un élan se trouvent en selle, et, du mot qu'il faut, lancent l'animal au trot, à travers les dunes dorées.

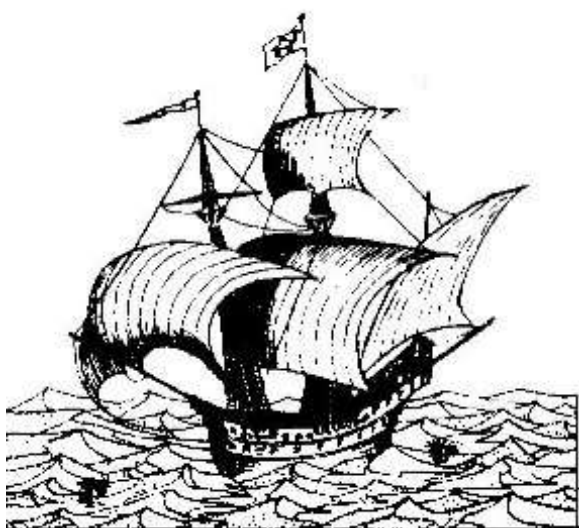
Voici la troupe minuscule repartie, dans le silence du petit jour — les chameaux, une fois sellés, se sont tus, résignés - de dune en dune, de montagne en montagne, de plaine en plaine, vers des lointains ignorés.

Vers les plaines mortes du Tasiast, les sables clairs de l'Azeffal, les pâturages du Tijirit, les collines rouges plantées d'euphorbes violettes de l'Akchar, le Tafolli et l'aveuglant miroir de ses

salines, l'Amoukrouz et ses bois d'acacias, le Sbar où, certaine nuit, une armée de crabes rouges aux yeux bleus pédoncules, *quaerens quem devoret*, a trouvé - et troué - ma toge, l'Aftout, bosquets de tamaris et lagunes, où, sur l'eau grise, s'ébattent par milliers pélicans, cigognes, hérons et flamants roses.

Un mois plus tard la caravane atteignait Saint-Louis-du-Sénégal, blotti au pied de ses cocotiers, entre sa grève océanique toute remplie du tumulte des vagues, et son fleuve immobile et sale, grouillant de silures et d'immondices. Vieille petite province, pittoresque à souhait, égayée du pourpre vineux des bougainvilliers, du vermillon des flamboyants, du jaune d'or des parkinsonias, où flotte encore le parfum d'un XIII^e siècle enrubanné et négrier.

Et voilà comment, parti "océanographe" pour la Mauritanie, j'en revenais "saharien". Mais je restais navigateur, n'ayant en somme changé que de monture.



II

Techniques

*... Oublier ainsi les fumes de la grande ville
et les querelles des "civilisés"*

M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES

Les deux savates. - Ménage simplifié. - Ne rien oublier. - Du baromètre aux punaises. - Emploi du temps. - La poche à cadeaux. - Marathons. - Supplice éolien ou l'Ecole de la patience. - Problèmes de couchage. - Orienter la turbotière. - La page de la mode. - Gastronomies. - Propos sérieux. - Encore les deux savates.

Un Saharien d'expérience terminait ainsi, il y a quelques années, un mémoire sur le Sahara: "Dans le progrès de nos connaissances, la belle part, la part utile et solide, reviendra moins peut-être aux véhicules perfectionnés, transportant à vive allure, d'un bout à l'autre du désert, sur des pistes connues, des missions-éclair et des explorations-bolides, qu'au lent cheminement de quatre grosses pattes étalées en disque et de deux savates en peau d'antilope."

Mes bagages personnels seront vite prêts, car le matériel est simplifié: je remporterai mes burnous, une djellaba marocaine, ma vieille selle de chameau, une petite théière d'étain, un quart qui fut émaillé, ce qui n'a aucune importance, mais qui, malgré son nom mensonger, contient un plein litre, ce qui en a une énorme, une marmite, une bouilloire, deux assiettes de fer battu, une cuillère — pas de fourchette, à quoi bon? C'est un engin de Carnivore -, un trépied en tringles à rideaux, pour suspendre le chaudron, une petite outre à beurre fondu, des sacs de cuir pour le blé moulu, le gruau d'orge,

le riz, les dattes sèches, les arachides; des peaux de bouc pour l'eau; un bout de tente pour les jours de vent et les tornades, des sandales en peau d'Oryx, ou en peau de pneu d'auto - inusables -, un bâton en bois d'acacia, un *mongech*, compléteront un ménage réduit au strict nécessaire.

"Un quoi ?" - Un *mongech*. Vous n'avez tout de même pas la prétention de circuler en pays touareg sans *mongech*, sans l'indispensable nécessaire de tout va-nu-pieds en pays épineux. Au royaume des échardes, les brucelles ne chômeront pas.

La vie assurée, il faut songer aussi - et surtout - aux préparatifs techniques, à l'équipement de travail, et y songer avec minutie, sans rien oublier, avec la constante pensée que bientôt cinq cents kilomètres vont vous séparer de la boutique la plus rapprochée, du premier marchand de plumes, d'encre ou de ficelle.

C'est alors une longue liste de détails infimes, futiles en apparence, et qui feront sourire le civilisé, habitué aux commodités des villes, mais qui ont leur importance pour le voyageur : que n'aurais-je donné, tel jour de septembre 1934, alors que je venais de perdre une boîte de punaises - toute ma provision - pour quelques-uns au moins de ces si précieux objets, indispensables auxiliaires de ceux qui dessinent en plein vent ? A l'avenir, je répartirai plus habilement mes punaises qui, dispersées, échapperont peut-être plus aisément aux mauvais desseins de l'Ennemi.

Penser à tout, de la chaudière clé l'hypsomètre au dernier thermomètre-fronde, en passant par la chambre claire, les boussoles, l'outillage photographique, les crayons, les carnets, les punaises - c'est noté : "à diviser" -, etc.; et il y en a, de ces *caetera*,

Prévoir non seulement tous les instruments et outils nécessaires aux recherches à effectuer, mais aussi, pour emballer et transporter les collections, des contenants - cantines, caisses, sacs -, des provisions de boîtes, de ficelle, de flacons, de papier d'emballage, de tubes de toiles pour les échantillons géologiques, de vieux journaux - si possible des *Temps* plies en quatre -pour l'herbier, et *cætera*, et il y en a, ici encore.

Programme singulièrement monotone. De très bonne heure, avant le jour, branle-bas sans miséricorde: il est en tout temps affligeant d'avoir à quitter la position horizontale pour l'autre, mais, l'hiver, cela tourne au drame parce qu'on change alors, non seulement d'équilibre mais d'atmosphère, précipité de la tiède dans la glaciale, comme ça, sans transitions, d'un seul coup. On ne se réchauffera que tout à l'heure, en marche.

Chez les hommes, au sortir du lit, on s'habille ; ici, en se levant, on se déshabille. Tout simplement parce qu'on a couché vêtu, *plus* un supplément nocturne de tricots, djellabas, burnous, couvertures, etc., dont on se débarrasse au réveil.

La bonne recette est d'alerter, à l'avance, du fond de sa chaude et moelleuse retraite, quelque bénévole écuyer qui se fera un plaisir d'allumer du feu ; celui-ci une fois bien flamboyant, et alors seulement, dans un grand mouvement d'héroïsme, et de couvertures, jaillir de sa couche et, d'un bond, se réfugier auprès du brasier.

Courte vengeance ; le changement commence et il vous faut seller. C'est une science. Et qui a ses écoles, divisées sur la façon de nouer le contre-sanglon, sur le trajet de l'asfel, ou le mode de suspension des guerbas.

Les chameaux protestent bruyamment, pour le principe, par acquit de conscience. Ça y est, tout le monde est "paré" ? C'est le moment des arrimages *in extremis*, celui où, comme par enchantement, une multitude de bricoles, des bouilloires, un reste de riz dans une marmite, des débris de kessera sur une peau de mouton, des morceaux de bois à demi brûlés (qui pourront servir ce soir), une entrave, un quartier de viande boucanée, disséminés il y a un instant sur cent mètres carrés de reg, vont s'envoler soudain au sommet des charges: l'heure du bout de ficelle.

En avant. Armé d'un marteau, d'un carnet, d'un crayon - fixé à son propriétaire par un cordon, détail capital -, un baromètre en bandoulière, le voyageur se met en route, à pied.

A 7 h 00 T.M.G., observation météorologique. Les poches se remplissent d'échantillons de roches ou de cailloux préhistoriques. Des collaborateurs bénévoles - européens et indigènes -m'apportent leurs trouvailles, utilisables parfois, souvent sans le plus léger intérêt; aussi, ai-je à mon séroual deux poches, d'un côté, celle du Muséum, qui a un fond, de l'autre, la poche "à cadeaux", qui n'en a plus; de la sorte, sans froisser l'amour-propre des donateurs, ni décourager leur zèle, je puis, ostensiblement, accueillir leurs découvertes inutiles et, discrètement, les restituer au désert par le canal de mon pantalon.

Deux ou trois heures de marche à pied au moins, bien davantage souvent. Au bout d'un certain nombre de kilomètres, changement de véhicule : on monte.

Avant d'escalader cet "alambic à roulettes" dont Claudel ne sait que faire, mais auquel je me fais fort, avec vingt kilomètres de cailloux dans les jambes, de découvrir un emploi, courte halte.

Casse-croûte : un bout de kessera, quelques dattes, des arachides.

Et l'on repart. A 14 heures, météorologie. Dans l'après-midi, parfois, nouvelle séance de marche à pied. Le soleil baisse. On commence, après huit ou dix heures de route, à avoir envie de s'arrêter et c'est la chasse au "pâturage" ; la moindre tache de végétation est jaugée clé l'œil : suffira-t-elle à nos animaux ? Les goumiers, déjà, au passage, déracinent du bois mort pour le feu de tout à l'heure (qui sait s'il y en aura où nous camperons ?). Enfin, on se décide : *Eïwa. nbâtou boun, berek*. "Nous allons coucher ici, baraques."

Il arrive que l'on fasse le héron, dépassant le pâturage, sous prétexte qu'il n'est pas assez beau ou qu'il est trop tôt pour s'arrêter honorablement : et l'on campe sur le reg. Parfois, lassé, pour n'avoir pas le courage de pousser plus avant, où l'on eût trouvé beaucoup mieux, on se contente d'une provende misérable. Mais l'on peut aussi tomber juste sur le seul parterre du département.

Exemple : le 18 janvier 1936, de toute la journée, on n'avait rien vu ; à 15 h 30, voici, posée sur le reg, une minuscule *daya* de *hâd*, quelques énormes touffes, splendides, intactes, vertes ; c'est miraculeux et, bien entendu, Ton baraque; nous aurions eu tort de brûler cet îlot, car le lendemain, c'est à la nuit seulement que nous rencontrons un peu d'herbe.

A 19 heures dernière séance d'esclavage thermo-barométrique.

Repas du soir : gruaux d'orge, riz ou pâtes, thé liturgique. Pour les bêtes et pour les hommes - sauf pour le cuisinier — la journée est finie, point pour le voyageur qui devra, longtemps encore, à la lueur vacillante d'un quinquet, transcrire les notes dans le journal de route, recopier les croquis et les observations météorologiques, étiqueter et emballer les échantillons et reporter leurs numéros d'ordre, avec les indications de

provenance, dans le catalogue des collections; s'il est topographe, mettre au net l'itinéraire du jour.

Le tout en plein vent. Or, il n'existe rien peut-être qui lasse plus rapidement la patience humaine et soulève une plus prompte et plus juste colère que la lutte avec des papiers étalés - et ce que l'on nomme trop justement des feuilles "volantes" - contre les démons éoliens. Avec un herbier aux échantillons fragiles, la jouissance est plus complète encore.

Mais, si le vent ne cesse pas, les papiers, eux, regagnent peu à peu sacoches' et cantines, et l'on peut enfin s'habiller pour la nuit et, la tête sur une dabia de riz, s'endormir sous les étoiles.

Pure métaphore, d'ailleurs. Les Sahariens, en hiver, dorment entièrement enveloppés, tête incluse, capuchons abaissés et couvertures remontées. Moins poétique, mais plus chaud.

Pas de lit, bien entendu. C'est un engin d'air non agité - celui de la chambre, ou de la tente - pas de plein vent. Je sais qu'il existe des lits pliants, dits de camp ("Modèle renforcé pour Explorateurs", spécifie le catalogue), mais ce sont de pauvres ferrailles : a-t-on idée d'une affaire comme ça dressée sur un reg?

Cas spéciaux : 1. *Le sol inondé* ? C'est bien rare et le lit-escalade, voire le lit flottant, ne sont pas d'usage courant. 2. *Le cram-cram* ? Oui, à l'occasion, mais alors, ce n'est plus le vrai Sahara. 3- *Les bêtes* ?- Quelles bêtes ? - Mais, les "méchantes" (*sic*). - Inutile, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui dorment, ils le font, au Sahara, à même le sol. Nous ferons comme eux.

Dans le sable, c'est délicieux, bien que la matière ne soit nullement compressible et qu'il faille prévoir le logement de la tête du fémur et de la crête iliaque. Dans le reg dur, ou dans les cailloux, c'est parfois moins voluptueux.

En hiver, par les nuits froides et venteuses, on songe plutôt à s'enterrer qu'à se jucher sur pilotis ; mieux on aura réussi à s'incruster dans le sol, plus on sera à l'abri du vent. Alors on creuse des alvéoles ovoïdes qui tiennent de la baignoire, du berceau, du nid et de la tombe, profondes de vingt à trente centimètres, plus les déblais érigés en parapet tout autour de la turbotière.

Gare à l'orientation : que l'axe de votre ravier soit bien dans le lit du vent, sinon c'est ce dernier qui viendra s'installer dans le vôtre. A la tête, un rempart de bagages: la selle, les sacoches, les musettes, tous les paravents disponibles. Bien calfeutré, chaudement "emburnoussé" au fond du trou, à l'abri de la bourrasque qui souffle et siffle au-dessus de nous, savourons notre sécurité : *Quam juvat immites ventos audire cubantem* disait Tibulle, transcrit aux murs d'argile d'Araouan, dans la chambre de l'officier. Oui, quel plaisir, couché, d'écouter se déchaîner la tempête !

L'hiver, étape d'un seul tenant, de 7 heures à 16 heures par exemple. L'été, on part plus tôt (4-5 h) et on s'arrête plus tard (18-19 h), mais la marche est interrompue par une halte méridienne, la gueïla, si, possible à l'ombre de quelque buisson ou sous un arbre, s'il y en a, contre un rocher, bien souvent sous le précaire abri de quelques toiles claquant au vent, dressées tant bien que mal sur des bâtons, des fusils, des tonnelets ou des bâts.

Repas de midi: une poignée de dattes, de la galette de blé moulu pétrie dans du beurre sucré, thé maure, puis, tandis que les hommes, écrasés sur le sable, le visage enveloppé de leur turban, se laissent sombrer dans le miséricordieux néant d'un sommeil torride, il se trouvera bien, en vue du camp, quelque falaise à escalader, quelque gravure rupestre à copier, des tessons de poterie à ramasser, un croquis

panoramique à dessiner, bref, de quoi occuper, sinon très agréablement, du moins utilement, la prétendue sieste et vous mener à 14 heures et à la deuxième série d'observations météorologiques, puis au départ.



La page de la mode. Car il y a une mode saharienne. Pas très variable, c'est vrai : Hérodote, vers 450 av. J.-C., décrivait, chez les Libyennes, des robes rouges en peaux de chèvres teintées et ornées de franges ; elles se portent encore chez les Touaregs du moyen Niger.

Nous ne sommes pas obligés de nous affubler de jupons de cuir cramoisi, mais pas davantage d'adopter le spectaculaire et "photogénique" uniforme de l'explorateur: les bottes aviateur, les culottes de cheval - dans un pays d'où cet animal a disparu depuis bien des siècles -, le volumineux étui à revolver - à moins qu'on y puisse mettre des insectes ou des cailloux... mais, même ainsi, cela ne doit pas être bien pratique... -, le casque - "Ça fait crâne" (évidemment...) -, et, bien entendu, l'air martial (et sagace).

Nous ne "tournons" pas. Par conséquent, nous avons le droit de choisir, tout simplement, le plus pratique.

Le voici, en commençant par en bas:

Rez-de-chaussée : sandales, indigènes (les seules solides), bœuf, antilope, pneu. Quatre points cardinaux, quatre systèmes.

Ouest : la simple semelle de Mauritanie, attention au gros orteil ! Sud : *idem*, mais avec ce joli petit volet retroussé qui protège efficacement les doigts de pieds. Nord : la *sabat* algérienne, très pantoufle, la "chaussure qui chausse", cènes, niais celle aussi qui s'ensable. Est: la raquette touarègue, pour ceux qui aiment à naviguer sur clés battoirs, un engin de palmipèdes.

On n'est entièrement déchaux que dans la dune vive - à condition que le sable ne soit pas trop chaleureux - ou à chameau. Partout ailleurs, il faut une protection, que le sol use (arènes, regs fins), pique (cram-cram, *talha*, (*imegelost*), déchire (cailloux), ou brûle.

Chaussettes de laine, bottes de feutre ou de filali pour les nuits froides.

Premier étage. Ici, aucune hésitation : le séroural, obligatoire. Mais encore doit-on choisir parmi les modèles de culotte bouffante : à la maure, à la touarègue, à l'arabe, à la franco-soudanaise, etc. Avec une ceinture solide, lanière, tresse, ou mèche de lampe.

Deuxième étage. Boubou en été, gandoura pour la demi-saison, lainages, vareuses de toile et de drap, djellabas au fort de l'hiver. Quant aux burnous, c'est plutôt, pour l'Européen, un vêtement de camp, parfait pour les enveloppements saucissonnés du sommeil, pour deviser accroupi auprès d'un feu, les plus incommodes pour Sa marche - on l'a toujours dans les pieds -, ou à chameau - on ne l'a jamais sur les pieds.

Lucarnes. Des verres teintés sont agréables et deviennent vite, pour peu qu'on en ait pris l'habitude, nécessaires. Pour le vent de sable, lunettes à coques.

Toiture. Ad libitum : les coiffures souples, faciles à transporter et n'offrant nulle prise au vent, turban, chéchia, etc. sont les plus pratiques, mais le rebord ombrageant le visage (casque, képi, chapeau arabe en vannerie, etc.) sans être jamais indispensable, n'est pas déplaisant en été.

Ici, délicats et civilisés, voilez-vous la face : les compagnons du tour d'Afrique découvrent parfois, le rostre profondément enfoncé dans leur peau, une de ces grosses tiques pourpres, aux huit pattes finement annelées de rouge et de jaune, et qui vont sucer tour à tour le chacal et l'antilope, le chameau et le chamelier. Et quelquefois - demeurez voilés, délicats ! - le voyageur connaît la démangeaison de la vermine ; en Mauritanie les deux rites matinaux exigés par la liturgie sont souvent, d'une part, la préparation du thé à la menthe, de l'autre l'examen des plis du séroural.

On trouve, en général, de quoi faire du feu, bois véritable dans les pays à mimosas, tiges sarmenteuses du *hâd* dans la dune, ou *l'askaf* dans les cailloux. Dans les régions stériles on transporte avec soi le combustible. Il arrive que l'on en manque : pas une caisse à démolir, au convoi, pas une touffe de chaume sur le reg (car on peut au besoin faire la cuisine sur des bouchons de paille), même pas de crottes de chameau - forte chaleur, mais un mauvais goût prétendent les gourmets.

On s'en passera, accident heureusement très rare, car il est mal fait pour entretenir la belle humeur au camp : le feu, au bout d'une longue étape d'hiver, ce n'est pas seulement le riz et le thé, c'est la lumière, c'est la chaleur, le bien-être, la joie, quelque chose de beau et de vivant à contempler, enfin, après vingt-quatre heures de chaos, dans un paysage d'avant la création.

"Côté cour" et "côté jardin" dans la villa de banlieue, celle avec l'arbre en ciment, la tonnelle et les boules de couleur. Au Sahara, côté blé et côté riz : nord et sud.

Le riz : bouillie grise, sale, parfois sans sel ni graisse et, alors, de plus, fade, relevée pourtant de poils de bouc - ou de bédouin -, de débris de paille, de sable délicieusement croquant. Aux jours de Mauritanie, j'ai fait cuire le riz - faute d'autre récipient - dans une moitié de touque à pétrole qui servait aussi, d'ailleurs, à faire boire les chameaux : on mangeait avec la main - droite toujours -, accroupis autour de la "marmite" aux bords de laquelle, de sa paume douteuse, un chamelier vient d'étaler la pâte pour en hâter le refroidissement.

Après le repas, se lécher les doigts - et surtout les creux qui les séparent : une belle bouchée à récupérer - puis se les essuyer sur la plante des pieds, merveilleusement propre,

fourbie, polie, récurée à longueur d'étape par le sable ou la fourrure.

Le blé moulu- on n'ose tout de même pas appeler cela "farine" - mettons du blé écrasé, à la meule indigène, entre deux pierres. Des grains intacts se promènent dans un gruau "complet". Cela sert à deux fabrications : le couscous et la kessera.

Le couscous, c'est du luxe, de la cuisine ; il faut du temps pour rouler les petites perles grises, et les cuire, dans une cuvette percée. Nous attendrons le point d'eau et les loisirs. En route, quotidienne, la kessera: une demi-heure après l'arrivée, la galette peut être cuite.

Très simple. Pétrissage ; pendant ce temps le feu a été allumé, il y a déjà de la braise. Un trou dans le sable, gris de cendre et piqué de rouge : peuf ! Le disque de pâte s'est aplati au fond de l'entonnoir. Vite, recouvrir le sable brûlant sur lequel respirent, bouillonnants, de minuscules geysers de poussière. Un moment plus tard, du bout du bâton, on tâte le produit : toup, toup ! La croûte est durcie, c'est cuit.

Il ne reste plus qu'à battre la kessera et la frotter pour la débarrasser de quelques grains clé sable et des petits charbons incrustés.

Modes d'emploi variés, se ramenant à deux que l'on fait volontiers alterner : le pain et la sauce, le pain *dans* la sauce. Dans le premier cas, la galette brisée en gros morceaux pour la refroidir, se consomme telle quelle, accompagnant une soupe épaisse (vermicelle, etc.) que Ton prend à la cuillère.

Dans le deuxième, la kessera est émiettée, pulvérisée et pétrie à pleines mains, dans une sauce sucrée, thé et beurre, pulpe d'abricots secs, etc. Une cuvette de cette bouillie, précédée de trois petits verres de thé et suivie d'un litre d'eau de guerba, constituera un repas substantiel.

Les dattes qu'on emporte au désert n'ont rien de commun avec ces petits fruits poisseux à pulpe molle, que vend l'épicier du village dans de minuscules sarcophages de canon décorés d'une outrageuse polychromie "saharienne". Celles des voyageurs se transportent dans des sacs ; elles sont sèches, dures, et, si on les laisse tomber sur une pierre, elles font "toc !".

Ajouter à la liste des nourritures, pour les carnassiers, les viandes, de l'antilope au lézard, en passant par la gazelle et la gerboise, fraîches ou boucanées au soleil. Sauterelles grillées ou frites, tellement plus savoureuses ainsi que bouillies. Fromage touareg, si dur à la fin qu'il faut alors le broyer au pilon et l'utiliser en poudre : *Histoire d'un fromage, du petit-suisse à la galalithe.*

Très peu de végétaux comestibles sauvages ; pourtant, suivant les régions : jujubes, baies d'*atil* ou de *legleïa*, gomme d'acacias, graines de *morkeba*, truffes blanches, tiges charnues d'une orobanche, manne sucrée de tamaris, oseille, pourpier : des bricoles. Ne pas trop compter, au Sahara, vivre sur le pays, de ramassage ou de cueillette ; aucun espoir d'y pouvoir jouer au Robinson Crusoé.

Quelques spécimens de menus, glanés au fil d'un carnet de route.

14 avril 1934. Dîner d'hier soir : 3 verres de thé maure, 1/2 litre de thé vert à l'européenne, infusé, une assiettée de riz, 1 litre de lait de brebis.

26 avril. Le régime se stabilise ainsi : le matin, rien ; à 11 heures, 4 verres de thé et un morceau de kessera ; le soir, re-thé et riz ou pâtes.

3 mai. Kessera émiettée, avec du beurre suéré et de la pulpe de datte.

11 mai. Macaroni hyper-huileux, dans lequel j'ai trouvé une crotte de bique.

12 juin. Dîner : une puissante platée de riz au poivre, piment rouge et beurre maure ; cacao à l'eau, dont l'étiquette est, bien entendu, désopilante : "Son usage s'impose aux adolescents et aux vieillards dont (sic) il arrête et répare les pertes de l'organisme - cela ne me concerne guère, aliment idéal des anémiés, surmenés, etc.... assure aux jeunes mères un lait abondant - toujours pas pour moi ; ah ! Voici : pour les coloniaux : leur donne la résistance nécessaire pour combattre l'effet débilitant des climats chauds et humides." Avec ça, si je ne fais pas demain 40 kilomètres, dont 20 à cloche-pied, 10 sur les mains et le reste au pas de course, ce ne sera pas la faute du produit merveilleux, d'ailleurs ni répugnant, ni vénéneux.

3 juillet. Le blé moulu d'Ouadane fait d'excellente kessera. A midi, maintenant : kessera avec 15 abricots secs.

8 juillet. Quelques cacahuètes immergées dans du thé, de la kessera trempée dans du lait de brebis sucré.

9 juillet. Thé et kessera mouillée de petit lait aigre.

25 juillet. Bouillie d'orge : le taux de blutage est élevé et les débris de paille ne manquent pas dans la "farine". Un peu d'eau chaude, mélanger, saler, beurrer. Le repas, absorption comprise, ne dure pas cinq minutes.

20 août. Dîner : une assiettée de gruaud d'orge, sorte de mastic épais, chère plus pondéreuse que délicate. Avec du lait, et sucré, c'est tolérable, parce que c'est un premier pas vers une réinvention du porridge.

22 octobre. Soir : Sidî m'apporte une pleine poêle à frire de riz. En viendrai-je à bout ? – Plus tard : oui, mais je doute que les sauts en hauteur que je pourrais faire soient en tous points comparables à ceux du kangourou.

23 octobre. Un festin : deux plats au menu ce soir. Je désirais de la farine de maïs, mais sans parvenir à détacher ma concupiscence des voluptés attachées à l'ingestion d'une potée de riz. Résultat : ai eu l'un et l'autre.

22 janvier 1935. Riz, salade d'oseille sauvage, dattes d'Ouargla, une friandise.

5 février. Bombance : 5 assiettées de riz.

23 février. Le menu s'amenuise. Un seul repas par jour (riz) à la nuit, comme c'est l'usage en marche, l'hiver, avec, dans la matinée, 2 petites barres de chocolat et 10 dattes.

30 mars. Trouvaille : le vermicelle indigène, minuscules lombrics de blé moulu roulés à la main, froid, saupoudré de sucre en poudre.

Trois boissons. Le lait qui, chez les grands nomades, éloignés des centres de culture, est un aliment essentiel, à la fois nourriture et breuvage, et capable même, dans une certaine mesure, d'affranchir l'homme de la proximité du puits ; il arrive que l'on fasse le thé avec du lait. L'eau. Le thé, devenu la boisson nationale du Sahara, une passion, presque un vice.

On ne sait trop quand (XVIII^e siècle ?) ni par où (côte atlantique ?) le thé vert est arrivé au Sahara, mais on constate qu'il y règne en maître et tend même, où celui-ci existait, à déplacer le café.

Le sucre et le thé devenus ainsi deux principaux articles du commerce saharien, le troisième étant la cotonnade. Le grand sujet de conversation : prix et poids du pain de sucre, cours du thé, *des* thés, car les connaisseurs en discriminent soigneusement les espèces.

Petites théières, verres minuscules. Décoction âpre pour le premier verre, puis affreusement sucrée, sirupeuse. La "tournée" liturgique se compose de trois verres, parfois de quatre. La mixture se parfume à l'occasion, de menthe, de gartoufa, de girofle, de lavande, voire de poivre.

Le travail scientifique saharien en est encore au stade de l'exploration. Souvent 'de la simple exploration géographique qui, sans être encore terminée, s'achève peu à peu.

Qu'on y songe : au début du siècle, aucun Européen n'avait encore atteint le Hoggar, ni l'Adrar des Iforas. Le Touat et le Tidikelt étaient à peine entrevus. Au Tibesti on ne pouvait citer que Nachtigal, à Koufra que Rohlf, dans l'Aïr que quelques noms - parmi lesquels on oubliera toujours les deux prêtres italiens du XVIII^e siècle -, à Taoudeni, personne.

Dans l'Ouest, moins de dix voyageurs pour un pays grand comme trois Frances : Laing 1826, Caillié 1828, Davidson 1836, Vincent 1860, Lenz 1880, Douls 1887, et, sur le littoral, quelques naufragés.

Aujourd'hui, les grandes lignes de la topographie sont connues, les blancs immenses qui subsistaient encore il y a cinq ans, ont été récemment effacés. Les deux extrémités du Sahara, désert libyque à l'est, pays maures à l'ouest, sont demeurées longtemps parmi les zones les plus mal connues de toute l'Afrique.

A l'est, de nombreuses expéditions ont tracé un réseau d'itinéraires assez serré déjà pour qu'aucun élément géographique important, oasis ou massif rocheux, n'ait pu échapper à l'attention des voyageurs anglo-égyptiens.

Dans l'Ouest, une série de reconnaissances dans le secteur Mauritanie-Sud marocain a permis de lever tout l'hinterland du Rio clé Oro; plus à l'est, les grands regs du Rallaman, du Yetti et du Karêt sont sillonnés de traces de pneus, les parages du Hank sont couramment visités par les méharistes soudanais; le prétendu "Djouf, si longtemps mystérieux, a été traversé; le Tanezrouft central également, si bien qu'à l'heure actuelle, l'Ouest lui-même se voit largement "déblayé".

Topographiquement. Ce qui n'est pas tout. Et le reste n'avance pas bien vite.

En tous les cas, la période de l'exploration proprement dite, étendue mais superficielle, du raid linéaire rapide, de l'aventure, va se terminer pour laisser s'ouvrir celle des travaux de détail, des monographies régionales, des chantiers de fouilles.

La recherche scientifique au Sahara a désormais besoin d'un plan de travail, et l'effort prolongé que l'exécution de celui-ci implique, exige une solide organisation. Elle doit échapper à la fantaisie des initiatives individuelles.

C'est dire qu'il faut à la France, qui administre, à sa porte, plus de deux millions de kilomètres carrés de Sahara, un *Desert Survey*. On n'ose à peine avouer qu'elle ne l'a pas encore.

Faute de quoi le "plus beau désert du monde" risque de demeurer longtemps encore le monopole de touristes en mal d'exotisme, de journalistes en quête de papiers "sensationalnels", des automobilistes pourchassant les "records" ou de vaillants Nemrod massacrant les dernières gazelles, fermé au travail scientifique sérieux, méthodique et compétent. Dommage.

Devant l'immensité du champ d'études et les multiples difficultés de la recherche en pays désertique, les plus riches matériaux ne font que souligner notre ignorance.

Il faut pourtant se résigner au caractère nécessairement partiel et fragmentaire de nos connaissances, accepter de dire le peu que l'on a découvert, en attendant d'en savoir davantage.

La matière est inépuisable et de solides résultats sont promis encore au patient cheminement des quatre grosses pattes étalées en disque et des deux savates en peau d'antilope.



III

Bible et Sahara

*Là, c'était la liberté, d'autres hommes
y vivaient, des nomades sous des tentes.
On aurait pu croire que le temps s'était arrêté à
l'époque d'Abraham et de ses troupeaux.*

CRIME ET CHATIMENT

*Hébreux vivants ou Sahariens fossiles ? -
L'hilarité de l'autruche. - La mort dans le pot. -
Statistique orientale. - La plus nombreuse des
Sociétés de Tempérance. - Le rezzou. - Sabre et
goupillon. - Le badourâche. - L'oasis.*

Les loisirs démesurés qu'imposé au soldat la vie estivale dans les groupes mobiles des formations méharistes, m'ont engagé à relire l'Ancien Testament en y recherchant spécialement ce qui concerne le désert et le nomadisme pour le traduire intérieurement en termes actuels, en termes de vie arabe ou touarègue, pour l'interpréter à la lumière des quotidiennes visions de l'existence saharienne.

Prodigieuse leçon d'histoire sainte vécue, et série de tableaux vivants où les vénérables récits de l'époque patriarcale, échappés des feuillets du livre, ressuscitent brusquement sous nos yeux.

Le désert - le "grand et affreux désert" de l'Exode (Deut., I, 19) - c'est en somme, si l'on n'en exige point une définition scientifique, un pays sans routes, sans eau, sans végétation et sans habitants, "une terre aride et pleine de fosses, une terre où règnent la sécheresse et l'ombre de la mort, une terre où personne ne passe et où n'habite aucun homme" (Jér., II, 6-7); "ce n'est pas un lieu où l'on puisse semer, et

il n'y a ni figuier, ni vigne, ni grenadier, ni de l'eau à boire" (Nomb., XX, 5).

Royaume de la mort "où il y a des serpents brûlants et des scorpions, clans des lieux arides et sans eau" (Deut., vin. 15) ; "les plaines du désert sont brûlées, personne n'y passe, on n'y entend plus la voix des troupeaux ; les oiseaux du ciel et les bêtes ont pris la fuite" (Jér., IX, 10). Façon de parler toute orientale, d'ailleurs.

Des généralités, passons au détail : "... Les lieux brûlés du désert, une terre salée et sans habitants" (Jér., XVII, 6). Cette "terre salée" (cf. Job, XXXIX, 9) est un sol bien connu partout où, dans des cuvettes sans écoulement, les eaux en s'évaporant abandonnent des dépôts salins qui peuvent couvrir parfois des surfaces immenses : c'est, d'un terme arabe que l'on peut considérer comme francisé tant il est d'un emploi banal dans la toponymie saharienne, la *sebkba*.

Peu d'animaux, sans doute ; quelques-uns tout de même. Voici l'âne sauvage (Gen., XVI, 12 ; Job, VI, 5 ; XI, 12 ; XXIV, 5 ; Jér., IL 24; etc.) symbole clé la nation libre et indomptée, "qui se tient à l'écart" (Os., VIII, 9). "Qui met en liberté l'âne sauvage et l'affranchit de tout lien? J'ai fait du désert son habitation, clé la terre salée sa demeure. Il se rit du tumulte des villes, il n'entend pas les cris d'un maître. Il parcourt les montagnes pour trouver sa pâture, il est à la recherche de tout ce *qui* est vert" (Job, XXXIX, 8-11).

La description s'applique assez bien aux ânes qui vivent en liberté dans les montagnes clés Touaregs, se tenant fort à l'écart et détalant au galop dans les cailloux à l'approche de la caravane ; seulement, il s'agit d'animaux "ensauvagés" tandis que l'âne du désert syro-palestinien semble avoir été une espèce non domestiquée : l'*Asinix hemippus*.

Le chacal n'est pas oublié, bien qu'il soit en fait très localisé, puisqu'il lui faut de l'eau, ce qui explique sa rareté dans le vrai désert. Mais à la

lisière, et autour des lieux habités, il peut pulluler (Job, XXX, 29 ; Es., XIII, 22 ; XXXIX, 13).

L'autruche est souvent mentionnée (par ex. Deut., XIV, 14 ; Lévi., XI, 16 ; Job, XXX, 29 ; Es. XIII, 21 ; XXXIV, 13) : "L'aile de l'autruche se déploie joyeuse; ... quand elle se lève et prend sa course, elle se rit du cheval et de son cavalier" (Job, XXXIX, 16, 21).

Hélas, son rire n'aura pas duré longtemps et c'est le cheval et son cavalier, sérieusement aidés depuis quelques siècles, par l'arme à feu, qui ont eu raison de l'autruche. Disparue des régions voisines de la Méditerranée, elle est, au Sahara, de très commune, devenue rarissime, actuellement cantonnée dans les districts les moins fréquentés, le plus loin possible du chameau et du chamelier, qui n'excitent plus guère son hilarité.

Job (XXXIX, 17-19) raconte que l'autruche "abandonne ses œufs à la terre et les fait chauffer sur la poussière", ce qui n'est pas entièrement faux, l'animal pouvant quitter son nid le jour pour n'y retourner qu'à la nuit.

Outre le dattier, plusieurs végétaux désertiques sont mentionnés dans la Bible, par exemple, un mimosa (*Acacia*) (Es., XLI, 19), un tamaris (Gen., XXI, 33), peut-être le *Salvadora persica* si celui-ci est, comme on l'a parfois supposé, le "sénevé" de Mat. (XII, 31). Le *rtem*, si abondant au Sahara septentrional (*Rétama raetam*) serait l'arbuste sous lequel s'est couché Elie et que nos traductions nomment "genêt"; l'un des campements de l'exode semble précisément porter le nom de la plante qui y abondait: Rithma (Nomb., XXXIII, 18), sans doute l'endroit des *rtem*.

Les tamaris sahariens, sous l'action d'une piquûre d'insecte, exsudent une matière sucrée, délicieusement odorante, peut-être identique à la manne.

Enfin la méprise du serviteur d'Elisée (II Rois, IV, 39) est celle de tous les Sahariens novices,

incapables de soupçonner avant d'y avoir mordu, qu'un aussi beau et appétissant petit melon puisse receler une si effroyable amertume ; la seule pensée d'un potage aux coloquintes me rend ample raison du cri des convives : "La mort est dans le pot, homme de Dieu!" Le texte ajoute : "Et ils ne purent manger..." Je le crois volontiers.

La vie au désert - d'Afrique du Nord ou d'Asie - implique l'utilisation du chameau. Aussi cet indispensable animal est-il souvent mentionné dans l'Ancien Testament, plus rarement dans le Nouveau (Mat., III, 4 -. XIX, 24 ; XXIII, 24 ; Michée, I, 6). La richesse des individus ou des groupes s'évalue en bétail : Job, qui ne possédait que trois mille chameaux au début du poème (I, 3) reçoit de l'Eternel, au dernier acte, "plus de bénédictions qu'il n'en avait reçues dans les premières années", entre autres six mille chameaux (XLII, 12).

C'est déjà un troupeau coquet ; celui de Madian et d'Amalek était sensiblement plus important puisque "leurs chameaux étaient innombrables comme le sable qui est sur le bord de la mer" (Juges, VII, 12) ; il est vrai que le même verset compare les possesseurs, une poignée de bédouins, à "une multitude de sauterelles" : *kif el djeràd*, les Arabes le disent encore quand ils rencontrent vingt moutons. C'est le secret de la statistique orientale que de savoir allier poésie et vérité : *Dichtung und Wahrheit*, disait Goethe.

A la cour de David, un fonctionnaire particulier a pour office de veiller sur le cheptel camelin ; son nom nous est parvenu, Obil l'Ismaélite (I Chron., XXVII, 30).

Nous ignorons comment ce "dromadaire à la course légère et vagabonde" (Jér, II, 23) était harnaché : on nous parle seulement d'un bât (Gen., XXXI, 34) et d'ornements de cou, croissants et colliers, en or (Juges, Vin, 21, 26) ;

aujourd'hui encore, d'ailleurs, les nomades sahariens attachent au cou de leurs méharis des "colliers", cordelettes ou chaînettes portant souvent quelque amulette; les ornements des chameaux madianites n'étaient sans doute pas autre chose.

Les hommes du désert sont, nécessairement, nomades, et le futur peuple d'Israël a mené cette existence pastorale dont les vieux récits nous ont conservé maint détail et qui semble avoir été très semblable à celle des nomades sahariens actuels.

"Mon père était un Araméen nomade", doit réciter le peuple en apportant au sacrificateur les prémices des fruits de la terre (Deut., XXVI, 5), et l'auteur de l'Epître aux Hébreux spécifie : "Habitant sous des tentes" (XI, 9).

Mais le vrai Saharien, le "Saharien cent pour cent" dirait le journal sportif, c'est le Récabite (Jér., 35) : ni maisons, ni champs, des tentes, et... pas de vin.

Le bon exemple a d'ailleurs fait école et voilà le Sahara peuplé de gens étranges, habitant un pays torride et se désaltérant sans avoir recours au mastroquet. Car, au pays le plus chaud du monde, on apaise la soif, non avec des saletés vénéneuses, mais avec de l'eau, souvent du lait, parfois du thé.

L'islam a réussi ce que le christianisme n'a pas su faire et une société d'abstinence totale comptant deux cent trente-quatre millions huit cent quatorze mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf membres, cela compte.

Au lieu de chercher dans la prohibition islamique prétexte à plaisanteries plus ou moins spirituelles, au lieu de nous réjouir publiquement, avec une presse vendue à la cause du vin "national", des progrès de la consommation des boissons fermentées (c'est-à-dire, en français, de l'alcool et de l'alcoolisme) en pays musulman, sachons admirer un grand

exemple et renonçons au fallacieux espoir que la vue d'un sous-officier ivre soit toujours de nature à rehausser, aux yeux de l'indigène saharien, le prestige du "chrétien" et du "civilisé".

La tente est l'habitation caractéristique du nomade, qu'il fasse paître ses yaks sur les hauts plateaux du Tibet, ses chevaux dans la steppe mongole, ses rennes en Laponie où ses chameaux au Sahara, qu'il erre à travers la prairie nord-américaine, les oueds de Mauritanie ou le long des rivages patagons ; c'est la maison démontable de toutes les sociétés en perpétuel déplacement. Le fait qu'il n'existe en français qu'un seul mot pour désigner toutes les "tentes" risque de masquer l'extrême diversité des modèles: quoi de commun - à part le fait d'être amovible et transportable - entre l'immense et complexe édifice de certaines yourtes tartares ou mongoles et le minuscule rectangle de cuir sous lequel s'abrite la famille touarègue?

Un premier type de caravane est celle que l'on pourrait appeler familiale ; "Rebecca se leva avec ses servantes, elles montèrent sur les chameaux et suivirent l'homme" (Gen., XXIV, 61) ; "Jacob fit monter ses enfants et ses femmes sur les chameaux : il emmena tout son troupeau" (Gen., XXXI, 17). C'est le groupe en déplacement ordinaire et tout pacifique, changeant de pays ou simplement de pâturage. Toute la fortune du voyageur est : femmes, enfants, esclaves, biens mobiliers, bétail : c'est la caravane classique, celle de Fromentin, celle des cartes postales en couleurs, celles que peuvent rencontrer à la saison les touristes qui vont à Biskra toucher le "Sahara" et, pour un peu, voudraient distinguer du haut de la terrasse de l'hôtel, les clairs méandres du Niger.

Mais il y a au désert d'autres caravanes, celles des marchands par exemple. Plus de femmes ni de troupeaux ici, rien que la longue

théorie des chameaux chargés. C'est, par exemple, une "caravane d'Ismaélites venant de Galaad : leurs chameaux étaient chargés d'aromates, de baume et de myrrhe" qu'ils transportaient en Egypte (Gen., XXXVII, 25). Aujourd'hui le contenu des lourds ballots qui oscillent aux flancs des chameaux est moins poétique, n'étant plus guère constitué que de thé vert, de sucre, de cotonnades, de tabac et de dattes mais à cela près, le tableau est exactement le même. Les Ismaélites, à l'occasion, achetaient des esclaves (Gen., XXXVII, 28) et longtemps, la plus lucrative marchandise que transportaient les caravanes arabes et touarègues du Soudan vers l'Afrique du Nord fut l'esclave noir.

L'occupation du Soudan a peu à peu tari la source de ce fructueux commerce, tandis que la pénétration saharienne en paralysait l'exercice, au temps où les méharistes ramassaient des négrillons dans le camp des *razzieurs*, dispersés. Aujourd'hui, la traite proprement dite a virtuellement disparu, mais des cas de vente sur place peuvent se produire encore : seulement, pour "vingt sicles d'argent" (Gen., XXVII. 28) environ soixante-dix francs or, on n'a plus que quelques moutons et il faut, par exemple, deux méharis et un fusil pour acquérir une belle et jeune négresse, plusieurs milliers de francs de notre monnaie.

Malheur à ceux dont on peut dire : "Ils sont égarés dans le pays ; le désert les enferme" (Ex.. XIV, 4) car parfois "les caravanes se détournent de leur chemin, s'enfoncent dans le désert et périssent" (*Job*, VI, 18). Aussi faut-il un guide, surtout si l'itinéraire est inusité ou mal connu.

Moïse dit donc à Hobab le bédouin, comme celui-ci voulait regagner son campement : "Ne nous quitte pas, je te prie ; puisque tu connais

les lieux où nous campons dans le désert, tu nous serviras de guide et - "comme tout service mérite salaire" - si tu viens avec nous, nous te ferons jouir du bien que l'Eternel nous fera" (Nomb., X. 31-32). Et Hobab, qui espérait peut-être quelque petite razzia, avec butin, ou qui avait décidé soudain qu'après tout, "le bien que l'Eternel lui ferait" pourrait précisément être de favoriser quelques menus vols de bétail au détriment de la horde Israélite, accepta. Il n'avait d'ailleurs pas le choix car, même contre son gré, on l'eût obligé à conduire la marche.

Il arrive encore qu'il faille, en certaines régions, "capturer" un guide. Il est vrai que la caravane qui se fait conduire par un guide prisonnier, qui n'a cédé qu'aux menaces, n'est plus celle des marchands, c'est - troisième espèce - celle des soldats.

Le fait que "nomade" est synonyme de "guerrier" apparaît dans l'exacte synonymie de "civil" et de "sédentaire", si bien que, dans le jargon franco-arabe du Sahara algérien, alors que le lièvre, un vrai nomade qui gîte à la belle étoile, se nomme *l'arneb*, le lapin, qui habite un terrier, ne sera qu'un *arneb cibil*. Au désert moderne, les récits, au mess comme à la popote des sous-officiers, ou autour du feu de camp des méharistes, sont bien souvent des "histoires de *rezzous*". Le pillage a été de tous temps une florissante industrie clans les pays désertiques et il n'est que naturel de retrouver dans l'Ancien Testament tant d'histoires de *rezzous*, de ces histoires qui sont, non celles d'une époque, mais celles d'un milieu, qui sont en dehors du temps et qui, traduites en langage moderne, seraient l'exacte narration de tel récent épisode saharien.

Le but du *rezzou*, de l'expédition de pillage, est simple : "Levez-vous, montez contre Kédar, et détruisez les fils de l'Orient ! On prendra leurs tentes et leurs troupeaux, on enlèvera leurs pavillons, tous leurs bagages et leurs

chameaux... levez-vous contre une nation tranquille, en sécurité dans sa demeure... elle n'a ni portes, ni barres, elle habite solitaire. Leurs chameaux sont au pillage et la multitude de leurs troupeaux sera une proie" (Jér, XLIX, 29, 32). Il s'agit donc de voler et, de préférence, sans risque pour l'assaillant.

L'objectif choisi et la région où l'on doit opérer déterminée, les guerriers se rassemblent et se mettent en route; l'approche peut être longue, l'action elle-même doit être foudroyante: le campement est surpris - c'est là le point essentiel -les troupeaux vivement entourés et groupés, les bagages saisis; au besoin, si les assaillis se défendent, on les massacrera, quitte à laisser la vie aux esclaves utilisables et à quelques prisonniers qui, emmenés de force et guides involontaires, renseigneront sur l'emplacement des troupeaux et des tentes, la présence de troupes armées dans le voisinage, les points à éviter parce que occupés en force, etc.

"Maclian montait avec Amalek et les fils de l'Orient... Ils ne laissaient en Israël ni vivres, ni brebis, ni bœufs, ni ânes... Ils arrivaient comme une multitude de sauterelles, ils étaient innombrables, eux et leurs chameaux, et ils venaient dans le pays pour le ravager" (Juges, VI, 3, 4, 5). Ce type de *rezzou* est un peu spécial, parce que les pillards attaquent ici des sédentaires : ils montent quand "Israël avait semé": c'est la mise en coupe réglée du pays cultivé, par les nomades, exactement ce qui s'est passé souvent autrefois pour les oasis sahariennes où les grands nomades venaient se ravitailler à peu de frais.

Mais voici des expéditions dirigées contre des nomades : "David ravageait cette contrée, il ne laissait en vie ni homme ni femme, et il enlevait les brebis, les bœufs, les ânes, les chameaux, les vêtements, puis il s'en retournait..." (I Sam., XXVII. 9). "Ils frappèrent aussi les tentes des

troupeaux et ils emmenèrent une grande quantité de brebis et de chameaux" (II Chron., XIV, 14).

C'est un *djich* sabéen qui razzia le bétail de Job (I, 15) et c'est un *rezzou* chaldéen "formé en trois bandes" qui lui enleva ses chameaux après avoir tué les bergers (Job, I, 17).

Si l'arrivée des pillards est connue, on peut tenter de fuir ou, du moins, fractionner ses forces pour en faire échapper une partie. Jacob "très effrayé et saisi d'angoisse" dut un beau jour se résigner à faire ainsi la part du feu, lorsqu'on lui vint annoncer l'approche, non plus d'un *djich*, ni même d'un simple *rezzou*, mais des quatre cents hommes d'Esaü, une véritable *barka* -. "Il partagea en deux camps les gens qui étaient avec lui, les brebis, les bœufs et les chameaux ; et il dit : «Si Esaü vient contre l'un des camps et le bat, le camp qui restera pourra se sauver»" (Gen., XXXII, 7-8).

Jacob et Esaü, c'est aujourd'hui le marabout et le guerrier. La tribu maraboutique, en Mauritanie ou au Sahara soudanais par exemple, ne se bat pas, mais doit composer avec les *rezzous* qui passent; sa situation est délicate, car le guerrier, homme sans éducation, risque de se croire autorisé à quelques menus prélèvements auxquels le marabout n'ose, et d'ailleurs ne peut, s'opposer; bien plus, il offrira parfois au guerrier le prix de sa propre sécurité: "Jacob prit de ce qu'il avait sous la main pour faire un présent à Esaü... deux cents chèvres et vingt boucs, deux cents brebis et vingt béliers, trente chamelles suitées, quarante vaches et dix taureaux, vingt ânesses et dix ânes... car il disait: «Je l'apaiserai par ce présent»" (Gen., XXXII, 13-15-20). Le marabout a la mort dans l'âme de l'énorme mais inéluctable "générosité" qu'il s'impose, mais il préfère encore mille fois cela à l'avoir dans le corps, sous les espèces d'un javelot aigu achevant entre ses épaules sa course sifflante.

Mais il y a des occasions où le marabout prend sa revanche et qui le vengent des humiliantes brutalités du guerrier: celui-ci, en effet, est trop simple pour n'être pas superstitieux et, les rôles s'étant renversés, l'heure viendra où l'homme de guerre, à son tour, tremblera devant l'ecclésiastique et implorera la bénédiction du sorcier sur les prochains pillages, car qui oserait se mettre en campagne sans la formule magique et l'amulette qui assureront le succès de l'entreprise et l'immunité dans le combat? Seulement, l'homme de Dieu ne dispense pas gratuitement le précieux fluide dont il est chargé : et l'homme de l'épée paye. C'est bien son tour.

"Après qu'Abraham fut revenu vainqueur de Kedorlaomer... Melchisédech, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin : il était sacrificateur du Dieu Très-Haut. Il bénit Abraham" (Gen., XIV. 17, 18. 19). - "C'est combien ?" demanda sans doute Abraham. - "Non, mon Seigneur plaisante, dit Melchisédech, c'est pour rien, je lui *donne* ma bénédiction, je la lui *donne*." - Et Abraham se prosterna et dit, songeant qu'après tout, si la baraka n'était pas payée, elle ne serait peut-être pas valable, et sachant trop bien, par ailleurs, ce qu'entendait son interlocuteur par son "don" : "Ecoute-moi", 'je donne le prix de la baraka, et des amulettes pour les chameaux ; accepte-le de moi." Et Melchisédech dit : "Que mon Seigneur ne s'irrite point et qu'il m'écoute : je ne lui vends pas ma baraka, je la lui donne. Seulement s'il veut en échange m'apporter la dîme de tous ses biens, qu'est-ce que cela entre lui et moi ?" - Abraham "comprit" (Gen., XXIII, 16) Melchisédec, et "Abraham lui donna la dîme de tout" (Gen., XIV, 20).

Mais revenons à nos pillards qui viennent d'attaquer un campement paisible: les voici en possession clés troupeaux convoités; il s'agit maintenant - problème autrement épineux

souvent que l'approche et la surprise - de mettre le butin en lieu sûr, à l'abri des poursuites possibles ou des représailles de la tribu spoliée; les prises sont effectuées, il reste à les ramener jusqu'aux tentes des *razzieurs*, parfois très éloignées du théâtre de l'action, puisqu'on a vu des *rezzous regueïbat* abreuver leurs méharis dans le Niger, et des Touaregs du Hoggar opérer en plein Rio de Oro, les uns et les autres à environ mille cinq cents kilomètres de leurs bases. Il faut fuir, et rapidement, si vite même parfois que l'on devra abandonner en route les animaux incapables de suivre la troupe qui se hâte.

Mais ce butin, il faut non seulement le soustraire aux tentatives éventuelles de "reprise", il faut aussi le partager. C'est un moment critique pour le *rezzou*: que d'expéditions, alourdies par le butin, se sont crues trop tôt en sûreté et hors de danger! Le *rezzou* a ralenti sa marche; il ne se sait pas poursuivi ou ne se croit plus poursuivi; il néglige de se garder, ou se garde mal; et un beau matin, à l'aube, surgira de derrière la dune, pour surprendre le camp et disperser, capturer ou tuer les *razzieurs* avant qu'ils ne se soient ressaisis, la petite troupe des poursuivants, tenaces et patients, qui rentrent enfin en possession de leurs biens volés.

"Ils trouvèrent dans les champs un homme égyptien, qu'ils conduisirent auprès de David. Ils lui firent manger du pain et boire de l'eau, et ils lui donnèrent un morceau d'une masse de figes sèches et deux masses de raisins. Après qu'il eut mangé, les forces lui revinrent, car il n'avait point pris de nourriture et point bu d'eau depuis trois jours et trois nuits. David lui dit : «A qui es-tu et qui es-tu?» Il répondit : «Je suis un garçon égyptien au service d'un homme amalécite, et voilà trois jours que mon maître m'a abandonné parce que j'étais malade. Nous avons fait une invasion dans le midi des Kérétiens, sur le

territoire de Juda et au midi de Kaleb, et nous avons brûlé Tsiklag.» David lui dit : "Veux-tu me faire descendre vers cette troupe ?" Et il répondit : "Jure-moi par le nom de Dieu que tu ne me tueras pas et que tu ne me livreras pas à mon maître, et je te ferai descendre vers cette troupe.". Il lui servit ainsi de guide."

"Et voici, les Amalécites étaient répandus sur toute la contrée, mangeant, buvant et dansant, à cause du grand butin qu'ils avaient enlevé du pays clés Philistins et du pays de Juda. David les battit depuis l'aube du jour jusqu'au soir du lendemain, et aucun d'eux n'échappa excepté quatre cents jeunes hommes qui montèrent sur des chameaux et s'enfuirent. David sauva tout ce que les Amalécites avaient pris, et il délivra aussi ses deux femmes. Il ne leur manqua personne, ni petit, ni grand, ni fils, ni fille, ni aucune chose du butin, rien de ce qu'on leur avait enlevé : David ramena tout" (I Sam., XXX, 11-19).

C'est un *rezzou* qui finit mal : il y en a aussi qui réussissent non seulement à opérer des captures fructueuses, mais à les amener sans encombre jusqu'aux campements où la tribu fêtera le retour des guerriers : "Il y a paix sous la tente clés pillards" (Job, XII, 6).

Aux troupeaux, il faut assurer la nourriture, le pâturage, ou, en arabe militaire, le *badourâche*. De l'eau, de l'herbe - ou des arbres, car les mimosas fournissent parfois le plat de résistance du menu - voilà les deux exigences du nomade. Et il s'agit, pour pouvoir séjourner dans une région, d'y trouver, "à la fois", l'un et l'autre, ce qui est tout un problème. Que de fois un splendide pâturage est inutilisable, faute d'eau à proximité, et que de fois un inépuisable puits s'ouvre en plein reg ou en plein sable, trop loin de la première touffe d'herbe !

Les nomades se déplacent de pâturage en pâturage : dès qu'un oued est épuisé, dès que

chameaux et chèvres ont tout brouté et que la petite hache malfaisante et endiablée du berger touareg a massacré tous les acacias, l'éternelle question se pose : où aller ? Où a-t-il plu les mois précédents ? Où Dieu a-t-il ordonné "que la pluie tombe sur une terre sans habitants, sur un désert où il n'y a point d'hommes, pour qu'elle abreuve les lieux solitaires et arides et qu'elle fasse germer et sortir l'herbe ?" (Job, XXXVIII 26-27)."

Au besoin, si les voyageurs rencontrés, les caravaniers de passage n'ont pas fourni le renseignement nécessaire, alors il faudra envoyer un *chouaf*, un éclaireur avec cette consigne : "Va par le pays vers toutes les sources d'eau et les torrents ; peut-être se trouvera-t-il de l'herbe, et nous conserverons la vie aux chevaux et aux mulets, et nous n'aurons pas besoin d'abattre du bétail" (I Rois, XVIII, 5).

Si le bon pâturage convoité est déjà occupé, on pourra, le cas échéant, le conquérir par la violence : "Ils allèrent du côté de Guedor, jusqu'à l'orient de la vallée, afin de chercher des pâturages pour leurs troupeaux. Ils trouvèrent de gras et bons pâturages et un pays vaste, tranquille et paisible, car ceux qui l'habitaient auparavant descendaient de Cham...; ils attaquèrent leurs tentes et les Maonites qui se trouvaient là, ils les dévouèrent par interdit jusqu'à ce jour, et ils s'établirent à leur place, car il y avait là des pâturages pour leurs troupeaux" (I Chron., IV, 39-41)."

Si le pâturage est trop maigre, il faudra que la tribu se disperse ou qu'elle émigré. "Esaü prit ses femmes, ses fils et ses filles, toutes les personnes de sa maison, ses troupeaux, tout son bétail et tout le bien qu'il avait acquis au pays de Canaan, et il s'en alla dans un autre pays, loin de Jacob son frère. Car leurs richesses étaient trop considérables pour qu'ils demeuraient ensemble et la contrée où ils

séjournaient ne pouvait plus leur suffire à cause de leurs troupeaux" (Gen., XXXVI, 6-7).

Et comme l'eau, le pâturage est une admirable matière à chicanes : "Lot, qui voyageait avec Abram, avait aussi des brebis, des boeufs et des tentes; et la contrée était insuffisante pour qu'ils demeurassent ensemble, il y eut querelle entre les bergers des troupeaux d'Abram et les bergers des troupeaux de Lot... Abram dit à Lot : «Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre moi et toi, ni entre mes bergers et tes bergers, car nous sommes frères. Tout le pays n'est-il pas devant toi ? Sépare-toi donc de moi : si tu vas à gauche, j'irais à droite ; si tu vas à droite j'irai à gauche.» Lot leva les yeux, et vit toute la plaine du Jourdain qui était entièrement arrosée" (Gen., XIII, 5-10).

En de rares points du désert, il y a place pour de minuscules îlots de vie sédentaire, alimentés en eau, soit par clés puits ordinaires (Heptapole du Mzad, Adrar mauritanien), soit par des puits ascendants, jaillissants (Oued Rhir, Ouargla, El Goléa), soit par des sources captées au moyen de galeries souterraines profondes (Tidikelt, Touat) ou superficielles (*arrem*s du Hoggar). C'est l'oasis qui, sous sa forme typique popularisée par l'image, comprend toujours un ksar avec ses maisons de torchis et ses jardins, où ne manque jamais, à titre de culture principale, le dattier, si bien qu'oasis devient synonyme de palmeraie.

"Ils arrivèrent à Elim où il y avait douze sources d'eau et soixante-dix palmiers. Ils campèrent là, près de l'eau" (Ex., XV, 27; cf. Nomb., XXXIII. 9). Cet Elim est un embryon d'oasis et fait piètre figure à côté des palmeraies algériennes où les dattiers se comptent parfois par centaines de mille.

Les eaux de l'oasis ne sont pas toujours bien potables, étant parfois salées : "Voici, le séjour de la ville est bon, comme le voit mon Seigneur,

mais les eaux sont mauvaises et le pays est stérile" (II Rois, II, 19).

L'oasis, c'est la sécurité, le ravitaillement et le plaisir. Les animaux, une fois enfermés dans le parc à chameaux (Ezéch., XXV, 5) ou entravés et lâchés dans le village, les voyageurs, après les longues privations du désert et les fatigues de la route vont trouver le repos et l'abondance : ni les tripots, ni les mauvais lieux ne désempliront ce jour-là, et l'on oubliera les heures austères de frugalité où le peuple s'écriait : "... Il n'y a point de pain, il n'y a point d'eau et notre âme est dégoûtée de cette misérable nourriture" (Nomb., XXI, 5).

"Lorsque David fut arrivé à Mahanaïm... ils apportèrent des lits, des bassins, des vases de terre, du froment, de l'orge, de la farine, du grain rôti, des fèves, des lentilles, du miel, de la crème, des brebis et des fromages de vache. Ils apportèrent ces choses à David, et au peuple qui était avec lui, afin qu'ils mangeassent, car ils disaient : "Ce peuple a dû souffrir de la faim, de la fatigue et de la soif, dans le désert»" (II Sam., XVII, 27-29).

IV

Cabotages

*Surging sumptuous skies,
For ever a new surprise,
Clouds eternally new...*

D. G. ROSSETTI

Ballade de mes heures africaines. - Véhicules. - Menus. Architectures. - Chez le couturier. - Re-Sahara. - Etapes. - Les deux petits cochons. - Buprestes. - Gouttes de lune. - Le noyé fossile. - Nymphéas. - Reptation fluvio-palustre. - Naufrage. - Saharien de 2e classe. - "Rien, mon Général." - Sommeil ministériel et clairvoyant. - Cinquante degrés. - Club littéraire. - Serpent cannibale. - La vipère en bois. - Neige rosé et pluie sèche. - Le bon hôtel.

Ballade de mes heures africaines

1. Le dit de mes véhicules

J'ai chaussé l'étrier des guerriers Foulbés, en cuivre et si petit qu'on n'y peut poser que le gros orteil ;

Et l'étrier Kotoko, large comme une pelle à charbon, qui ferraille dans les buissons et dont l'angle aiguisé sert d'éperon ;

Mais j'ai aussi marché à pied...

J'ai navigué sur la mer houleuse où passent lentement les ombrelles pulsatiles des méduses et les lourdes tortues océaniques couvertes de coquillages ;

Sur les eaux noires, et ombreuses, et funèbres des rivières de la forêt vierge ;

Et sur les eaux vertes et ensoleillées des fleuves soudanais qui tordent le ruban de leurs

méandres à travers l'immensité des savanes où, dans les mimosas, s'enfuit l'antilope ;

Et jusqu'aux grèves désertes du lac Tchad : sur le sable gris, devant le grave aréopage des pélicans, déferlent les petites vagues folles venues de Kanem et du mystérieux pays des îles flottantes.

J'ai embarqué sur les belles pirogues du Sud, écarlates, faites d'un seul tronc de bois-corail, et qui volent sur la rade sous l'effort des longues pagaies effilées ;

Et sur les minuscules périssaires des pêcheurs Batangas, en bois de parasolier, si légères qu'on les porte sur la tête, si petites qu'on ne s'y peut tenir qu'à cheval, jambes dans l'eau - mais alors j'ai vite chaviré !

Et sur les lourdes barcasses du Logone, au fond des steppes embrasées du Soudan ; pas d'arbres : les pirogues en petites planches cousues ensemble avec des écorces et de la paille ;

Et sur les flotteurs des Arabes Schoas. simples faisceaux de bois d'ambatsch .- on s'y campe à califourchon et on rame avec les mains.

2. Le dit des mes soifs étanchées

J'ai bu le lait des cocotiers du rivage, le lait doux des noix jeunes, le lait acidulé des fruits âgés, sur le sable blanc de la plage atlantique : les puissants souffles du large font bruire les palmes ;

Et le suc des pastèques rayées de vert et de blanc que Von boit aux villages arabes du Tchad, avec la pulpe aqueuse du fruit et ses pépins rouges.

Et le jus amer des noyaux du palmier thébain, et la sève sucrée de l'Elaeis qui, fermentée, pétille et enivre les nègres, et le sirop des cannes mâchonnées ;

Et les eaux- toutes les eaux- claires et fraîches dans la montagne, tièdes et troubles, et

fades, et écoeurantes dans la plaine, et qu'il faut être dévoré de soif et calciné de soleil pour absorber ;

Et les eaux minérales des pays à volcans, un peu gazeuses et piquantes ; et les infusions aromatiques, la feuille du citronnier, la menthe d'Afrique, le nard- qui n'est pas ici "d'un grand prix" car on en plante les talus des routes - et le kinkélibah aux fleurs jaunes, et d'autres encore ;

Et le lait des troupeaux du Nord, bétail arabe aux basses plaines du Tchad, vaches peuhles aux plateaux herbeux de l'Adamoua.

3. Le dit des nourritures d'Afrique

J'ai mangé... mais j'ai goûté à tant de mets ! Je ne t'en puis donner, ô mieux-aimée, qu'une manière d'anthologie.

Toutes les viandes, les blanches, les rouges, le crocodile - filet de queue sauté aux oignons- et l'antilope ;

Et le tourako - l'oiseau bleu -, la pintade- un peu coriace -, et le potage au perroquet : ici, du moins, tu te tairas, discordant bavard !

Et le singe- oh ! L'humaine anatomie, apprentissage de l'anthropophagie !- et le fade, et étique, et trop quotidien, et désespérément monotone poulet nègre ;

Tous les poissons- mer, lac et rivière :

L'énorme perche du Nil, qui fut Dieu à ΛΑΤΟΠΟΛΙΣ, "éléphant d'eau" en haoussa,- et les minuscules larves blanches de l'alose,-

Et les crustacés. Bernard-l'ermite aux pinces velues, soupe aux tourlourous, les jolis crabes rosés des grèves de Souelaba, crevettes géantes aux chutes de la Kienké :

Et les mollusques, huîtres de palétuviers, huîtres plates sur les rochers de Kribi, huîtres d'eau douce épineuses, bigorneaux au bord de la mer et, dans la forêt, escargots énormes que les conchyliologues nomment Achatina marginata ;

Tous les légumes, ignames, taros farineux, patates douceâtres à goût de châtaigne ;

Succédanés d'épinards, maïs grillé- le premier jour on en raffole ! -, graines de courges, choux palmiste qui n'est que le bourgeon terminal de l'arbre, salade de pousses d'ananas, haricots indigènes, manioc frit, et la papaye verte en guise de navet ;

Tous les pseudo-pains : plantains bouillis-qu'on nomme aussi banane à cochons -, artocarpes au four- de la ouate-, pauvres gâteaux de mil, de riz ou de maïs : oh ! les pitoyables remplaçants !

Et quelques légumes d'Europe dans les postes des hauts plateaux -. Tomates, carottes, aubergines, choux, navets (des vrais), et la salade sans huile ni vinaigre : jus de citron et beurre fondu.

Tous les fruits : les cultivés d'abord : les oranges - peau verte, mais mûres quand même -, bananes- toutes les bananes-, et la plus parfumée, courte, trapue, cylindrique et rouge, au pays pahouin ; ananas, tous les ananas, et le plus gros, neuf livres, d'Onana-Bessa, et le plus succulent, jaune de miel, poussé aux sables torrides de Campo ;

Les avocats, beurre végétal un peu écœurant d'abord, mais qu'on apprend à trouver exquis, les mangues - j'aime ce goût de térébenthine, mais combien difficiles à manger proprement !-, les goyaves, et la meilleure, qui sent la fraise ;

Les papayes - un peu fade ce faux melon, mais avec du citron on s'en accommode ; les cerises de Cayenne, aigrettes : les fruits acides du carambolier ; et les autres, car il y en a beaucoup d'autres !

Tous ces fruits d'Afrique, ô mieux-aimée, pour une bonne poire de France, la pêche de nos espaliers, une grappe de raisin, quelques prunes d'avoine ou simplement la mûre de nos talus !

Et les fruits sauvages aussi, fruits de brousse qu'on mange sur les pistes, petites baies jaunes et douceâtres ; figues des savanes du Nord et n'ayant de la figue que le nom ; jujubes du Tchad sur les termitières où le fourmilier a laissé l'entaille de ses griffes ; énormes boules de palmier-rônier, oranges, et "plus odorantes que savoureuses" comme le remarque le doktor Scultze, Kaiserli-cher Oberleutnant a.D., dans un ouvrage très savant sur Das Sultanat Bornu ; anonacée à fruit jaune où chaque pépin s'entoure d'un peu de pulpe sucrée et dont les dents s'amuse aux heures lentes de l'étape ;

Sorte de reine-claude acide ; baies violettes en grappes ; gousses du tamarinier, baies brunâtres qu'on ramasse par terre sur les feuilles mouillées, dans la forêt ;

Et les œufs - les tout petits œufs des poules d'Afrique -, le lait caillé, le fromage blanc ;

Le miel sauvage, brun, ambré, foncé, âpre à la langue et fort, qu'on apporte par jarres entières - en arabe, cela se nomme bourma -, odorante bouillie de miel, de cire, de rayons brisés, de larves engluées et d'abeilles noyées : mais tu ne vas pas au Soudan, ô mieux-aimée, pour faire la délicate !

4. Le dit des habitations

J'ai couché dans la forêt vierge, sans abri, à même les feuilles mouillées : et cette nuit-là précisément - un soir de décembre entre Sanaga et Nyong - comme dans la parabole, ô mieux-aimée, "la pluie est tombée, les torrents ont débordé, les vents ont soufflé", la tornade tropicale s'est abattue sur cette forêt... ; accroupi sur le sol détrempé devant mon feu noyé, ruisselant sous un déluge tiède haché d'éclairs, j'attendis l'aurore en observant devant moi, par terre, les petites lueurs bleuâtres du bois pourri phosphorescent ;

J'ai dormi au pays du Tchad en plein air. à même la poussière rosé du Bornou, sur une

belle natte multicolore comme savent en tresser les Kotokos de Makari ;

J'ai dormi en pirogue, descendant la Renoué au fil de Veau : et le souffle proche des hippopotames - dorina en haoussa - effrayait les payeurs ;

J'ai dormi dans les cases indigènes, toutes les cases, car tu penses bien, ô mieux-aimée, que chaque région et chaque peuplade possède un modèle particulier ;

Cases des Pahouins noyées dans l'impénétrable forêt, rectangles à parois en écorces déroulées ; des Doualas, entièrement - murs et toit- en feuilles de palmier-raphia ; des Yaoundés, aux murs de pisé appliqué sur une membrure en bois :

Cases des Bamouns, hauts édifices carrés, en terre, avec le cône énorme du toit d'herbe, des Foulbés - la vraie paillote du village nègre classique—, hutte ronde à toit pointu, entourée d'un enclos de hautes nattes tendues sur des perches ;

Cases des Arabes du Tchad, circulaires aussi mais tout en paille ; des bergers Mbororos - les plus beaux des Peuhls et les plus purs, oh ! La souple grâce des femmes hautes et minces drapées de bleu ! -, simples abris temporaires : une couverture de graminées ou de feuillage sur quelques branchages recourbés ;

Cases des Moundangs, curieux petits châteaux forts à terrasses, surmontés des coupoles des greniers à mil avec leur large orifice circulaire qui est la porte,- des Mousgoums - oh ! L'étrange vision que cette plaine immense du Logone semée, parmi les boqueteaux de palmiers-rôniers, de ces prodigieux pains de sucre d'argile cannelée !

Cases des Kotokos, puissants bâtisseurs et grands pétrisseurs de glaise ; maisons à étages, vieux bords d'aspect moyenâgeux aux ruelles étroites, palais aux pièces innombrables avec leurs couloirs obscurs, leurs terrasses, leurs

galeries, leurs chambres hautes, leurs toits plats, leurs rustiques escaliers, leurs murs à créneaux et- tu excuseras, ô mieux-aimée, ce détail qui humilie le Versailles du grand roi - des commodités au premier !

Mieux-aimée, j'ai vu toutes les modes, les plus récentes créations, ce qui se porte chez les élégantes de la forêt vierge et les dandys du Soudan central ;

Le dernier cri de la mode masculine, chez les Kirdis de Matafal, c'est en tout et pour tout, un bel étui de fine vannerie, avec, pour les aristocrates, un modèle de luxe en deux ions, nuance mode, vieux rosé sur jaune paille ;

Chez les Bamiléks, le seul vêtement des dames et des demoiselles consiste en une ficelle d'écorce ceignant les reins ; d'aucunes n'ont même rien du tout, toilette assez peu seyante à des personnes aussi stéatopyges ;

Les immenses gaillards du pays massa sur le Logone ont pour costume national le kanamaï, la peau de cabri, soigneusement attachée à la ceinture et drapant de ses larges plis le séant du muscadin soudanais :

*Car s'il se couvre par-derrière.
Demeurer au vent
Il préfère,
Par-devant.*

Les femmes pahouines ont, d'un côté, un lambeau d'étoffe ou, à défaut, quelques feuilles, et, de l'autre, un petit balai défibres végétales, parfois teint en rouge ou en noir, qui sautille sur la croupe pendant la marche et la danse, et sert de siège :

J'ai vu les femmes mouridangs sur les bords du lac de Léré, vêtues d'un bâtonnet blanc fiché dans l'aile droite du nez ;

Peuples musulmans, Foulbés, Arabes, Kotokos, Bornouans, Haoussas, et les autres, je vous louerai pour avoir conservé l'art le plus

parfait du vêtement, l'harmonieuse simplicité de la gandoura, la science de la toge, la notion du pli et de la draperie ; ah ! Les merveilleux habits de l'Islam, les longues robes multicolores admirablement brodées, les amples sérouals, les savants enroulements des rubans ! Mais personne n'est forcé d'aimer ça.

Bien sûr. D'ailleurs la forêt vierge et la savane sont l'intermède, l'entracte. La pièce se joue au désert, où l'on me rappelle bientôt pour le deuxième acte.

Je participerai, en effet, comme naturaliste (zoologie et botanique), à la mission saharienne Augiéras-Draper qui, partant du Hoggar, va se diriger vers le Sahara sud-occidental et aboutir au Sénégal (1927-1928).

Le rapide contact avec le désert mauritanien n'avait été qu'une passade ; il est temps de faire plus ample connaissance. On ne s'improvise pas plus saharien que marin, astronome ou ébéniste. Il y faut un long et dur apprentissage, à la fois physique et mental. Excellente occasion pour commencer.

"Pendant un mois" continue Ibn Battoutah, au XIV^e siècle, tandis que les trente Bretons du sire de Beaumanoir pourfendent leurs trente britanniques partenaires, "nous voyageâmes dans la contrée du Haccâr ; elle a peu de plantes, beaucoup de pierres et sa route est scabreuse. Les Haccâr ou Haggâr sont une tribu de Berbers, portant un voile sur la figure ; il y a peu de bien à en dire : ce sont des vauriens".

Aussi n'en dirons-nous pas davantage. D'ailleurs, une ligne d'autobus porte les curieux au cœur du Hoggar : le tourisme, la "caméra", le feuilleton s'en mêlent. Poussons plus avant.

Marches laborieuses : Besnard, le géologue, surmonté d'une calotte turcomane, et moi, avons adopté pour règle d'abattre à pied la moitié de

l'étape, de l'aube à la halte méridienne, vingt à vingt-cinq kilomètres. Le métier "entre", mais sans ménagements : aiguillons d'acacias, épines barbelées de *Cenchrus*, blessures des sandales, ampoules. Le divertissement manque de volupté, surtout avec, d'un bord, une musette de bœufs qui m'égratigne la hanche, et l'herbier, de l'autre, lourdes planches qui me battent les fesses. Et l'on ne peut même pas se dévêtir aux heures chaudes, d'une veste aux indispensables poches, qui abritent montre, tubes, loupe, couteau, carnet, *e tutti quanti*.

Timmissao : un grand lambeau de grès horizontaux posé sur la pénéplaine ; le mur bleu du tassili sur lequel nous marchons depuis hier s'entrouvre et nous avale. Canyon tapissé de sable doux, impalpable, entre de hautes falaises aux couleurs délicates, souvent lie-de-vin. Parfums sucrés des asclépiades butinées de vanesses. Au plafond d'une grotte, des inscriptions arabes, un verset de la Sourate de la Vache ; "Alors te délivrera d'eux Dieu, qui est Celui-qui-entend et Celui-qui-sait."

Deux jours plus tard, Tigheurt, une source perdue dans une coupure de la falaise ; des éboulis croulants et, par-delà, une prairie verdoyante, oh ! En miniature, mais une prairie quand même, clée la menthe, des mousses, clés fougères, et une élégante primulacée aquatique, le *Samolus valerandi*,

Au retour, un canard pilet, migrateur épuisé.

Œufs de papillons, délicats petits citrons jaunes, à côtes ponctuées, parfois striés de pourpre.

Coucher de soleil d'un mauve exquis ce soir. Gazelles bondissant entre les mimosas en fleur où bourdonnent encore des abeilles noires.

Journées remplies de l'aube à la nuit, parfois fort avant celle-ci. Dès l'aurore, il faut s'arracher à l'amicale tiédeur clée burnous et s'aventurer,

grelottant, dans le petit jour glacial, en de méchants sérouals de cotonnade arachnéenne, pieds nus sur du sable à 0°5. Les brasiers crépitant des buissons de *Panicum* que nous allumons nous réchauffent un moment, îlots de bien-être et de clarté dans l'espace venteux et froid.

Puis, la planche à botanique chargée, on entame la quotidienne ration de sport pédestre. Vers 11h, halte. On monte à chameau. Dans l'après-midi, campement. La nuit vient bientôt sans que le travail - notes, étiquetages - soit terminé et le soir où on m'apporte deux *Cynbyènes*, pris dans un champ de crucifères violettes, nous en aurons, Besnard et moi, pour jusqu'à minuit. Quatre heures plus tard, le réveil.

Aussi, le lendemain, 27 novembre 1927, 1^{er} dimanche de l'Avent, suis-je arrivé à l'étape exténué. A l'arrivée au camp, j'ai dormi. Besnard de son côté, en faisait d'ailleurs autant. Le voici qui se réveille, tout joyeux de découvrir ma défaillance, et, aussi satisfait de constater mon état que moi le sien, l'avoue : "Alors, vous *aussi*, vous faites le cochon ?"

Splendeurs des buprestes, où le métal vert de l'élytre se cloisonne de soufre et d'orangé, sur les chatons d'acacias.

Tisserlitine. A perte de vue, un cailloutis gris ou brunâtre, disséqué de petits ravins où affleurent des marnes vertes et du gypse. Tristesse infinie. Gravier ensablés. Mais ces pauvres étendues incolores sont jonchées de galets de quartz dépolis : gouttes de lune, grains d'aurore, gelées translucides, jaune pâle, jaune de miel, ambre rosé. De chasseur d'insectes et de plantes, me voici promu chasseur de cailloux : j'en remplis mes poches.

Sauterelle verte avec clés dessins blancs finement arborescents, rehaussés de lignes carminées.

12 décembre : mon premier pou de cet hiver. Mais Besnard en accaparait deux et le lieutenant m'en fournit, pour les collections zoologiques, un plein flacon. Nuit, sous le signe triomphant du *mejbou'a*, l'Orion de nos ciels familiers, mais redressé, grimpé au zénith et culbuté.

Asselar : fonds de lacs, coquillages, ossements de poissons, de crocodiles, d'hippopotames, squelette humain fossilisé de quelque noyé préhistorique, honorable document qui trouvera place, sous le nom d'*Homme d'Asselar*, dans les traités, malgré les mensongères et burlesques grandiloquences des manchettes : *Ape man of the Sahara*, *Ape-like features*, etc.

Le lendemain, forte marche héliopétrée, de pénitence : j'ai l'autre jour, du haut de ma monture, entrevu une fleur bleue inédite (pour mon herbier), sans avoir eu le courage de baraquer pour la cueillir ; j'y retourne pour cataloguer, bien entendu, une banalité.

Le Soudan approche, avec une steppe désolée, misérable nudité tondue, teigneuse, grise, sale, informe, sans grandeur, maigrement semée d'herbes sèches et de pailles jaunies.

A In Tassit, vraie forêt de *Calotropis*, asclépiadacée arborescente, plante admirable de vigueur, de netteté, de franchise ; port résolument dressé, sans rameaux rampants ou étalés ; feuilles entières, arrondies, épaisses, charnues, vernies et comme laquées d'un vert très légèrement bleuté ; fleurs en corymbes terminaux, de velours mauve découpé avec décision, sans bavures, sans fioritures ; odeur parfumée ; fruit globuleux, allongé, vert, puis jaunâtre, contenant, rangées à la façon des écailles d'un poisson, les graines, argentées d'abord, puis brunâtres, gainées de peau de daim ; chaque graine porte elle-même une aigrette de poils fins dont la réunion dans le fruit

constitue une bourre pelucheuse et douce, soie brillante qui s'envole en légers flocons.

Un pas de plus et c'est - au 1^{er} janvier 1928, après les souhaits de *bounané* - le Niger en crue, énorme, bleu profond, encombré de nappes immenses et festonnées d'herbes vertes, mais serti, tout grand fleuve qu'il soit, entre les berges stériles d'un méchant sablon tout pelé, quasi saharien.

La petite pirogue de planches mal cousues, esquif instable et juteux, s'ouvre un sentier à travers les chaumes des riz sauvages tout enrubbannés de liserons pourpres. Prairies flottantes : laitues en miniature des *Pistia*, limnanthèmes blancs aux pétales laciniés et à cœur jaune — aurait-il neigé ? -, nymphéas par champs entiers, rosés, blancs, violets et bleus, et le lotus géant, immaculé, aux feuilles crénelées.

Pureté presque gênante de ces nénuphars, corolles si fraîches, si vierges intimités, qu'on a presque honte d'y regarder, avec le sentiment de surprendre un secret à d'autres réservé, de commettre une indélicatesse, presque de violer une pudeur.

En route. Décor inchangé : toujours l'eau grise, les roseaux, les hérons et les ibis, les martins-pêcheurs huppés.

Besnard ne cesse de s'étonner, tout l'enchanté, une fleur, un nuage, une aile d'oiseau, un négrillon : *Mir Bôji*... dit-il, "la terre de Dieu..." - "Moi aussi, répond M., mais il se mêle à ma curiosité un vieux relent d'amertume qui me saisit à la gorge. Et puis après ? Et quand le kaléidoscope aura bien fonctionné, quand la chasse aux images et aux «sensations» aura lassé le collectionneur, ce pointillé d'impressions juxtaposées va-t-il se lier, ce pollen sera-t-il fécond, va-t-il nouer ? «Et que servirait-il à un homme de gagner le monde

entier» — ou simplement clé le parcourir en simple curieux -s'il perd son âme ?"

Tombouctou l'ex-mystérieuse, misérable bourgade d'argile.

Reptation fluvio-palustre, voire forestière, car les chalands naviguent parfois dans les branches des acacias, chargées de nids.

Guêpier vert émeraude à collier foncé, passereau d'un noir profond, bonnet doré, poitrail de velours pourpre.

Hautes eaux, grand vent, vagues moutonnantes, la voile s'échappe, le mât s'abat, les haubans, la vergue cassent, nous venons en travers à la lame et roulons furieusement. L'an dernier, près d'ici, des pirogues ont chaviré : trente nègres noyés.

Fin de journée très étrange ; c'est ainsi que je me représente les marais frisons en automne, au bord de la mer du Nord. Paysage mystérieux, tout d'eaux calmes et herbeuses - étendues démesurées de graminées aquatiques trouées de flaques d'eau libre -, éclairé par un disque d'argent pâli, noyé de vapeurs ; ciel sans couleur, délavé, métal terni et mat ; lumière irréaliste, supraterrrestre, avec un je-ne-sais-quoi d'angoissant ; au crépuscule seulement, le soleil s'est faiblement orangé et a rosi quelques nuages.

Naufrage au bord du lac Débo, une mer intérieure en cette saison, avec ses vagues et ses tempêtes, rocs éclaboussés par la houle qui vient se briser au pied des baobabs et des palmiers dichotomes.

Dans le vent frais du soir, j'ai grimpé une haute falaise de grès ; le soleil se couchait sur l'horizon marin :

*Break, break, break,
At the foot of thy crags, O Sea !
And I would that my tongue could utter
The thoughts that arise in me...*

Bruyant passage de grues couronnées, cris d'oiseau ressemblant à des coups rapides sur une enclume d'argent, vols de mouettes à gros bec orangé.

Bains. Notre peau n'est décidément pas "sortable" : en plein air, sous le soleil de Dieu, nous tenons du ver blanc et du cœur de salade ; c'est larvaire, malsain, un tantinet dégoûtant et, pour un peu, obscène, quand les nudités indigènes, même totales, demeurent propres.

Je rentre avec, sur l'épaule, un délicieux petit perroquet vert et jaune, grotesque, carnavalesque, mais si bien élevé. Très retour des Iles.

Allons, c'est comme dans l'histoire de l'examen : la première fois un hasard, la seconde une coïncidence, la troisième une habitude.

J'en suis à l'habitude, avec ce nouveau départ saharien. Celui-ci d'un genre un peu particulier.

Conscrit favorisé des dieux, au lieu de pourrir dans une caserne, je ferai mon "temps" sans en perdre. Incorporé comme Saharien de 2^e classe à la *compagnie saharienne du Tidikelt-Hoggar*, au moins mon "service" va-t-il servir, puisque j'en rapporterai les éléments d'un essai monographique sur l'Adrar Ahnet.

In Salah, janvier 1929. Je reprends la route, et c'est, même après quelques mois d'Europe, un nouvel acclimatement nécessaire : réhabituer les pieds, les yeux, la peau.

La période des brûlures. Il faut se protéger le visage : les enroulements du chech laissent une simple fente pour les yeux. Champ visuel en forme d'étroit croissant, par lequel on aperçoit tout juste un petit bout de reg et deux pattes de chameau. Impressions moyenâgeuses, chevalières, car le heaume est aussi bien un turban d'acier que le chech, un casque de

mousseline : dispositifs jumeaux à fins semblables: écarter des traits, de fer ici, et là de feu.

Tajmout, bordj minuscule, dans un chaos de rocailles noires. Banquet dans la cour du fortin, sur une couverture : une cuvette de soupe - vermicelle et truffes sahariennes -, de la kessera. Convives : deux méharistes arabes, un conscrit français, un caporal allemand, un nègre mâle adulte, un d° immature, un d° femelle, un bambin, métis de maçon hanovrien et de négresse, petit-fils du *Stallmeister* d'Ulrich von Wüstenstein.

15 mars : un petit camp de méharistes près de la piste du Hoggar. Un *général* vient de passer, en automobile. Nous lui avons présenté les armes. Ne s'est pas arrêté : "A part ça, rien de spécial ?" - "Rien, mon Général," Nous n'avons pas osé ajouter : "Sinon que depuis dix-huit jours, naufragés dans les cailloux, nous guettons le convoi de ravitaillement attendu, légèrement en retard, et que nous n'avons plus rien à manger : vingt cuillerées de potage par vingt-quatre heures !"

Quelques jours plus tard, je rejoignais, clans un cirque de montagnes, le groupe mobile de l'Ahnet, auquel je suis affecté, et qui arrive de l'ouest.

On l'avait envoyé sur la piste transsaharienne, en plein Tanezrouft - un déplacement de deux cents kilomètres - pour rendre les honneurs à M. Maginot, ministre des Colonies, qui revient du Soudan en autobus. Au jour dit, les quarante pauvres bonshommes sont à leur poste. La nuit tombe. On campera sur le reg.

Une lueur sur l'horizon, des phares... "Présentez armes !" et le car ministériel, rideaux baissés et Excellence endormie, passe en

trombe, sans ralentir. Une deuxième voiture, elle, s'arrête, car on lui barre la route.

M. le Ministre apprendra donc le lendemain, au réveil, comment il avait "brûlé" les méharistes. Aussi n'a-t-on pas tardé à savoir, que, malgré les apparences, le dormeur avait parfaitement aperçu le détachement et vivement apprécié la "belle tenue des troupes".

Petit nomadisme ; longues stations et courts déplacements. Un an de *zériba* : chaque nouveau camp voit s'édifier de nouvelles paillotes, sortes de huttes de graminées liées sur une carcasse de branchages. La tente est inutilisable l'été, chaud dans l'Ahnet : 47° le 2 juillet, 50°5 - dans la *zériba* - le 20 septembre 1929, à 14 h 04, dans l'oued Adoukrouz.

On boit dix litres au cours des quinze heures de quotidienne fainéantise et la vie s'organise sur un rythme inaccoutumé : deux journées minuscules - de l'aube à 8 heures et de 5 heures au coucher du soleil - séparées par deux nuits, l'obscur et la torride, celle de Tanit et celle de Baal, celle-ci presque crématoire, celle-là tiède encore : 42° à 20 h 30, 35° à 1 h 30...

Et du troupeau, baraqué chaque soir dans le camp, diffuse un épouvantable relent de rumination, odeur grasse, lourde, qui s'étale en nappes, et stagne au ras du sol, submergeant les dormeurs de bouffées à vous chavirer le cœur.

Hébété de chaleur et de vent, la torpeur vous gagne, on s'engourdit : vice versa, une hibernation.

Lecture. Chaque jour, à haute voix, pour mes deux compagnons. *Salammô* -, mon collègue, le brigadier breton, sourit finement, de l'air amusé et sceptique du "monsieur-à-qui-on-ne-la-fait-pas", quand je lui affirme que Carthage avait été une grande ville. Et la fin du premier

chapitre, "Le Destin de Mégara", lui arrache cet aphorisme : "ils allaient fort dans ce temps-là..."

Sur la route d'In Zize, c'est le tour de la *Princesse de Clèves*. Le début fait songer à un feu d'artifice bien ordonné : d'abord un jaillissement, à médiocre hauteur, d'étoiles brillantes mais nombreuses, semblables : la cour d'Henri II.

Puis soudain, de cet anonyme foisonnement se détache une ligne rougeâtre, tige grêle et sinueuse qui va, d'un coup, s'épanouir en fleur de feu, astre à la fois plus éclatant et plus élevé que le troupeau des basses constellations. Puis une autre, d'égale magnitude. Puis une troisième qui les dépasse toutes.

De même ; après quelques gerbes d'étincelles, M. de Clèves est nommé, "qui avait une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse". Un instant plus tard, éclipsant toutes les autres, nouvelle étoile, le duc de Nemours, "d'une valeur incomparable et d'un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul".

Mais le dernier feu va, celui-ci, s'enlever au zénith, et c'est, après les pourparlers de la paix espagnole, en plein ciel, le bouquet : "Il parut alors une beauté à la cour qui attira les regards de tout le monde..."

L'Ahnet est chaud en été. Il est aussi aéré. Vents de sables, re-re-vents de sable, re-re-vents de sable et ainsi de suite. Cela manque décidément de fantaisie : un vent de sucre en poudre, d'écaillés de harengs, de pépins de cornichons, à la bonne heure, mais toujours et seulement de grains de quartz, à la longue, cela se fait monotone.

Fin du monde ou début ? Genèse ou Apocalypse ? La terre, radeau ivre, plonge dans un chaos décoloré.

Partage d'un convoi de vivres. Spectacle pittoresque. Collines de pains de sucre, montagne de macaroni où danse, pour les broyer, un grand *bédouin* rieur, pyramides de thé vert. Pour le sucre, on fera des tas, aussi semblables que possible ; puis un soldat s'éloignera et, le dos tourné, à la question : "Pour qui celui-ci ?" enverra le nom d'un des rationnaires, assuré de la sorte que le seul hasard aura présidé à l'attribution des lots.

Dans ma *zériba*, 22 octobre 1929 : une couleuvre blonde en dévore une autre. J'ignorais ce cannibalisme. Cela entre assez vite, et, bien entendu, à *sens unique* : la proie une fois engagée ne peut ressortir. Aussi quand j'ai saisi la queue de l'avale, l'avalant s'est-il trouvé fort penaud, retenu par cette étrange ficelle, et, malgré ses efforts pour conserver l'air dégagé et indépendant, mimant à ravir le poisson pris à la ligne.

Suite de notre herpétologie. Tel soir de septembre, je mettais l'émoi au camp avec une vipère en bois - une étonnante racine de tamaris - et un bout de fil noir, capelé sur une souche en guise de poulie, et reliant à ma main le reptile.

De la sorte, il me suffit, à l'obscurité - nous mangions accroupis sur une couverture - de prétendre que j'entends quelque bruit, "probablement une souris"..., puis de me reculer vivement en précisant : "Oui, une bête, là..., mais c'est une vipère !", tandis que l'objet blanchâtre, onduleux, ophidien à souhait, se mettait à ramper sur la couverture.

Bonds. Appels. Dix soldats, autant de gourdins, des torches se précipitent. On a vu l'animal qui grimpe maintenant sur une butte de sable. Il faut l'atteindre avant qu'il n'ait gagné le couvert. Hama-larbi, particulièrement vaillant, et qui brandit une énorme trique, assène à la bête un coup si terrible que mon Céraste vole en éclats avec un craquement des plus

botaniques : "Tu l'as raté... tu as tapé sur un morceau de bois... imbécile..., apportez du feu,... il a dû s'enfuir,... oui, on voit sa trace..., par ici...!

Les annales du G. M. Ahnet conserveront le souvenir du "coup-de-la-vipère-en-bols"... : "Sacre Monod, va..." concluait le brigadier breton.

Etapas. Bivouacs d'un soir en des lieux sans nom qui ne nous reverront plus. Départs, ces éternels départs sans arrivées qui sont trop la poignante image de notre voyage intérieur pour ne nous point déchirer l'âme. Fuir sans cesse à la surface d'un monde où les "fleuves de Babylone" - d'eau, de vent ou de poussière - "tombent et coulent et entraînent... ô Sainte Sion, où tout est stable, et où rien ne tombe !"

Les sauterelles. A l'aube, les voici perchées encore, et les petits acacias disparaissent sous une mousse rosé, corail ou saumon. Bientôt la vivante écume s'éparpillera en flocons ailés ; neige tourbillonnante, noire sur le ciel, claire sur le fond sombre des grès.

Fumées grises empanachant les montagnes : les anciens volcans ont-ils repris vie ? Dans la direction du soleil, c'est une voie lactée de points brillants, mais une voie lactée frémissante, traversée de courants d'étoiles, d'anneaux qui s'ouvrent et se referment, de spirales qui s'enroulent, volutes, chevelures et nébuleuses. Vertige à trop fixer ce poudroïement acridien : serait-ce ainsi que, de "l'extérieur" on aperçoit notre univers ?

Au crépuscule, le nuage a crevé ; pluie crépitante, bruissante, sèche. Puis les sauterelles rosés se sont couchées pour dormir, serrées les unes contre les autres : le sol disparaît sous l'averse.

Cailloux, filons, strates, relevé de gravures rupestres, fouilles de tombeaux anciens. Sans

autres instruments qu'une boussole, un crayon et un thermomètre. La géologie sans marteau... Très âge de pierre, mais comme cela fait apprécier celui du métal !

Des champs de marbres à Amasine, blanc éclatant, veiné de rosé ou de vert très pâle, ou de mauve, puis bleu foncé, vert, lie-de-vin, carminés. De la neige, du savon, des bords de bassins à Trianon, des sucres glacés des confiseurs, des bougies d'arbre de Noël. Note rare dans un pays noir que ces cipolins délicats, cires et pastels, la seule roche insensible au haie et dont cent mille ans de soleil n'ont pu ternir la virginité.

Plus loin, dans un enfer d'cboulis et de falaises, des canyons vertigineux, pavés de gros galets vert-bleu, nuance œuf de merle, et de cailloux quartziteux azurés et rosés, zèbrent de vaisseaux pâlis le grand cadavre noir de l'Adjerazraze.

Le retour. Je quitte mes montagnes. Reg et erg en dehors du massif, la plaine caillouteuse et la dune, paysages immenses, graves, forts et tristes - malgré qu'ils soient noyés de soleil -, tristes parce qu'ils sont vrais, parce qu'ils ne mentent pas. La vérité peut être la joie, elle n'est pas la "gaieté", mais "gai" le masque dont nous affublons son visage, de peur, dirait Pascal, qu'il ne nous laisse point en paix dans nos vices.

Janvier 1930. Le périple est bouclé. Adieux au Tidikelt, mais nous n'entonnerons pas le chant féroce des "libérables" :

*Morfondez-vous à In Salah !
On s'enf... puisque l'on s'en va...*

Dernière étape : Alger et le bon hôtel. Dépôt des Isolés - une cage souterraine et sinistre aux puissants barreaux -, dont le gérant m'accueille avec bonhomie : "Prends tes couvertures et va te pieuter."

V

Archives sur pierre et pêcheurs a la ligne

*Je fis halte et interrogeai,
mais à quoi bon interroger
Des choses muettes et immuables
qui parlent un langage inconnu.*

LABID BEN RABT'A

Saleté de pays ! - Silhouettes féminines. - Fonds de poubelles. - Au temps des pêcheurs à la ligne. - Lacs et lagunes. - Un Sahara vénitien. - Chronologie préhistorique. — Une bibliothèque sur pierre. ~ Et un litre d'images. - Gravures rupestres. - Inscriptions. - Amour et théologie. - Alphabets secrets.

Nous arrivions du Sud marocain, dont nous séparent maintenant huit cents kilomètres de caillasses et de dunes (et quelles dunes !) - l'Erg Chech de Taghmanant-El Habita, où nous avions laborieusement pataugé : huit gros bras d'erg et trois petits dans une journée, ceux qui savent comprendront.

Maintenant, nous voici campés au bord du Tanezrouft. Derrière nous In Dagouber, le dernier point d'eau soudanais, à quinze kilomètres ; devant, quatre cent cinquante kilomètres du reg indéfini, sans un accident de terrain, sans un oued, sans un arbre, sans même un rocher, avant les montagnes de l'Ahnet et le premier puits du pays touareg.

"Saleté de pays..." concluait le lieutenant, en tentant de recracher le plus gros du sable qu'il vient d'ingurgiter par mégarde avec le fond de son café à l'eau saumâtre "... et même pas de bois ce soir pour égayer cette nuit sinistre, qui sera froide et aussi venteuse que la journée". - "Ce qui n'est pas peu dire", ajoutai-je. C'était vrai, le vent nous avait généreusement "servi",

sablés et gelés ; c'était vrai, ce pays répondait bien à la vigoureuse diagnose de mon compagnon.

Rien que des cailloux et du sable. Un horizon pétré. Paysage minéral, ou les collines, privées de cette mollesse de dessin, de cette indécision de contour que donnent aux nôtres l'humus et la plante, se profilent sur le ciel pâle avec la brutale franchise d'un décor, celle d'un squelette décharné. Région entièrement morte, inhabitée, inhabitable.

Aujourd'hui du moins, car je viens de découvrir dans la falaise une vaste grotte aux parois abondamment illustrées par des artistes préhistoriques : des silhouettes d'animaux, des corps féminins, stéatopyges, comme disent les ethnologues, ou, pour parler avec Jean Temporal, "ayans les parties de derrière fort pleines et moufflettes" ; à proximité, des tessons de poterie, des surfaces à broyer le grain, des outils de pierre et des résidus de cuisine, des traces de ce que les archéologues appellent des *kjökkenmöddings*, et les êtres humains ordinaires, des fonds de poubelles.

Les fonds de poubelles, à aucune époque, ne sont d'ailleurs dépourvus d'intérêt et les nôtres, dans cent mille ans, feront à leur tour le bonheur des savants et l'orgueil des musées. Ici la récolte est maigre, mais instructive : fragments de poissons, de tortues, de crocodiles.

Des animaux aquatiques, donc de l'eau, de l'eau libre, en surface, des lacs...

Voir surgir, à la lisière du Tanezrouft, l'image d'un passé si absolument différent du présent ne manque pas de saveur et des tableaux presque burlesques tant en est violent le contraste avec l'état actuel du pays s'imposent au voyageur : des voiles sur l'horizon, le retour des pirogues, la pêche à la ligne, les bœufs paissant dans les roseaux, les baigneuses sur la grève, la cueillette des épis dorés, le lac paisible, là où,

de très loin en très loin, la petite caravane, - à court d'eau, ô ironie ! -, se hâte à marches forcées vers le puits lointain.

Entendre sur la plaine où siffle une tempête qui nous bombarde de minuscules grêlons de quartz, le clapotis de la vague, la trompe des marins, le souffle des hippopotames, la mélopée des moissonneurs, le chant des meuniers cadencé par le grincement des meules, là où, ce soir, une fois de plus, nos chameaux se coucheront sans manger...

Le lieutenant me regarde d'un œil un tantinet sceptique, et ne semble pas entièrement convaincu ; pour un peu, il me tâterait le pouls.

Non, je n'ai pas la fièvre, mais, tout de même, il me faut de temps à autre refermer la main sur le document indiscutable, telle vertèbre de perche, tel morceau de roseau silicifié, tel harpon en os, pour retrouver, à ce dur contact, la certitude d'une réalité plus invraisemblable qu'un rêve.

"Ah, bien alors ! Ça a rudement changé..." concède mon compagnon qui a beau écarquiller les yeux et tendre l'oreille, ne voit toujours ni champs de blé, ni flottille au mouillage et n'entends pas le moindre payeur. C'est en effet le moins qu'on puisse dire.

Les preuves de ce changement abondent : vestiges subfossiles de plantes et d'animaux aquatiques au fond des lacs aujourd'hui desséchés: poissons, crocodiles, hippopotames, mollusques, crustacés, diatomées, roseaux, etc.; persistance, en certains points, d'espèces dont la répartition actuelle implique un climat antérieur différent et un réseau hydrographique vivant (crocodiles du Tagant, du Tibesti, des Ajjers, poissons de Mauritanie, du Sahara central, crevettes de Djanet), végétations "méditerranéennes" d'altitude au Hoggar, vestiges de forêts disparues (cyprès du Tassili), etc. ; abondance parfois prodigieuse des signes

d'occupation humaine en des régions totalement abandonnées et entièrement privées de point d'eau sur plusieurs centaines de kilomètres à la ronde.

L'homme préhistorique a donc connu un Sahara bien différent de l'actuel ; un Sahara des paysans, des pasteurs et des pêcheurs néolithiques a précédé celui des cavaliers et des méharistes libyens, ancêtres des nomades berbères d'aujourd'hui, un Sahara lacustre.

Ces lacs sahariens ont atteint des dimensions considérables, un diamètre de plusieurs centaines de kilomètres parfois. On doit se les représenter comme le Tchad actuel, des nappes très vastes, mais toujours peu profondes, à sol vaseux, aux bords plantés d'épais fourrés de roseaux et de papyrus, aux eaux tièdes couvertes de nénuphars bleus ou rosés et de gentianes blanches.

Crocodiles et poissons y grouillaient, en particulier des silures, ou "poissons-chats", et d'énormes perches ; l'hippopotame n'y était pas rare, tandis que sous les couverts de la rive boisée, dans les clairières ou les steppes d'alentour, dans les forêts de mimosas, s'ébattaient antilopes, éléphants, phacochères, autruches, lions, panthères, singes et girafes.

Les hommes ont-ils vu les derniers de ces lacs ? C'est certain, car ils y pratiquaient - j'ai recueilli de leurs hameçons en os de crocodile - la pêche à la ligne, sport devenu médiocrement saharien.

D'aussi prodigieux changements dans l'aspect d'un pays donnent à réfléchir et parlent singulièrement à l'imagination : le vertige du temps, comme celui de l'éternel devenir des choses matérielles, vous prend aux entrailles. Oui, comme dit l'Ecriture, "la figure de ce monde passe...".

Si le lieutenant ne s'était pas endormi, roulé dans deux burnous dont l'un fut blanc et dont

l'autre est encore garance, il me demanderait : "Il y a combien de temps ?"

Ils posent tous la même question : "Quand ?", et c'est, chaque fois à nouveau, l'humiliant aveu de mon ignorance : je dois me reconnaître incapable de satisfaire leur curiosité, et la mienne, car, moi aussi, j'aimerais tant pouvoir dater ce Sahara vénitien sillonné de barcasses.

Rien, pour l'instant, ne nous le permet. La seule région d'Afrique où l'on ait une chronologie un peu longue et un peu solide est la vallée du Nil, et l'état actuel des recherches empêche encore de paralléliser de façon satisfaisante l'histoire de l'Egypte avec celle du Sahara proprement dit.

Conservons une sage prudence et sachons nous contenter du "il y a très, très longtemps" des contes, mettons ; des milliers d'années. D'autant plus que l'histoire du quaternaire saharien est certainement complexe : plusieurs phases lacustres successives ne sont nullement invraisemblables.

D'ailleurs, dans ce qu'on appelle, *sensu latissimo*, la "préhistoire", il faut distinguer ici une série de périodes caractérisées par des outillages, généralement en pierre, et correspondant plus ou moins aux divisions archéologiques européennes. Correspondance toute superficielle, ressemblance toute extérieure, n'impliquant bien entendu nul obligatoire synchronisme.

La préhistoire saharienne, solidement enlisée dans l'ornière de la simple "typologie", n'est trop souvent encore qu'une philatélie : des tonnes d'objets taillés ont été ramassés, mais toujours en surface, épars. On recueille côte à côte, jonchant le reg ou la dune, les pièces les plus dissemblables, sans les voir jamais - ou presque — en place dans des sédiments.

Or, qui dit chronologie dit superposition : la chronologie détaillée du quaternaire européen,

on la doit aux fouilles (sols de grottes, etc.) qui ont livré, superposés et accompagnés d'une faune caractéristique de chacun d'eux, les types d'industrie classique, chelléen, moustérien, etc. Rien de semblable au Sahara, pas de superpositions, pas de niveaux, partant pas de chronologie.

L'histoire de l'homme préhistorique au Sahara comprend toutefois au moins deux grandes périodes : la première est caractérisée par des outils identiques à ceux de la base du paléolithique européen : coups de poing et hachereaux ; la seconde appartient déjà au néolithique ou âge de la pierre polie : "haches" innombrables de toutes formes, molettes, broyeur, pilons, meules dormantes, lames, grattoirs, coches, feuilles de laurier, pointes de flèches, œufs d'autruche décorés, céramiques, objets de parure (perles de quartz, d'amazonite. etc.), outils en os (poinçons, harpons, hameçons).

Entre ces deux groupes, il y a, en Europe, des périodes intercalaires, la série est homogène, continue. Au Sahara, il semble exister, au contraire, en plein mitan de l'histoire préhistorique, une gigantesque lacune. On a le début et la fin, pas d'entre-deux.

Alors ? - Alors cela pose un problème, auquel on n'entrevoit guère d'autre solution que l'hypothèse suivante : le Sahara, après une première période de peuplement (paléolithique inférieur et moyen) serait devenu inhabitable (phase de dessèchement sévère) jusqu'à l'arrivée d'une seconde vague de population (néolithique) qui, à son tour, disparaissait du désert avec une nouvelle phase de dessèchement, l'actuelle.

Tout ceci devient un peu "spécial" ; d'ailleurs le lieutenant ronfle paisiblement ; les goudiers aussi ; quant aux chameaux, pleins de dignité aristocratique, solennels et dédaigneux, très

"vieille France"¹, ils remâchonnent à petit bruit leur déjeuner d'avant-hier et m'ignorent, et ma préhistoire. Tant pis pour eux.

Dans tous les pays du monde, et de tous temps, les gamins, les désœuvrés, les amoureux et les artistes ont tenu à décorer les murailles, naturelles ou non, les troncs d'arbres, les bancs, les pupitres, les portes, les piliers, les nefs - d'église et de mer —, toutes les surfaces disponibles.

Des gribouillis de l'écolier immortalisant au charbon les traits du maître sur la paroi du préau, à Michel-Ange fixant au plafond de la Sixtine ceux de la divinité, en passant par les silhouettes clé bison tracées par l'homme des cavernes ou les professions de foi politico-sentimentales clé nos modernes lapicides, la tradition est solide, la tentation artistique irrésistible.

A celle-ci, les Sahariens d'autrefois n'ont pas mieux résisté que nous : ils ont couvert d'images ou de textes, les unes et les autres d'âges très divers, leurs rochers de grès ou de granit, pour l'instruction - ou le dépit - de l'archéologue s'évertuant aujourd'hui à déchiffrer et à classer - sans toujours y parvenir - cette bibliothèque sur pierre.

Archives fragiles, et qu'il faut se hâter de feuilleter avant que le temps ait achevé d'en effacer les lignes, souvent illisibles déjà.

Tout le monde sait que les cavernes du Sud-ouest français et de l'Espagne ont fourni d'admirables images de cerfs, de bisons et de sangliers, que les Bushmen de l'Afrique australe ont couvert de peintures rouges et noires les parois de leurs grottes, on connaît les ruines des rochers Scandinaves, la stèle nestorienne clé Sin-ganfou, le texte discret et véridique, nullement "publicitaire" de Béhistoun, et le graffito du crucifié à tête d'âne, au corps de

garde palatin, mais l'on ignore, sereinement, que le Sahara fourmille de gravures alpestres, d'inscriptions et de peintures.

Où ? Mais un peu partout, partout du moins où il y a des cailloux (par conséquent ni dans la dune, ni sur le reg) et des cailloux utilisables. Tous ne le sont pas. On ne peut écrire, graver ou peindre sur n'importe quoi : il faut une roche saine, à grain fin, suffisamment compacte, ne s'effritant pas, offrant des surfaces planes.

Certains grès ruiniformes, à cassure franche, fournissent ainsi de fort belles parois, des dalles, des blocs d'éboulis. Le grès est d'ailleurs le substrat le plus commun des gravures, matériel de choix pour la confection des pétroglyphes.

A cause de la patine. Ces grès primaires, siluro-dévonien, ont un cœur blanc sous une écorce foncée, altération superficielle de la roche sous l'influence des agents atmosphériques, pluie, insolation, etc. Du vernis noir sur du sucre. Une égratignure de cette pellicule donnera un trait blanc sur fond noir.

Une gravure moderne, celle que je ferai moi-même, sera clone blanche. Seulement, ce trait clair, privé désormais de l'enduit protecteur entamé par le tracé, va se trouver exposé aux mêmes agents de "patinification" que le reste de la roche. Il va, au cours des siècles, changer lentement de teinte, foncer peu à peu, passer du blanc au chamois, puis au gris, pour rejoindre finalement, en intensité, la teinte du fond, sur lequel il ne marque plus, l'ensemble - roche et image - ayant maintenant même couleur.

D'où la conclusion évidente que, plus une gravure sera foncée, plus elle sera vieille, ce qui est souvent exact, au moins pour des dessins juxtaposés sur une même pierre, et se trouvant, par conséquent, dans des conditions identiques (d'orientation, d'éclairage, etc.). Les gravures anciennes, fortement patinées, sont parfois très difficiles à apercevoir, il faut alors beaucoup d'attention pour en suivre les contours, tandis

que les gravures récentes tranchent vigoureusement sur le fond sombre de la roche. On les voit de loin.

Deux techniques principales ont été utilisées dans la confection clés gravures. Ce sont, en effet, tantôt des dessins de belle venue et de forte taille, à trait profondément incisé et poli, tantôt de petites figurations maladroites, obtenues par un simple piquetage de la roche, juxtaposition plus ou moins grossière de percussions donnant un trait pointillé, écorchure toute épidermique.

D'une part des productions naturalistes, de véritables œuvres d'art, de l'autre des croquis enfantins et schématiques, simples graffiti, gribouillis de voyageurs désœuvrés.

Il ne faut d'ailleurs pas exagérer cette différence : les faits demeurent toujours plus complexes que les simplistes résumés que nous en donnons. En tous les cas, les principaux éléments dont nous disposons pour l'étude des gravures sont la *patine*, la *technique*, le *style* et, *last but not least*, le *sujet*, plus important à lui seul que tous les autres ensembles.

Les principales régions du Sahara où s'est développé l'art rupestre sont les suivantes : plateaux mauritano-soudanais (Dhar Chinguetti et Dhar Tichitt-Oualata), Sud marocain, Sud oranais (Figuig, Monts des Ksour, Saoura), massif central (Hoggar. Ahnet, Tassili des Ajjers), Adrar des Iforas, Fezzan, Tibesti, désert égyptien. Les documents les plus remarquables proviennent du Sud-Oranais, et surtout de la province fezzano-tassilienne : des expéditions allemandes, italiennes, françaises ont rapporté de ce secteur, au cours des toutes dernières années, des milliers de figurations (gravures et peintures), parmi lesquelles se trouvent les plus étonnantes images que nous connaissions du Sahara.

Et les plus colossales : on cite une girafe de vingt-sept mètres de haut. A côté des girafes, qui abondent, voici le rhinocéros, le crocodile et son petit, les éléphants, le bubale aux cornes géantes, l'hippopotame, l'autruche, des scènes de chasse et de guerre, des hommes masqués, des chars antiques, des spirales, des cercles cloisonnés, bien des éléments que nous ne savons pas interpréter et, naturellement, un mélange d'âges et de styles.

Les documents rupestres du Sahara appartiennent à des époques variées : on peut voir, juxtaposées ou superposées, sur la même roche, des gravures préhistoriques et d'autres modernes. Les archéologues s'efforcent de débrouiller ce matériel, de le classer, de le dater. Ils sont très loin d'y être encore parvenus.

On peut toutefois tenir pour établi que les vieilles gravures appartiennent effectivement à la préhistoire, à la fin de la préhistoire, au néolithique. Nous ignorons s'il en est de plus anciennes.

Très sommairement, nous tenterons de classer de la façon suivante, pour fixer nos idées, les productions de l'an rupestre saharien occidental.

A. PREHISTOIRE (AGE DE LA PIERRE)

- *Groupe archaïque, précamelin, éléphanto-bovin, analphabétique.* — Faune soudanaise et troupeaux de bœufs. - Date : environ 5 000 av. J.-C. au début de l'ère chrétienne (?).

B. TEMPS HISTORIQUES (ÂGE DES MÉTAUX)

- *Groupe récent, camelin, alphabétique.*

a) sous-groupe prcislamique, *Ubyco-berbère.*

- Caractères tfinâgh anciens, guerriers à boucliers ronds, javelots et plume libyenne ; chars.

- Date : 0-1000 apr. J.-C. (?) ;

b) sous-groupe islamique, *arabo-berbère*. - Caractères *tifinâgh* récents, inscriptions arabes.

- Date : 1000 à nos jours.

On a remarqué les analogies frappantes qui réunissent certains rupestres sahariens à ceux de l'Espagne orientale d'une part, et à ceux des Bushmen de l'autre. De pareilles ressemblances ne peuvent être fortuites.

Quant à la question, très légitime, du rôle des gravures et de leur signification véritable, elle n'est pas résolue. Les ethnologues, peuple à l'imagination redoutable et d'une générosité sans limites, ne sont pas d'accord.

A côté de la théorie de Part pour l'art, de Part désintéressé, gratuit, simple instinct d'imitation à l'origine, on a tenté d'établir le rôle religieux ou magique de certaines images, expression d'une mythologie, matériel d'un rite (clé chasse, de l'eau, votif, etc.) ou d'un culte.

Rien de tout cela n'est invraisemblable a priori, et pour certains documents : mais il faut se garder de rien généraliser. Dans l'état actuel de nos connaissances, il ne s'agit que d'hypothèses, appartenant encore au domaine tout subjectif de l'opinion individuelle.

Les gravures préhistoriques ne sont accompagnées, on l'a vu, d'aucune inscription alphabétique ; celles-ci apparaissent avec le groupe récent.

Ce sont d'abord des textes en caractères *tifinâgh*, l'alphabet des Touaregs qui, seuls parmi ce qu'il est convenu d'appeler les "Berbères", ont conservé une écriture propre.

Courtes phrases. Très souvent : "moi [*un tel*] j'aime [*une telle*]." Parfois des invocations magiques : "Je désire" ou "je possède" (tenant le souhait pour réalisé) - "Ceci ou cela, telles armes, tel bétail." En somme rien que d'insignifiant, sauf pour le linguiste ; en tous les cas, aucun renseignement historique.

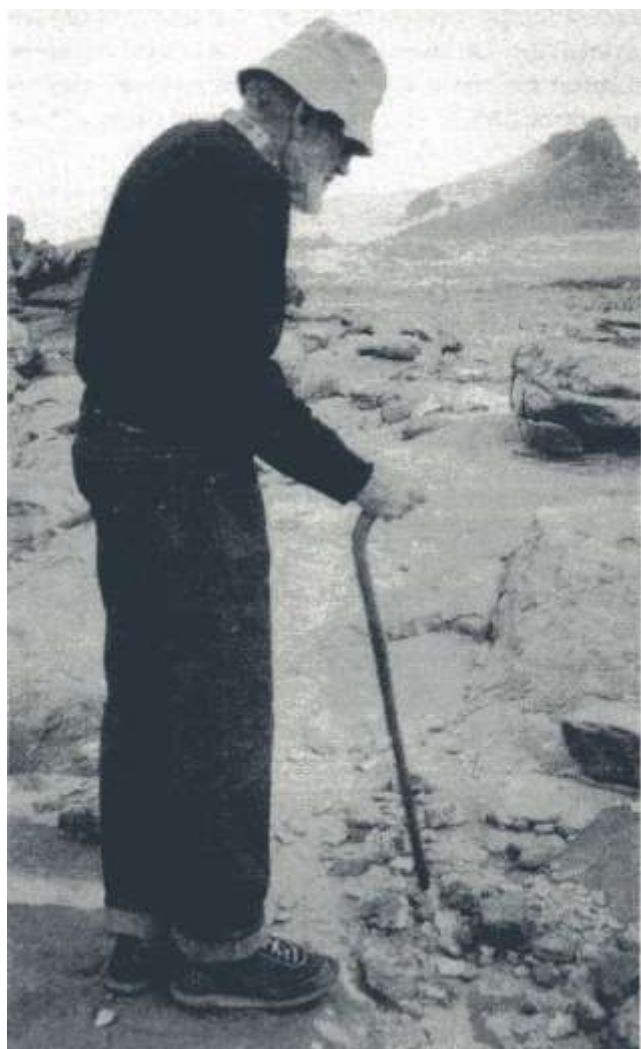
Dans l'Ouest, les inscriptions *tifinâgh*, en pays arabophone depuis des siècles, établissent une ancienne extension des Berbères jusque dans le Sahara atlantique, dans un domaine géographiquement intermédiaire entre les *tifinâgh* vivants du pays touareg et les inscriptions guanches des îles Canaries.

Les textes arabes sont monotones ; c'est notre usuelle littérature de muraille, avec des noms propres, des injures, des propos galants - du type "Amour sur la fille d'Abd Allah, écrit par Mohammed ibn Ahmed", l'exact équivalent du "Toto aime Julienne" de nos palissades - avec, en plus, exigeant, victorieux, dévorateur, un ordre de préoccupations que mentionne rarement notre épigraphie populaire : Dieu.

Ça et là, pour nous consoler de la médiocrité de l'ensemble, quelques détails amusants, calligraphies ou stylisations de la chehada, la profession de foi musulmane : Il n'y a de divinité qu'Allah, etc." Et puis des traces de deux systèmes d'écritures secrètes à caractères séparés : la *saryaniyya* - langue d'Adam et des anges, spécifie l'informateur qui se prétend renseigné -, et la *hibraniyya*, l'hébraïque, pour quelques vagues ressemblances de lettres.

A Chinguetti, par hasard, j'ai obtenu d'un lettré de la tribu maraboutique des Barik Allah, la clef de ces cryptographies, avec deux poésies mnémotechniques du cheikh Mohammed El Mâmi ibn Bokhâri, destinées à en faciliter l'usage : "O chercheur de la *saryaniyya*, la voici en quatre strophes, etc."

Personne ne connaît plus d'ailleurs ces systèmes, simples divertissements de lettrés, coquetteries d'érudits, fiers de ces fantaisies ésotériques comme de tous les vestiges d'un passé qui fut grand et dont le souvenir même achève de mourir.



VI

DE LA HACHE POLIE A LA THÉIÈRE EMAILÉE

*Tous ceux qui entre les Arabes
tiennent semblables animaux
[les chameaux] demeurent en liberté : pource
que moyennant iceux ils peuvent
vivre ès déserts : ce que ne sauroient
faire Roys, ni princes : pour la trop
grande sécheresse ti'iceux.*

LEON

La lanterne magique. — Ce qu'on y voit. - L'homme de la jarre abandonne. - Les Blancs jouent, et gagnent. - Grâce au chameau. - Les Gens du Voile. - Marées humaines : flux et reflux. - Les Chrétiens à l'œuvre. - A Midsummer-Night's Dream. - Fond berbère, vernis arabe. - Ceux de la steppe. - Et ceux du désert. - Les curiosités de lexique. — Un problème historique.

Voici que les chameaux font leur apparition dans le Sahara, montés par des guerriers armés de boucliers ronds, "en cuir" spécifie Strabon, et de javelots à "ter plat", qui chassent à la lance à travers les steppes déjà largement déboisées où s'est achevé le dessèchement des anciens lacs, l'autruche, l'oryx et les derniers Nègres sahariens. Ils utilisent l'alphabet *tifinâgh*, forgent des pointes en métal pour leurs traits, enterrent leurs morts repliés en chien de fusil, sous de petits tumulus de pierres sèches, et habillent leurs femmes de robes rouges, en peaux de chèvre, ornées de franges. Ce sont les Libyens et le seuil de l'histoire.

Histoire riche de tableaux pittoresques pour qui sait regarder, brusquement surgis de l'écran des siècles, des premiers brigandages coloniaux, ceux d'Hannon, duce des

Carthaginois, *Cartbaginensium Dux*, à la mort misérable du major Alexander Gordon Laing, étranglé à Seheb, le 23 septembre 1826 sous un gros *atil*, à l'ouest de la piste de Taoudeni, précise la chronique d'Araouan, au chapitre sur "Un Homme d'entre les Ingliz".

Au hasard de la lanterne magique : l'Aouda-ghost d'El Bekri, tout rempli, au XI^e siècle, de macaronis au miel, de cuisinières noires fort habiles (et valant cent pièces d'or *ou plus*) et de femmes aux formes parfaites dont "la partie inférieure du dos", spécifie notre scrupuleux érudit, est "bien arrondie".

"Les moines guerriers de l'épopée almoravide et leur chapitre aux coupes tarifées : fornication : cent coups, mensonge : quatre-vingts, boissons enivrantes : *idem*, retard à la prière publique : cinq, omission d'un des prosternements qui sont — si l'on peut ainsi parler - le point culminant de ladite oraison : vingt coups, bavardage à la mosquée : *ad voluntatem judicis*.

Les voyages de cet aimable, pieux et verbeux globe-trotter d'Ibn Battoutah, assez magicien à ses heures - ce dont il ne se vante guère dans ses mémoires - pour qu'un professionnel des sciences occultes s'appelle, aujourd'hui encore, à Tombouctou, un *battoutah*.

Les chasses aux pélicans, aux phoques et aux esclaves berbères des pirates portugais.

Les récits de Jean Rodriguez, capitaine au château d'Arguin - nous dirions "commandant de Cercle de la Baie du Lévrier" - à un imprimeur allemand de Lisbonne, *ou* les légendaires exploits du pacha Djouder, descendu du Maroc pour enseigner à l'empire songhaï, qui périt de la leçon, la supériorité du mousquet sur la lance.

98

Des paysans - et peut-être des paysans nègres -, des bœufs innombrables, des champs de mil, des marmites de terre cuite, de la marée fraîche, du gibier à volonté, une campagne

verdoyante et des pirogues bien étanches, c'est très joli. Mais ça n'allait pas durer. La période humide avait été précédée d'un épisode désertique, elle allait faire place, tout doucement, à un nouveau dessèchement.

Les phénomènes cycliques abondent, chez les hommes, chez les bêtes, chez les plantes, chez les choses aussi : le désert en est un. Il va reconquérir son royaume, pomper les lacs, sécher l'herbe, effacer la campagne.

Et les campagnards ? Une vilaine affaire pour eux et de sérieux débats à leur parlement : se laisser périr sur place, émigrer, s'adapter ? Personne ne préconisa le suicide, l'adaptation ne recueillit pas une voix, on vota l'exode, à main levée.

La poterie, en effet, c'est le sédentaire, et le proverbe touareg ne l'ignore pas, qui déclare : "Un homme buvant dans une cruche ne sera jamais un bon guide." C'est pour être demeurés les hommes de la marmite que les paysans sahariens se sont barré la voie vers une adaptation aux conditions nouvelles qui, rendant la vie sédentaire impraticable, allaient impliquer le nomadisme : lâcher la cruche ou disparaître...

Et devant l'approche du désert, qui se referme, devenu, une fois de plus, inhabitable, le quatuor défaillant du Nègre, de la jarre, du bœuf et du mil, vaincu, abandonne : il se replie sur la steppe soudanaise, laissant un Sahara tout jonché de ses meules à grain et des tessons rougeâtres de sa chère céramique.

Viendra-t-on le relayer ? Ou le désert vainqueur restera-t-il dépeuplé ?

Comme aux échecs, "les Blancs jouent et gagnent". Le problème avait une solution, en quatre mots : Libyens, guerba, palmier, chameau.

Et c'est une révolution, grâce à laquelle le Sahara n'est pas aujourd'hui un désert australien, sans puits, sans noms de lieux et sans nomades.

Cadeau du Nord, du Nord-Est, de l'Est. Aura-t-on le droit un jour de lâcher le mot que tous nous avons sur la langue : Asie ? *Ex Oriente...* alors ? Une fois de plus ? Peut-être.

En tous les cas, voilà de quoi repeupler le désert, envahi par un essaim de cavaliers et de chars antiques, puis de méharistes ; les nouveaux Sahariens sont des Blancs, "de race superbe et de haute mine", *gens pulcherrima et probi corpore*, écrira Malfante en 1447 de leurs successeurs les Touaregs.

Quand s'ouvre pour le Sahara la période historique, toute jeune puisque les annales y sont rédigées en arabe, nous trouvons trois éléments principaux, quelques Noirs encore, sur les confins méridionaux, et des Berbères, Zénètes et Sanhadjas.

Ces derniers sont les Gens du Voile, "chose qu'ils ne quittent pas plus que leur peau" remarque El Bekri au XI^e siècle, tandis que Léon hasarde une explication, fournie par les Voilés eux-mêmes, "allegans pour leur raison touchant cette étrange nouveauté, que tout ainsi que c'est grand vitupère à l'homme de jeter la viande hors du corps, Le semblable est de la mettre devant à la veuë d'un chacun".

Et l'histoire du Sahara sera faite, dix siècles durant, des luttes de ces Sanhadjas contre les Zénètes et les Arabes, d'une part, contre les Noirs, de l'autre. Car, pour Sahariens et indépendants qu'ils soient, en leurs inaccessibles solitudes, seules propices à l'élevage en grand du chameau, les grands nomades demeurent fascinés par la steppe et par la boutique.

Du VII^e siècle au XI^e siècle, la suprématie semble appartenir aux Zénètes, mais les Sanhadjas vont, avec l'aventure almoravide (XI^e siècle) trouver occasion d'écraser à la fois les Noirs et les Zénètes ; périodiquement, ils partent à la conquête des pays voisins, mordant tour à

tour, au sud, sur la steppe soudanaise, au nord, sur la prairie marocaine : un beau jour, leur élan est si vigoureux qu'il les emmène au cœur de l'Espagne.

Mais au milieu du XII^e siècle déjà, l'équipée des *Al-Mourâbitoun* est liquidée.

L'invasion des Arabes Ma'qil, alliés des Zénètes, atteindra l'Océan vers 1220 et, des siècles durant, accentuera sa poussée vers le sud, jusqu'à l'Adrar, le Hodh, l'Azaouad. Elle se heurte au bloc touareg du Sahara central qui ne se laissera pas entamer.

C'est à cette époque que se constitue la hiérarchie sociale des pays maures : *Hassanes* ou guerriers arabes, *Zwayas* ou marabouts *sanha-djas*, *Zénagas* ou Sanhadjas tributaires, *Harratines* et esclaves.

Au XV^e siècle, nouvelle révolution saharienne : après le chameau, l'Européen.

Les paisibles Ichthyophages du Sahara atlantique ont-ils jamais connu l'existence d'un empire romain ? C'est fort douteux, mais, par contre, ils devaient apprendre à leurs dépens, un jour de l'an de grâce 1441, celle d'un royaume chrétien de Portugal lorsqu'une poignée de pieux bandits vint travailler chez eux, par le vol, l'assassinat et la razzia, à ce qu'il était convenu de nommer alors l'extension du règne du Christ".

Des cargaisons d'esclaves berbères sont arrachées au littoral et transportées en Europe. Le gibier y trouve preneurs et les importateurs de bétail envoient à la cour de Rome des échantillons de leur marchandise.

Les circonstances de la chasse sont atroces
- tel jour, les colonaux abandonnent sur la grève (à marée basse ?) une femme ligotée -, celles de la vente ne le sont pas moins.

A chaque débarquement, sur la plage de Lagos, des scènes déchirantes se produisent lorsque sont divisées les familles et le chroniqueur officiel nous montre les mères saisissant à pleins bras leurs enfants sans paraître ressentir, tant qu'elles n'en étaient pas séparées, les coups dont on les chargeait.

Cependant que l'enfant Henri "monté sur un puissant destrier, songeait avec un grand plaisir au salut de ces âmes qui auparavant étaient perdues".

D'ailleurs, poursuit l'annaliste, "tout le bénéfice était pour eux, car bien que leurs corps fussent maintenant soumis à quelque sujétion, c'était peu de chose en comparaison de leurs âmes, désormais en possession pour toujours de la véritable liberté".

Premier contact de la civilisation "chrétienne" et des "barbares" africains, les ... sauvages hommes "Envers lesquels plus sauvages nous sommes" dit Jean Temporal (1556).

C'est d'abord, la côte seulement. Sur l'intérieur, on n'aura guère, longtemps encore, que des renseignements indigènes, véridiques ou non.

Les Azenègues décrivent aux Portugais un Adrar peuplé d'hommes au visage de chien, avec une grande queue, tout poilus, et de femmes très belles, *masculi habent vultum canis et magnam caudam et pilosi et mulieres pulcherrimae*, ce que Diogo Gomez, critique sans galanterie, considère comme simples mensonges, *mendacia*.

Mais on apprend aussi qu'il y a, très loin, des villes puissantes, Djenné, Tombouctou, des royaumes, des mines d'or, des esclaves à bas prix, d'innombrables clients pour la pacotille et l'eau-de-vie, et l'appétit de la chrétienté, à telles nouvelles, s'aiguise. La fascination du pillage, le goût de la rapine et de l'aventure n'entrent bien entendu pour rien dans ces jeunes convoitises, mais le seul désir, généreux, de libérer les âmes - par l'asservissement des corps au besoin -, et de répandre ce que les discours officiels appellent aujourd'hui encore, les "bienfaits de la Civilisation".

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve. Remontant le cours des siècles, je me trouvai soudain transporté à cinq cents ans en arrière pour redescendre ensuite le fil du temps et assister au déroulement de l'histoire d'Afrique à partir du moment où les Chrétiens ont entrepris de la secourir.

Car ce n'était pas avec la sauvage rapacité du conquérant que les disciples du Christ abordaient au lointain rivage : en conseillers, en amis, en frères, ils pénétraient chez les tribus du désert, de la savane ou de la forêt, attirés par le seul désir de se rendre utiles et de mener une pacifique croisade contre la souffrance et la misère.

D'ailleurs ils étaient sans armes, tenant l'usage de la violence pour difficilement compatible avec l'esprit du Maître dont ils tenaient à honneur de se réclamer.

Ce fut une émulation merveilleuse entre les nations d'Europe interdisant l'accès des terres neuves au mercanti comme au guerrier : le Portugal, loin de mettre à feu et à sang le littoral saharien, le peuplait de ses meilleurs médecins ; l'Italie apportait à Tripoli de "Barbarie" - laquelle ? - une civilisation sans bombardements et sans barbelés ; la France et l'Angleterre ignoraient le commerce de la chair humaine et,

au lieu d'abreuver d'alcool l'indigène dans l'intérêt de leurs fructueuses escroqueries, veillaient au contraire à préserver leurs frères de couleur de tout poison, du corps et de l'âme ; les balances des Européens n'étaient jamais fausses, tout travail se voyait équitablement rétribué, le souci du "bien-être matériel" et du "progrès moral" des habitants se manifestait ailleurs, et autrement, que dans des grandiloquences oratoires ou littéraires, la noble tâche humaine de l'Europe était prise au sérieux par l'Occident...

Je me réveillai en sursaut : déjà, autour de moi, mes compagnons chargeaient les chameaux pour le départ. On était en 1936 : la vision n'était qu'un songe.

Du XV^e au XIX^e siècle, peu à peu, les tribus sanhadjas, éparses à travers le désert, vont, sans toutefois parvenir à l'unité politique, sans dépasser le stade de l'agrégat régional, retrouver la prépondérance.

"Réaction", "libération", "renaissance", écrit l'historien du Sahara occidental. Mouvement qui, sans l'intervention européenne, allait peut-être, comme celui des Almoravides, s'épanouir en réveil religieux et nouer en création dynastique.

Les peuples du Sahara occidental, mosaïque de tribus, poussière de fractions et de tentes, sont aujourd'hui remarquablement mélangés. Le vieux fond berbère, parce qu'il parle un dialecte bédouin, naïvement truffé d'ailleurs de mots africains, et parce qu'il a rassasié de généalogies aussi habiles qu'apocryphes ses désirs d'aristocratiques lignages et d'ancêtres asiatiques, se prétend - et se croit - Arabe. Honteux d'avoir à se reconnaître Lemtouna ou Sanhadja, il préfère se dire descendant du Prophète.

La réalité n'en est point changée, et les poussées authentiquement arabes, numériquement peu importantes d'ailleurs, si elles ont marqué profondément sa langue, ses mœurs et sa foi, n'ont pas sensiblement modifié le substratum physique de la race.

L'influence noire - somatique et culturelle -est sensible partout, sans que l'on puisse trop démêler encore ce qui doit en être attribué à une occupation pré-libyenne et néolithique du désert par une population non blanche librement développée dans son cadre naturel, de ce qui n'est que vestige d'une humanité servile, artificiellement maintenue dans les territoires désertiques des nomades.

La meule dormante, certaines céramiques grossières sont peut-être des éléments hérités directement de la préhistoire et transmis au Sahara contemporain par l'intermédiaire d'un Sahara nègre.

Sahara moins uniformément monotone qu'on ne pense. Désert atténué la frange littorale océanique, semi-désert aussi les steppes sahéliennes : pays de chèvres et de moutons, voire de bœufs, où le régime saisonnier des pluies d'hivernage et l'humidité maritime entretiennent des pâturages plus ou moins permanents ; pays de petits nomades à faible rayon de parcours et à bagages pesants ; les puits ne sont pas trop rares, en tous les cas ils sont sûrs ; tentes nombreuses et relativement rapprochées ; la vie se fait aisée, le sang s'épaissit, les muscles s'empâtent ; le chameau - souvent remplacé par les infatigables bourricots africains, bleu-gris ou violets, croisés de noir — n'est plus la seule pensée nomade ; on boit à chaque séance de thé jusqu'à quatre verres, signe de richesse ; on dédaigne la sauterelle, le fouette-queue, les fruits sauvages, nourriture d'esclaves et de gens du Nord ; dans des campements parfois à demi permanents

peuvent se maintenir une certaine instruction et quelques arts mineurs, orfèvrerie, cuirs incisés, calligraphie.

Vers l'est et le nord, Se tableau change : pluies plus capricieuses, pâturages plus aléatoires, rôle grandissant des flaques d'acheb - la fugace verdure qui suit l'imprévisible averse - , points d'eau plus souvent temporaires. La boutique, l'oasis, les terres cultivées plus lointaines, la vie se fait plus rude ; le thé et le sucre deviennent un luxe, le grain et les dattes s'épuisent à leur tour, il ne reste plus bientôt que le lait des chamelles qui peut demeurer, des mois durant, l'exclusif aliment des grands nomades, à raison d'environ quatre litres par jour et par adulte,

Je n'ai jamais si vivement senti cette différence entre les gens du désert et ceux de la steppe que dans les mornes solitudes de l'Erg Chech méridional. Nous allions de Mjébir à Tinioulig, une poignée d'hommes conduits par un vieux guide tadjakant, qui d'ailleurs n'avait jamais fait la route ; quelques goumiers, les uns Bérabiches de l'Azaouad, les autres, Maures de l'Adrar.

Le Bérabiche est juché au sommet d'une pyramide de biens matériels où s'entassent nattes, couvertures, des mezoueds dodus bien garnis de riz, flanquée de deux pesantes peaux de bouc, le tout couronné d'une batterie de cuisine bringuebalante.

Le brave habitant du Sud, sorti de sa paille de cram-cram et de ses pâturages à bœufs, se sent un peu mal à l'aise dans la sévère immensité de ce grand Nord, d'où tombaient encore sur son bétail, il y a quelques années, les derniers rezzous. Grimpé sur son échafaudage, et solidement calé au centre de son épicerie ambulante, il n'en bougera de l'étape, toujours au pas, paisiblement bercé au rythme régulier d'une lourde monture placide, aussi peu

nerveuse que son cavalier et sans plus de fantaisie que lui.

Pendant ce temps, les goumiers maures, cheveux au vent, n'en font qu'à leur tête ; on ne les voit qu'au trot ou immobiles ; ce sont les lièvres dont nous autres - tirailleurs. Bérabiches et Européens - sommes les tortues.

Tantôt ils devancent la colonne, se lancent sur une piste d'addax, s'enfuient par-delà les dunes qui barrent l'horizon, vont se poster sur un sommet pour avoir le loisir de nous attendre, puis, mettant pied à terre, se laissent dépasser pour s'offrir le plaisir de nous rattraper en courant.

Poussés de la voix, du pied et de la baguette, leurs petits chameaux sont aussi trépidants qu'eux-mêmes. De bagages, les Mauritaniens n'en ont guère : une seule guerba, en travers derrière la selle et une maigre tassoufra. De quoi vivront-ils demain ? On l'ignore, et eux-mêmes ne semblent point s'en soucier. Pourvu que l'on puisse courir, gesticuler, caracoler, se livrer à mille acrobaties gratuites et allonger au double la route que suit au pas le groupe des sages, qu'importé le lendemain ? La divinité y pourvoira.

On parle au Sahara, principalement, arabe et berbère, *arabe* où les envahisseurs sont en majorité ou, du moins, ont fortement influencé leurs adversaires, *berbère* où ceux-ci sont demeurés indépendants (pays touaregs, où persiste un alphabet *tiftnâgh*), chez certains sédentaires (Gourara, Ouargla, Siouah), dans un coin du Trarza mauritanien (dialecte *zénaga*).

De plus quelques îlots de langues nègres : traces d'*azzer* dans l'Aouker, *kanouri* aux oasis du Kaouar, *teda* au Tibesti.

Faites l'expérience. Supprimez dans un vers de Musset : 1° les voyelles, 2° les majuscules,

3° la ponctuation, et vous comprendrez peut-être que l'on puisse rencontrer parfois quelques menues difficultés dans la traduction d'un texte arabe.

Vous en deviendrez persuadés en notant que le même mot peut signifier *autruche mule, grenouille mâle, canard, bélier, grand verger de palmiers, flot, vagues de la mer, ténèbres de la nuit* ; un seul vocable pour *moulin à bras, fort de la mêlée, troupe de chameaux, chef de tribu, épinards, dent molaire, pied du chameau* ; un seul pour *grêlon* et *indigestion*, pour *paresseux, désœuvré, vain, inutile, brave* et *héros*, pour *teint* et *fesses*, pour *être chaste* et *devenir étalon*, pour *petit de gazelle* et *mouche verte*, pour *trahir quelqu'un* et *lui donner une garde*, pour *être lâche (ventre)* et *être plein (id.)*, pour *être fort* et *être faible*, pour *étranger, intrus, intime* et *familier*, pour *devenir sage* et *montrer de la folie*, pour *sifflement, bile, ver des intestins* et *restes de nourritures aux dents d'une bête*, pour *grand, poltron, marchand de fromage* et *cimetière*.

C'est évidemment le contexte qui débrouillera l'écheveau de ces homonymes. Sans quoi, qui donc indiquera qu'il faut choisir plutôt *roucouler* que *mentir*, plutôt *bottine* que *bois odoriférant*, plutôt *foetus de brebis* que *grande armée* ou *intelligence*, plutôt *marque sur la cuisse d'un chameau* que *passage principal d'une tradition* ?

Pauvreté de vocabulaire ? Non pas. Le lexique arabe est peut-être le plus riche du monde. Car quelle autre langue se pourrait accorder le luxe de réserver un mot - et qui ne signifie que cela - pour *reste de feuilles de mûriers rongés par les vers à soie*, *affermer à quelqu'un un terrain pour la moitié ou le tiers de la récolte*, *être d'un rouge ou vert foncé tirant sur le noir*, *pousser quelqu'un à s'attribuer un père qui n'est pas le sien*, *trouver beaucoup d'or dans une mine* et *être ébahi, constiper un enfant* pour

l'engraisser, lait du matin sur lequel on trait le soir, qui a la barbe épaisse et le nez écorché, antilope acculée dans une impasse de montagne, adopter un enfant pétulant?

Neuf mots en arabe, quatre-vingt-quatorze en français.

Mais qui donc, au Sahara, se soucierait encore de curiosités grammaticales ? Qui oserait redire, du moderne Tombouctou, ce qu'en rapportait, pour l'avoir lui-même visité. Léon l'Africain, au début du XVI^e siècle : "On apporte dans cette cité des livres écrits à la main qui viennent de Barbarie, lesquels se vendent fort, bien : tellement qu'on en retire plus grand profit que de quelque autre marchandise qu'on sache vendre " ?

Il y eut une science saharienne, des savants sahariens, des écoles, des centres d'érudition, dont la solide réputation Hotte encore sur les décombres des vieilles cités, entièrement abandonnées, ou du moins à demi ruinées et habitées de beaucoup plus prosaïques successeurs.

Chinguetti, assez illustre en son temps pour que l'expression *trab Chinguetti* désigne encore parfois tout l'Ouest saharien du Sud marocain au Sénégal, Ouadane, "double rivière de science et de dattes", d'après la fantaisiste étymologie "arabe" que les indigènes tiennent, comme c'est l'usage, à infliger à un mot berbère, Tichitt, Oualata, Tombouctou ont eu leurs savants.

Mais l'érudition se meurt ; on ne s'intéresse plus aux livres, à l'histoire, à l'étude ; le commerce est Tunique préoccupation. Acheter et vendre, le prix des moutons et des cotonnades, voilà l'exclusif souci du jour.

Le phénomène paraît commun à toutes les villes de l'Ouest et doit être justifiable d'une explication générale.

En y réfléchissant, on entrevoit peut-être la suivante : ces centres d'érudition ont été des ports sahariens dont la principale marchandise fut, des siècles durant, le Noir destiné aux marchés de l'Afrique mineure. La suppression, non de l'esclavage, mais du moins celle du commerce en grand des esclaves, semble avoir non seulement ruiné le trafic transsaharien, mais détruit une certaine structure sociale et, indirectement, de précieuses valeurs intellectuelles dont la culture méthodique exigeait des loisirs et une indépendance matérielle gagés peut-être sur le travail servile et les profits du marché aux captifs.

Le fait est-il bien spécial au Sahara ?

VII

AU PAYS DES AZKNÈGUES

- C'est quelque chose,
dit l'un des hommes

- Nuage

- Ce n'est rien

Et Sid Ahmed qui se taisait
pensa soudain : "Mirage !"

CH. DIEGO, SAHARA.

Vers le large. - Saison sèche. - Un personnage énigmatique. - Divertissement chirotomique. - Cailloux et crocodiles. - Crapauds potables. - Sites champêtres. - Poissons. - Le pays du sel. - Un or comestible. - Chinguetti. - La pierre tombée du ciel. - Les joies de l'inondation.

Récapitulons. 1934 : quatre ans déjà d'Europe, loin des saines brutalités de la vie africaine.

- 1922-1923 : la Baie du Lévrier, ourlée d'écume, la traversée de la Mauritanie occidentale, premier contact avec le désert. - 1925-1926 -. Le Cameroun de bout en bout, steppe et forêt, du golfe de Guinée au lac Tchad. - 1927-1928 : le désert retrouvé : à chameau du Hoggar au Niger, avec la mission saharienne Augiéras-Draper.

- 1928-1930 : re-désert, le service militaire comme chamelier 2^e classe à la compagnie saharienne du Hoggar.

Et c'est tout. Quatre ans de vie sédentaire et de travaux de laboratoire. Allons, il est temps de reprendre le large.

Le Sahara occidental me tente. Il est encore exceptionnellement mal connu ; l'exploration scientifique en est à peine commencée.

Sans doute entrevoit-on déjà les grandes lignes de la topographie ; les mailles du réseau des points astronomiques se resserrent, les itinéraires se multiplient.

C'est beaucoup, et c'est peu. Peu, parce que la carte simplement topographique n'explique rien dans ces pays démesurés où les distances se comptent par centaines et par milliers de kilomètres, franchis à raison de trente, cinquante, soixante, par jour, à peu près dépourvus de reliefs directs puisque l'architecture des sédiments y demeure désespérément tabulaire, les zones cristallines rabotées par l'érosion jusqu'à l'horizontale, et les colmatages quaternaires des dépressions aussi unis que la surface des lacs au fond desquels ils se sont déposés.

La carte n'épuise nullement le programme de l'exploration, mais elle ne représente qu'une étape, la première, mais que beaucoup d'autres devront suivre : il faut reconstituer l'histoire du sol - depuis l'envahissement de la vieille plateforme africaine par les mers cambriennes jusqu'à la disparition, relativement toute récente, des derniers marais infestés de crocodiles et d'hippopotames -, celle de l'homme, étudier les faunes et les flores (composition et répartition), le climat, tenter de résoudre quelques-uns au moins des problèmes que proposent au savant l'existence et l'évolution des déserts.

Le proverbe touareg a raison : "Mieux vaut voir de ses yeux qu'être informé par autrui." Un seul moyen de se renseigner : y aller voir. J'irai y voir.

La question matérielle fut rapidement résolue, grâce à l'appui du Muséum d'histoire naturelle, du ministère de l'Education nationale, de l'Académie des sciences, de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, de l'Association française pour l'Avancement des sciences et, sur place, du gouvernement général de l'Afrique occidentale française, puis de celui de l'Algérie.

Et c'est ainsi que, de mars 1934 à mai 1935, sans cesse en route, été comme hiver - l'un

modérément tiède, l'autre glacial -, j'ai lentement cheminé à travers les pays sahariens et sahéliens clé la Mauritanie et du Soudan, traçant de la sorte, avec l'infatigable patience et la paisible obstination du limaçon explorant une planche de laitue, bien des milliers de kilomètres d'itinéraires, aussi méandriformes, bouclés et capricieux que les siens.

A la fin de mars 1934, j'étais à Saint-Louis, au Sénégal, avec mon matériel, à pied d'œuvre. Le programme de mes recherches n'est fixé que clans ses grandes lignes ; le Sahara, d'ailleurs, n'est pas le pays des projets trop scrupuleusement détaillés ; la servitude du *Livret Chaix* y est inconnue et l'imprévu y règne en maître. On sait bien, évidemment, tout de même, où l'on veut aller, mais l'on ignore quand, comment, par quel chemin l'on y parviendra ; inutile de s'en trop soucier d'avance ; on verra bien.

Je n'ai, officiellement, que deux points fixes pour encadrer mes pérégrinations futures : la région de Chinguetti, en Mauritanie, où il me faut rechercher une météorite géante, colossale. fabuleuse (cent mètres de long et quarante de haut, affirme l'informateur...), et celle d'Asselar, au Soudan : là, je dois reprendre l'étude du gisement où, en 1927, nous avons, mon collègue et ami, M. Besnard et moi-même, la bonne fortune de pouvoir recueillir le précieux squelette d'un homme fossile.

De Chinguetti à Asselar, il y a d'ailleurs plus de mille deux cents kilomètres, à vol d'oiseau, donc infiniment davantage à "vol" de chameau, d'autant que je n'ai pas l'intention d'abuser des lignes droites et des raccourcis ; je désire profiter largement de l'occasion pour étendre à la plus vaste surface possible le champ de mes recherches. En voilà pour plus d'un an.

De Saint-Louis, à travers la brousse sénégalaise monotone et triste, puis la steppe sahélienne de la Mauritanie du Sud, je gagne rapidement le poste d'Aleg, perché sur un petit mamelon gréseux au centre d'une plaine immense, noire, calcinée, craquelée, sans un brin d'herbe. C'est le cœur de la saison sèche ; toute verdure a disparu et, sur ce paysage de désespoir, torride et recuit, se dressent, couronnées de vautours ou de corbeaux à plastron blanc, les étranges silhouettes défeuillées des baobabs, dont les branches ont des formes de racines : la forêt aurait-elle la tête à l'envers ?

Dans quelques mois, la pluie revenue, un exubérant pâturage, tout émaillé de fleurs, couvrira la steppe et le lac d'Aleg, débordé, viendra chercher aux portes du fortin la pirogue de l'Agent Spécial.

Ce n'est pas à Aleg que je verrai pleuvoir ; l'hivernage - ce qu'en Europe on appelle l'été - me trouvera loin d'ici. Pour l'instant, je vais rejoindre Atar, centre administratif de l'Adrar, par la bordure occidentale du Tagant. Ce sont les grès des falaises du Tagant et de l'Adrar qui m'attirent : la géologie de ces plateaux est à peu près parfaitement inconnue et on peut y espérer des trouvailles archéologiques, en particulier des gravures rupestres, dessins et inscriptions tracés sur les rochers par des populations disparues.

La falaise du Tagant est à six étapes d'Aleg, à chameau, bien entendu. C'est ici que s'organise la petite caravane avec laquelle je vais parcourir, plus d'un an durant, sur mille cinq cents kilomètres de l'ouest à l'est, sur neuf cents du nord au sud, le Sahara occidental. Le personnel, humain et camelin, sera maintes fois remplacé, la composition du convoi ne changera guère, quelques chameaux (montures et animaux de bât, six à dix bêtes), deux ou trois convoyeurs, un domestique et, pour escorte, des

"partisans" en nombre variable, de zéro à huit, suivant les régions.

Ces derniers sont les aristocrates de la bande, et c'est bien naturel ; pensez donc, ces messieurs ont un fusil, ce sont, par conséquent, des personnages ; moi qui ne possède d'autre arme qu'un marteau de géologue et un baromètre — étant par principe opposé à toute destruction inutile, donc à la chasse -, je constitue, pour le guerrier, une énigme. J'écris constamment, je lis sans cesse, homme du papier et du livre, donc marabout. Mais étrange marabout, qui casse des cailloux, collectionne roches et tessons de poterie, fait sécher des plantes et, à heures fixes, chaque jour, interroge le vent, tapote le cadran d'une boîte à aiguille qui n'est pas une montre, et fait tourner en l'air un "petit bâtonnet cristallin magique", en français un thermomètre-fronde.

Ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre que l'on puisse se préoccuper d'autre chose que de ce qui se mange ou se vend ; l'hypothèse est absurde, invraisemblable. Alors ? Alors, ou bien, de ces cailloux, le mystérieux voyageur, qui échappe aux classifications usuelles - n'étant ni caporal, ni capitaine, ni boutiquier - va tirer de fabuleuses richesses, de l'or, une fortune, ou bien, tout simplement c'est un *majnoun*, un fou.

Le trajet d'Aleg à Moudjéria n'est rien moins que pittoresque, surtout en cette saison. Je suis parvenu, cependant, à en combattre victorieusement la monotonie. Très simplement. Le 11 avril, à Chogar, au pied de splendides acacias, voici, au fond des entonnoirs ouverts dans le sol craquelé d'une mare desséchée, dans une flaque à 33° centigrades, un grouillement de faune aquatique qui me paraît mériter attention. Je retourne au camp chercher filet et bocal et parviens sans tarder, en voulant

boucher ce dernier, à en faire éclater le col si habilement qu'une esquille de verre, aiguë et tranchante à souhait, m'ouvre la main gauche et me sectionne les fléchisseurs de l'index. Chance que je ne sois pas violoniste !

Quelques jours plus tard, se dresse sur l'horizon, par-delà une plaine immense, plate, toute jaune d'herbes sèches, une falaise lointaine, bleuâtre, posant au soleil couchant, sur l'océan blond de la steppe au bord de laquelle je suis campé, comme sur une plage marine, une barre violette. C'est la gigantesque muraille du Tagant, avec, blottie à son pied, Moudjéria.

Là, dans un ravin, une source charmante s'écoule en chantant par un petit ruisseau d'une dizaine de mètres de long - ce qui est déjà respectable pour un "fleuve" saharien -, bientôt avalé par les pierrailles. Autour de l'eau, une belle végétation, des arbres en fleurs, clés plantes aquatiques, beaucoup d'oiseaux, des batraciens.

De Moudjéria, je ferai un détour pour aller saluer les crocodiles de Matmata. On connaît, au Sahara et au Sahel, un certain nombre de mares permanentes où subsistent encore quelques crocodiles vivants, entièrement séparés, actuellement, des fleuves africains constituant aujourd'hui l'habitat normal de l'espèce. Ce sont des témoins d'une époque plus humide et d'un Sahara bien différent du nôtre. Le dessèchement s'accroissant peu à peu, l'extension des eaux superficielles diminuant de plus en plus, poissons et crocodiles, et parfois crevettes, ont fini par demeurer étroitement confinés, "coincés", si j'ose dire, dans des trous minuscules, avec la réjouissante certitude qu'un degré de plus dans la baisse des eaux les exterminerait entièrement. Situation sensiblement aussi plaisante, *mutatis mutandis*,

que celle d'un homme perché sur un îlot que la marée envahit lentement.

La guelta de Matmata est une vaste citerne naturelle, logée au fond d'un canyon magnifique taillé dans des grès ; à l'entrée de la gorge, dans des flaques séchées, des ossements de silures, surpris par l'évaporation de leur cuvette. Plus haut, d'autres mares, pleines d'eau croupie celles-ci, bouillonnent littéralement de poissons : mon guide, au moyen d'un filet improvisé fait d'un simple faisceau de tiges de graminées promené sur le sable du fond, en capture deux ; ce sont des silures du genre *Clarias*. noirs, luisants et moustachus à plaisir.

Remontons vers l'amont ; voici bientôt, sur le sol, les premières traces de reptiles. Enfin la grande guelta dont nous approchons assez doucement pour apercevoir deux crocodiles quittant la berge et plongeant rapidement.

Je devais rendre visite à ces vénérables patriarches, fossiles attardés, reliques vivantes du déluge, condamnés aussi à la mort par dessiccation, mais provisoirement "ajournés"... Prenez garde, ô sauriens malchanceux, vigoureux nageurs, souples cuirasses, donnez-vous du bon temps, profitez de votre "sursis"...

Je me reverrai toujours, au retour de ce pieux pèlerinage, sautillant pieds nus dans des touffes de cram-cram, généreusement chargées d'épillets mûrs à point aux mille aiguillons barbelés, les poches gonflées d'excréments secs et crayeux de crocodiles en guise de pièces à conviction.

Le lendemain, au crépuscule, comme je suivais à pied un petit ravin, un indigène me propose de boire un coup à un puisard voisin. J'accepte. Un trou dans le sable : l'eau est croupie, couverte de paille macérée et autres détritiques - y compris les obligatoires crottes de moutons, bien entendu ; tout autour, sagement alignés, pattes étendues, au ras du liquide et le

derrière dedans, tout un parlement de crapauds : "Non, merci, je t'assure, je n'ai plus grand soif... en tous les cas, bois le premier." Mon guide, entré dans le puisard, de l'eau jusqu'aux genoux, écarte de la main les débris de paille et se met à laper. - "A toi, maintenant." - Après tout, pourquoi pas ? Je suis descendu à mon tour ; triple résultat ; d'abord ça m'a lavé les pieds, ensuite, j'ai bu, enfin j'ai cueilli deux crapauds pour mes collections.

Tamourt-en-Naje signifie *Tamourt* des brebis, et *tamourt* veut dire : le lieu où poussent les amours ; rien à voir avec la Carte du Tendre et simple homonymie : c'est un arbre splendide, *l'Acacia arabica*, qui ne s'éloigne pas des sols humides et des mares d'hivernage. Rien de moins saharien, en effet, que cette belle vallée où de hautes futaies se mirent dans des eaux tranquilles, où des troupeaux de vaches paissent dans de verts herbages - très couvercle de boîte de camembert -, où se multiplient les champs de mil, où de jeunes palmeraies nées d'hier, secouent déjà, "comme les grandes", à la façon des oasis de palmiers adultes, leurs têtes ébouriffées. Au bord des lacs s'ébattent dans l'eau tiède, hérons et canards, tandis que détalent, par bandes, dans les éboulis, les cynocéphales.

Le Tagant n'est pas le Sahara ; ici on est bien, et au sens usuel du terme, "à la campagne" ; sachons profiter des heures champêtres et de l'ombre accueillante des palmes ; acceptons ces fugitifs sourires d'une terre qui n'en sera pas prodigue, nous aurons en son temps notre ration, généreuse, de vrai désert et d'austérités.

Le Tagant sera pour mes yeux de géologue, une cruelle déception : des grès... toujours des grès !... Et moi qui pensais "comme ça", tout de suite, y comprendre quelque chose et retrouver

au premier coup d'œil, la structure si magnifiquement schématique des plateaux du Sahara central ! Or, je n'y comprends goutte. L'amour-propre peut ressentir cet aveu, la dure leçon des faits est salutaire, elle enseigne au moins la patience. Je finirai bien, un jour, par tenir l'explication de ces falaises indéfiniment privées de fossiles, impossibles à dater par conséquent.

Bâti en pierres sèches, aux murs ornés de dessins géométriques en V droits ou retournés, Kasr el Barka, petite ville aux trois quarts ruinée, achève de s'écrouler sous le soleil. La voix des lettrés d'autrefois, psalmodiant leurs grimoires, s'est tue. Le cimetière est plein, les maisons vides. On comprend que Psichari, alors officier méhariste, soit venu promener dans cette désolation sa mélancolie et méditer sur cet abandon.

Des sables, des cailloux, des acacias épineux, du thé vert trop sucré, du riz au beurre rance, de l'eau sale et tiède, d'interminables étapes, un soleil féroce, impitoyable aux chairs longtemps déshabituées de sa morsure, la quotidienne routine du travail, programme certes indiciblement uniforme, et pourtant d'un singulier intérêt. Monotone, sans doute, effroyablement ; ennuyeux, jamais.

Et puis il y a une certaine saveur de liberté, de simplicité, pour ne pas dire plus, une certaine fascination de l'horizon sans limites, du trajet sans détour, des nuits sans toit, de la vie sans superflu, qu'il est bien impossible de décrire, mais que ceux-là reconnaîtront qui Pont peut-être éprouvée eux aussi.

En approchant de l'Adrar, le paysage s'accidente ; de minuscules palmeraies se cachent dans les ravins du plateau, des falaises gigantesques et noires offrent au géologue des coupes splendides, et l'occasion d'exercer ses

jarrets. Paysages grandioses, mais sans rien de bien surprenant pour un vieux routier du pays touareg. Un novice, comme Psichari, est plus ému : ses descriptions dramatiques me faisaient espérer beaucoup mieux ; à l'entendre, Zli serait le bout du monde, un pays infernal, vision dantesque, spectacle fantastique. Or, je n'ai trouvé, à Zli, que quelques médiocres collines de grès, sans rien de bien particulier, et une jolie guelta dans les rochers ; rien d'infernal, mais un mimosa en fleur, deux silhouettes féminines penchées sur des outres au bord de la mare, un bourricot, et, pour moi, un gastéropode aquatique et un potamot.

Au fond des canyons, dans des marcs, s'ébattent avec insouciance les derniers poissons sahariens, sans se douter que la sécheresse, ou le Muséum national d'histoire naturelle, pourraient bien leur porter malheur. A Nkedeï, cinquante barbeaux minuscules grouillent dans un mètre carré de liquide ; "grouillaient" pour être tout à fait exact, car les sombres pronostics se sont réalisés : le Muséum leur a porté malheur. Assez vilainement d'ailleurs, ayant vidé la vasque pour en capturer les habitants ; mais son mauvais coup réussi et de peur que quelque barbillon oublié ne demeurât exposé au péril de mâle mort par déshydratation, puisant de sa chéchia dans une mare voisine, il remit en eau la flaque fatale.

Atar, Des cailloux bleus, des soldats, des palmiers, des prostituées, des souris à piquants - *Acomys Chudeaui* pour être précis, et des euphorbes à latex sanglant — *Jatropha Chevalieri*, pour la même raison.

Je vais tâcher de tirer au clair la géologie de l'Adrar, à laquelle je persiste à ne rien comprendre. C'est plus compliqué que je ne pensais. En tous les cas, il me manque toujours le point de repère que je cherche, certain horizon connu en Algérie et en Guinée et qui

doit bien exister là aussi : ce sont des argiles schisteuses, bleuâtres en général, striées des fines et gracieuses empreintes de très petits fossiles (graptolithes) et caractérisant un niveau défini des terrains primaires. Les trouverai-je ?

D'abord, une excursion dans l'ouest de l'Adrar. Guelta d'Tlij : au fond d'une gorge sauvage, profondément entaillée dans le plateau gréseux, s'arrondit un cirque aux parois verticales, plongeant dans une nappe d'eau tranquille alimentée par des sources qui sont autant de cascades minuscules tapissées de capillaires ; barbeaux naïfs, confiants dans la bonté naturelle de l'homme. O optimisme...

"10 h 27, le 10 mai 1934 : non pas «Enfin seuls», comme dit le feuilleton, mais mieux encore, mille fois : Enfin assis, et enfin à l'ombre ! Et une gueïla comme je les aime, une gueïla de paresseux : non pas de djebel à escalader, pas de poissons à éclairer sur les mœurs de l'Homo «sapiens», pas de graminées à cueillir, pas la moindre station préhistorique en vue..., un pays béni : rester tranquille, se restaurer - kessera, dattes, thé, lait aigre -, lire, écrire, bricoler, et, surtout, ne rien faire."

Malheureusement, les paradis terrestres, c'est connu, ne durent guère et l'Eden est provisoire. Le lendemain, forte journée ; le surlendemain, debout de 4 h 30 à 21 h 30. avec près de onze heures de marche à pied dans d'impossibles caillasses avec, au programme du jour suivant, pour commencer, l'ascension, passablement acrobatique, d'une falaise d'environ cinq cents mètres, celle-là même, au flanc de laquelle, la semaine précédente, je devais, tout proche du sommet, mais en plein midi, m'avouer vaincu par la fatigue ; cette fois-ci, par une sorte de crevasse-cheminée, j'atteindrai le couronnement.

Redescendu, je repars, à chameau, vérifier aux environs un détail géologique. Parvenu au but, je veux descendre : le sable est brûlant, et j'ai oublié mes sandales ; impossible de bouger. Je commence par poser les pieds sur la mousseline de mon turban. Mais comment circuler ? Songeant alors aux petits sacs à échantillons, en toile, que j'ai apportés, je parviens à insérer mes orteils dans deux d'entre eux et, suffisamment protégé par ces élégantes chaussures, sautillant avec grâce sur la pointe des pieds, à récolter tranquillement les cailloux dont j'ai besoin.

Un nouveau voyage, en camion celui-ci, me permet d'atteindre l'Océan et de revoir Nouakchott, mais, où les puits avaient pour tous gardiens, en 1923, deux phacochères et une grande orobanche d'un jaune éclatant, se sont élevés un poste, des boutiques, un hangar d'aviation, un phare. Récolte de mollusques dans les dépôts quaternaires marins.

La forme du littoral mauritanien a beaucoup changé, à une époque relativement récente ; on y observe, en effet, les traces d'un vaste golfe, aujourd'hui entièrement comblé, mais sur l'emplacement duquel pullulent encore les coquillages.

Avant de quitter Atar définitivement, je désire aller visiter les salines d'Idjil et le massif de la Kédia. Les mines de sel d'Idjil sont, avec celles de Taoudeni, les plus importantes du Sahara occidental ; les unes et les autres fournissent du sel gemme en barres, qui, chargées sur des chameaux et acheminées ainsi vers le Sahel et le Soudan, y seront livrées à la consommation.

Le Sahara est devenu le pays du sel. Cela s'explique. Privées d'écoulement assurant leur évacuation vers la mer, les eaux, chargées de matières dissoutes au contact des terrains lessivés par le ruissellement, s'accumulent dans

des bassins fermés, marais salants naturels soumis à une évaporation violente. D'où la sebkha, depuis le simple bas-fond aux argiles efflorescentes, blanchies de poussière cristalline, jusqu'aux véritables mines de sel gemme.

Le désert possède donc le sel dont la savane et la forêt sont sevrées. Les récits des vieux chroniqueurs nous décrivent le trafic à "la muette", les Nègres du Sud venant déposer leur poudre d'or à côté des tas de sel apportés par les caravaniers du Nord.

Cette grande faim de sel, qui tenaille le paysan de la savane comme celui de la forêt, et comme le bétail des prairies, a suscité et entretenu l'un des plus puissants et l'un des plus anciens courants commerciaux qui soient, vivace encore aujourd'hui. C'est que le sel, aliment rare et nécessaire, imputrescible, transportable, était devenu bien davantage qu'un condiment : une monnaie riche, l'"étalon-or" dit Bonafos, dont un chapitre s'intitule : "Le Sel, métal précieux". Un or soluble, comestible, mais un or. Et l'on comprend l'intérêt que portèrent aux salines sahariennes les empereurs mandingues, songhaïs ou marocains : qui donc ferait fi d'un Transvaal ?

Mais le temps presse et, renonçant aux autres trajets que je désirais encore effectuer dans l'Adrar occidental, je décide de partir aussitôt pour Chinguetti. Le 2 juin, je quittais Atar, cette fois pour de bon.

Le même jour j'avais la joie de pouvoir étudier une station de gravures et d'inscriptions rupestres, à la Safiet el-Ather. la *Dalle des Traces*, au nord-ouest d'Amder. Ici les dessins anciens (il y en a de plus récents, ceux-ci très apparents) sont difficiles à apercevoir, étant tracés sur des dalles horizontales et leur trait

ayant exactement la même teinte bleue que la roche : c'est seulement en lumière très oblique, rasante, au coucher du soleil par exemple, que Ton peut les distinguer.

Ils représentent des personnages (dont un homme grandeur naturelle), des animaux divers (chameaux, bovidés, etc.), et sont accompagnés de quelques fragments d'inscriptions *tifinâgb*, le caractère alphabétique que les Touaregs emploient encore aujourd'hui et qu'ils ont hérité des Libyens.

Voici donc la preuve - ou, du moins, une preuve de plus - que les populations libyco-berbères ont occupé tout le Sahara jusqu'à l'Atlantique. A vrai dire, elles l'occupent encore - Libyens—>Sanhadjas—>Azenègues—>Maures -mais sont désormais fortement mêlées d'autres éléments (arabe et noir), et, en tous les cas, ont entièrement perdu l'usage de leur alphabet *tifinâgb*, et à peu près complètement celui de leur langue, parlée encore par quelques centaines d'individus seulement, les Zénagas, dans un coin du Trarza, en Mauritanie.

Il faut ensuite, par le canyon d'Âmojiar, escalader la falaise de Chinguetti, que couronne un plateau rocheux assez boisé. Les fruits douceâtres et mucilagineux de *l'atil* sont mûrs et l'on voit, de-ci, de-là, des femmes et des enfants ramasser cette pauvre nourriture. L'Adrar n'est pas le Tagant ; pays plus déshérité, vie plus rude, rien de comestible ne peut être négligé : on cueille des baies sauvages, on poursuit les sauterelles et les lézards.

Y a-t-il vraiment, quelque part, des jardins fermés, avec des murs tout autour, et un bout de ciel par-dessus, qu'il faut lever les yeux pour apercevoir ? A dire vrai, je préfère mes grands horizons dévastés, sans limites, moins confortables sans cloute, moins rassurants, moins domestiques, plus grandioses dans leur tragique et inhumaine immensité.

Là-bas, c'est une nature dont nous exigeons un esclavage, une nature élaguée, mutilée, muselée, taillée, alignée, asservie ; ici, nous ne sommes que des hôtes, sans la moindre voix au chapitre, ignorés avec une sereine indifférence, ou provisoirement tolérés ; ici, ce n'est pas en notre honneur que fonctionne la machine et nous n'y sommes guère le centre du inonde ; il est bon, parfois, de se l'entendre répéter par quelque coin de nature sauvage, vierge, et qui ne ment pas.

Chinguetti est le ksar le plus saharien de l'Adrar, ou du moins le plus conforme au concept du Sahara officiel, popularisé par la carte postale et le chromo : une palmeraie associée à une dune, l'oasis classique. La ville est en effet située juste à la limite du plateau gréseux et de la dune, pittoresquement campée sur la rive gauche d'une large batha, lit sablonneux d'un oued qui peut couler lors des averses.

Vieille cité, qui fut célèbre, et pour l'activité de son commerce, et pour l'érudition de ses savants ou l'habileté de ses poètes, Chinguetti a beaucoup perdu de son importance d'antan. Le souvenir seul en persiste.

C'est un peu au sud de Chinguetti qu'aurait été découverte, en 1916, la fameuse - mais hypothétique - météorite géante qu'après tant d'autres, je vais tenter de retrouver, sans plus de succès d'ailleurs que mes devanciers.

Un officier méhariste raconte avoir atteint, dans des conditions romanesques, secrètement, de nuit, accompagné d'un seul individu (mort depuis bien malencontreusement) ce bloc métallique énorme et mystérieux dont les indigènes dissimuleraient soigneusement l'emplacement et même l'existence. Le témoignage de l'informateur renferme des détails troublants par leur précision, sur l'aspect de la masse, mais ne donne par contre que les

renseignements les plus vagues sur sa position géographique.

Je commence une enquête auprès des gens de Chinguetti. Personne ne peut fournir la moindre indication ; on doute même que le notable qui a servi de guide ait été capable d'un pareil trajet dans les dunes ; la pierre n'a pas de nom indigène ; les forgerons du pays n'en extraient point de métal, etc. Le vieux Mohammed el Bechir, chef des Laghlal, ne me cache d'ailleurs pas son sentiment : "Quand tu chercherais jusqu'au jugement dernier, tu ne trouverais personne qui connaisse cette pierre..." C'est encourageant...

Je sais bien qu'on a prétendu que des raisons d'ordre religieux - lesquelles ? - pouvaient jouer un rôle dans l'origine d'un mutisme volontaire qui serait une conspiration du silence,

Mais aucun secret, surtout en Adrar, ne saurait tenir bien longtemps devant des arguments d'ordre financier. Essayons.

Echec total. Ma prime de "deux cents écus" (mille francs), une somme pour la localité, ne tente personne et ne provoque aucune confiance. Toujours pas le plus léger indice de l'existence de la météorite.

Restait à chercher moi-même. Je l'ai fait, sans rien trouver. Il est vrai que le pays, fortement ensablé souvent, est difficile à explorer et la réalité de la pierre demeure théoriquement possible. C'est à mon avis bien peu probable et il faut renoncer, je le crains, au fascinant espoir de découvrir un jour le bloc colossal qui serait - à supposer qu'il existe - de beaucoup la plus grosse météorite du monde entier.

C'est au cours d'une de ces expéditions autour de Chinguetti que j'ai reçu, le 14 juin, la première tornade de Tannée. La nuit précédente avait été médiocrement voluptueuse, chaude,

orageuse, lourde de menaces ; il n'est pas très confortable de se voir sans abri, recroquevillé dans les cailloux, se demandant, avec une très vive curiosité, si une feinte Le contentera et quelques gouttes, pour le principe, ou s'il va s'y mettre pour de vrai, lâcher les grandes eaux, noyer la montagne, la couvrir de cataractes, faire bouillonner le torrent et emporter le camp.

Dans la matinée, j'atteins El Berbera. Prodigious, Une belle pièce d'eau au pied d'une falaise escaladée par des palmiers, des sources qui s'égouttent dans les fougères ; coassements de grenouilles. Difficile d'imaginer un lieu plus retiré, plus indiciblement loin de ce qu'il est convenu d'appeler le "monde".

Gueïla sous des rochers ornés de peintures rupestres, modernes et sans intérêt. Repas : unealebasse de bois remplie d'une bouillie de blé et de mil, disposée en couronne autour d'un lac de beurre maure. Nous mangerons avec les doigts, malaxant dans la sauce les bouchées de pâte.

Vers 15 heures, comme je rejoignais mon convoi, le tonnerre gronde, les éclairs se multiplient, un mur de poussière, chassé par un vent d'ouragan qui souffle en tempête et fait "fumer" la montagne, se dresse dans la vallée et court sur nous.

C'est la tornade, avec ses violentes averses, et nous sommes campés dans le lit de l'oued ; s'il coule, nous allons être en difficulté. Pour comble de jouissance, je n'ai pas emporté de tente, jugeant la saison encore sûre... Bientôt les flancs des montagnes ruissellent de cascades ; spectacle magnifique. Des bruits étranges se rapprochent : un torrent se précipite, bouillonnant, précédé d'une épaisse nappe d'écume.

Nous avons été le voir couler, en badauds, nous amusant comme des gamins sur la plage ;

je creuse des canaux, Sidi, tout nu, se barbouille d'écume ; baignades.

Un moment plus tard, il fallait évacuer la place, devant l'inondation menaçante et "encaisser" une deuxième tornade. Nous sommes trempés jusqu'aux os. On grelotte. La nuit descend. Vent, pluie ; l'eau clapote à quelques mètres de nous ; le feu fume et crépite sous l'averse, le bois s'épuise ; blottis autour des braises à demi noyées, rôtis par-devant, trempés par-derrière, nous attendons l'aurore. Troisième tornade. Si l'eau atteint le camp, parviendrons-nous, sous la bourrasque, dans la nuit noire, à l'évacuer une seconde fois ?

L'aventure n'est certes pas agréable, mais, au moins, c'est inoffensif ; on ne fond pas. Mais quelle terreur j'ai connue cette nuit-là en songeant à mon journal de route, posé sur ma selle, sous un burnous, et que je n'avais pas eu le temps de mettre en lieu sûr tant la tornade avait été soudaine. Il est sorti indemne de la bagarre, mais à l'avenir, même en juin, je ne me hasarderai plus sans ma tente dans l'Adrar.

Vers 8 heures du matin, les dernières gouttes. En somme, douze heures de tornade : excusez du peu, et merci quand même.

Et tout de suite, la première grenouille - sortie d'où ? - et le cantique strident des cigales ; les *Thrombidium* ne tarderont pas à promener sur le sable humide leurs petites boules soyeuses de velours écarlate.

VIII

"NE DITES PAS : QUE BOIRON-NOUS ?"

- Le salut sur vous.
- Sur vous le salut.
- Pas de mal sur vous ?
- Pas de mal, grâce à Dieu.

.....
- N'avez-vous pas eu soif ?
- Non, non...; non
Louange à Dieu.
CH. DIEGO, SAHARA

Et le voiturier aussi. - S'inquiéter du lendemain, - Points d'eau. - "Monte, puits !". - Un problème technique : le récipient. - La victoire du bouc. - Pluies. - Le caravanier mouillé. - Et maugréant. - Oglats. - Piscines. - Mares. - Les puits : modèles divers. - Nos grands crus. - Une dernière espèce de sources.

Si, dites-le. **Le** précepte ne vise pas les Sahariens et c'est pour ne l'avoir assez dit - et dit à temps - que le "très riche marchand" a si male-nient péri, duquel Léo Africanus, en son livre *De l'Afrique*, nous enseigne l'histoire : "On peut encore voir deux sépultures au désert d'Azoad enlevées d'une pierre étrange, en laquelle sont gravées quelques lettres, qui donnent à entendre comme deux corps sont là dessous gisants, l'un desquels durant ses jours fut un très riche marchand, qui traversant le désert avec une soif extrême, & à la fin par icelle abattu, acheta une tassée d'eau à un voiturier qui estoit avec luy, la somme de dix mille ducats: ce nonobstant il ne laissa de mourir pour n'avoir d'eau suffisamment, & le voiturier aussi qui s'estoit déffait de son eau."

Dites, au Sahara : "Que boirons-nous ?" et inquiétez-vous hardiment du lendemain ; il peut y aller de votre peau.

Le hasard, l'imprévu sont inscrits au programme : l'admettre, les accepter d'avance et d'avance y parer, c'est, sinon les supprimer, du moins, dans toute la mesure du possible, les rendre inoffensifs.

On ne meurt de soif que par imprudence. Toutes précautions prises, il reste bien l'accident, toujours possible, guide égaré, puits introuvable, la monture qui cède, l'outre qui crève. Mais cela s'appelle alors le naufrage, dont le marin, le plus souvent, n'est pas responsable, mais la "Fatalité", chère aux conseils de guerre maritimes.

Rien de surprenant à ce que le point d'eau, avec le pâturage - car s'il ne peut vivre sans boire, son chameau ne le peut sans manger -, soient les deux préoccupations majeures du navigateur saharien.

Ce sont les points d'eau qui commandent le tracé des pistes caravanières sur lesquelles on circule de puits en puits, suivant des itinéraires immuables et hors desquels nul ne songe à s'aventurer. Des digues étroites au milieu d'infranchissables marais ne seraient pas lignes de passage plus obligatoires que les sentiers chameliers, enfermant dans les mailles d'un réseau géant des compartiments inviolés. Imaginez un champ de boîtes juxtaposées — des grandes, des cartons à habits - dont une fourmi ne connaîtrait que les arêtes, tout en s'écriant, à l'usage de l'araignée et du cloporte, qu'elle a "vaincu" son Sahara.

La distance entre deux aiguades varie de zéro à six cents kilomètres. Au-dessus de cinq jours sans eau, promenade touristique pour débutant, cela devient sérieux : passé dix jours, c'est du sport, domaine des raids exigeant alors des préparatifs spéciaux.

Les Touaregs des Iforas traversent chaque hiver le Tanezrouft entre Tisserlitine et Ouallen : environ quatre cents kilomètres, en neuf jours, avec des moutons. Du 29 décembre 1920 au 15 janvier 1921, les chameaux d'un détachement méhariste, entre Aïoun Âbd el Malek et Aouchiche, ont marché seize jours : six cent cinquante kilomètres sans boire ; les hommes avaient trouvé un peu d'eau à Meleïzem, au bout d'environ cinq cents kilomètres. Notre trajet Tinioulig-Araouan (2-14 mars 1935), six cents kilomètres sans points d'eau, est à compter aussi parmi les plus considérables performances.

Si les provisions s'épuisent, si l'on manque le puits espéré, si on le trouve, mais à sec, ou comblé, la situation peut se faire sérieuse : les Touaregs du rezzou d'Aziouel, partis trente-neuf, sont revenus quatre, onze ayant péri au combat, vingt-quatre d'épuisement et de soif.

"Ils campèrent à Rephidim, où le peuple ne trouva point d'eau à boire" (Ex., XVII, 1, 3) et commença à se démoraliser, car la soif est conseillère dangereuse. Que d'étranges folies, et de tragédies atroces, ignorées, anonymes, et dont les acteurs ont misérablement péri loin des pistes, aujourd'hui momifiés dans les cailloux ou à demi recouverts d'un paisible linceul de sable.

Agar et son fils, au désert de Beer-Schéba, sont, eux aussi, bien près de "sécher". Episode dramatique : la guerba est vide, le soleil monte sur l'horizon, il fera dans quelques heures 45° à l'ombre, 70° sur le sable... Agar attend la mort, une mort rapide et, semble-t-il, sans souffrances, à partir d'un certain degré de faiblesse et de torpeur, quand une intervention divine lui révèle la proximité d'un puits (Gen., XXI, 14-20).

Moins favorisés que leurs collègues Israélites, les Sahariens n'ont plus de baguette magique pour faire jaillir les sources du rocher ;

privés d'eau, à bout de résistance, ils ne savent plus que mourir, comme ces onze hommes dont Cortier rencontrait au Tanezrouft, le 29 mars 1912, les cadavres "accroupis les uns contre les autres dans des poses horribles... Mourant de soif, Arabes et domestiques noirs sont allés se grouper les uns contre les autres, attendant un secours providentiel qui n'est pas venu, et les misérables sont morts là, les yeux fixés sur les montagnes de l'Ahnet déjà apparues à leurs regards, où ils savaient, à cinquante kilomètres d'eux, le puits sauveur qu'ils n'avaient plus la force d'atteindre".

Aussi, quand la troupe épuisée parvient à l'eau, quand le voyageur, penché sur le trou noir, entend sa pierre, au lieu de heurter le sable d'un son mat, cingler une surface liquide, quand remontent, gonflés et tout ruisselants, les premiers *délous*, quelle délivrance, quelle joie victorieuse, quelles hymnes ! Et les bergers hébreux entonnent le cantique de l'eau :

Monte, puits ! Chantez en son honneur !

Puits que les princes ont creusé,

Que les grands du peuple ont creusé

Avec le sceptre, avec leurs bâtons.

(NOMB., XXI, 18)

Il est dès lors tout naturel que la vision messianique d'Esaïe, la prophétie d'une terre nouvelle "où les premières choses auront disparu", se traduise en termes de vie désertique : "Car des eaux jailliront dans le désert, et des ruisseaux dans la solitude ; le mirage se changera en étang et la terre desséchée en sources d'eau ; dans le repaire qui servait de gîte au chacal croîtront des roseaux et des joncs" (Es., XXXV, 6-7). Miracle des miracles.

Donc, transporter de l'eau, et, par conséquent, des récipients. "Un grave problème technique" diraient les journalistes.

Oui, et plus encore qu'ils ne l'imaginent. Les deux facteurs essentiels de la vie au désert sont le *véhicule* et le *réceptif*. On n'eût jamais franchi le Sahara - depuis qu'il est fermé aux bœufs porteurs et aux chevaux - sans le chameau, soit, mais on ne l'eût jamais franchi non plus avec des chameaux chargés de gargoulettes.

C'est l'association du dromadaire et de l'outre - la *guerba* - qui a vaincu le désert, abandonné, on l'a vu, par les hommes de la marmite.

L'objet fragile ne résiste pas aux brutalités des transports chameliers. Restent le métal et la peau.

Celle-ci d'abord. Sans *guerba*, le Sahara, déserté des hommes préhistoriques, demeurerait impénétrable à leurs successeurs, canton démenagé de l'écorce, parfait *no maris land*, aussi lunaire que la lune et autant qu'elle inaccessible.

Le bouc a gagné la partie. Dépouillée, retournée, écharnée, tannée, sa peau se métamorphose en *guerba*. Le réceptif "idéal" - tout comme la Crème X, la Poudre Y et le Bas Z - est trouvé. Incassable, souple, il tient l'eau fraîche ; vide et replié, il occupe le volume d'un in-4° d'épaisseur moyenne ; sa fermeture - un bout de ficelle autour du cou - est à la fois hermétique et "éclair" : on peut l'ouvrir facilement n'importe quand, sans baraquier le chameau, voire sans l'arrêter ; enfin il se répare aisément : que de fois avons-nous aveuglé des fuites avec une épine d'acacia, un brin de *morkeba*, un chiffon prélevé, comme exige l'usage, sur les régions marginales, non indispensables, de nos vêtements.

Tannage, imperméabilisation (un vers de neuf pieds !) au beurre, au goudron, voire au miel : cris variés, au goût du client ; plus le goût de bouc, bien entendu, lui obligatoire, et celui du liquide, parfois indiscret.

La *guerba* se fait en toutes tailles, depuis la peau de cabri jusqu'à celle d'antilope, mais le format usuel est celui que fournit la chèvre adulte et qui contient vingt à vingt-cinq litres d'eau.

Il y a de bonnes *guerbas*, et aussi de mauvaises, il y en a de neuves, et aussi de vieilles ; certaines tiennent l'eau à merveille, d'autres la laissent s'écouler goutte à goutte ; on en voit même crever tout soudain, à gros bouillon : savoir les choisir.

On les arrime par les pattes (celles de la *guerba*, ou du bouc, ce sont les mêmes) par paires ou isolément : le grément usuel (Sud algérien, pays touareg, Azaouad, etc.) comprend deux *guerbas*, une de chaque côté de la monture : les Maures de l'Ouest se contentent souvent d'une *guerba* amarrée en équilibre sur les reins du chameau, transversalement derrière la selle. Enfin, l'on voit chez tous les Touaregs de petits ânes de velours gris perle croisés de noir transporter une *guerba* sous leur ventre. Aucun snobisme en l'occurrence, ce n'est pas une innovation et l'usage a de la bouteille puisque Strabon nous décrit les *Pharusii* "suspendant, pour la traversée du désert, des outres d'eau sous le ventre de leurs chevaux".

Mais le seul récipient absolument étanche et sûr, le seul qui vous restituera scrupuleusement, au bout de cinq cents kilomètres, et à un centimètre cube près, les quarante-cinq litres que vous lui avez confiés au départ, c'est le tonnelet métallique. Il en existe bien des modèles, dont les mérites et défauts respectifs fournissent un légendaire sujet de disputation aux officiers méharistes car "que faire en un gîte", à moins que l'on n'y produise quelque pièce d'éloquence ?

Dès que la distance entre deux puits s'allonge, il faut surveiller la consommation du liquide. Décréter au départ que les *guerbas*

"feront" huit jours, et que le neuvième jour seulement on ouvrira les tonnelets, ou bien se résoudre à la corvée d'une quotidienne distribution. En tous les cas, ne pas descendre, dans les calculs, au-dessous de quatre litres par homme et par jour, boisson et cuisine, bien entendu ; ce n'est pas trop, même en hiver ; en mars 1935, cela devenait un peu juste ; en été, au moins le double.

Le Sahara n'est pas un pays où il ne pleut jamais ; il n'y a pas sur la terre d'endroit où il ne pleuve jamais. Mais c'est un pays où il pleut rarement, tous les dix ans à In Salah, ce qui fait une moyenne annuelle cent soixante-six fois plus faible qu'à Paris, et tombée en une seule averse.

De loin en loin, un vrai déluge s'abat sur telle oasis, crevant les barrages, submergeant les bas-fonds, faisant d'un ravin sablonneux un fleuve blanchi d'écume ; les murs d'argile fondent ; les terrasses s'écroulent. Le 21 octobre 1904, à Aïn Sefra, vingt-cinq victimes ; le 17 janvier 1922, à Tamanrasset, vingt-deux personnes sont ensevelies sous un mur qui s'écroule : huit morts. Un événement historique qu'accueillera la chronique locale : *l'année de la pluie*, comme *l'année des sauterelles* ou *Vannée du rezzou des Oulad Gheïlan*.

La noyade n'est pas le moindre des dangers au Sahara, surtout dans la montagne, où dans l'oued à sec une heure auparavant, bouillonne tout à coup un torrent, profond souvent de plusieurs mètres et assez violent pour balayer sans peine troupeaux et bergers. L'évacuation d'un camp envahi, de nuit, par le flot, n'a rien de plaisant ; si l'averse accompagne le mascaret, le divertissement est complet ; vous m'en pouvez croire : j'ai essayé.

Mais oui, mais oui..., je sais bien que ce coup d'arrosoir c'est le pâturage de demain : pourquoi

m'en dégoûterait-il moins pour cela ? Pensez-vous qu'il soit agréable de voir ses bagages, ses vivres - sucre et farine -, ses sacoches, ses couvertures détrempés, les bâts inutilisables (ils sont ligaturés avec des lanières de peau), le cuir des selles (fixé avec du crottin et des épines d'acacia) ramolli, de coucher dans un burnous mouillé (et qui, mouillé, sent mauvais) sur du sable humide, de se réveiller gluant dans un univers poisseux ?

Et puis, en Europe, dans la forêt vierge, s'il pleut aussi, au moins s'y attend-on ; on est prévenu, on s'est préparé : que la pluie vienne donc, c'est la règle du jeu. Ici, point ; aucun article du contrat ne prévoit l'autorisation de nous pleuvoir dessus en plein Sahara où, sur la foi des traités, nous escomptions le "Beau fixe". Ce n'est plus du *fair play* : ils ont triché... Avouez qu'on ronchonnerait à moins.

Pour irritantes que soient ces averses et maugré qu'en ait le caravanier trempé, ce sont elles qui alimentent les points d'eau ; tout de même, "Bénie soit notre Scieur la Pluie !".

Points d'eau de types très variés - tous les systèmes, sauf le robinet -, de la mare à barbeaux au puits de cent six mètres.

L'eau de surface, d'abord : l'oued, quand il coule, tous les dix ans, tous les vingt ans, ou jamais ; la mare de rocher ou *guelta*, la mare de plaine ou *daya*.

Après la pluie, toute l'eau ne s'est pas échappée de la montagne pour aller imbiber les sables ; il en reste, un peu partout, dans les trous. Les petites flaques sécheront ce soir, ou demain, les moyennes tiendront une semaine, d'autres un mois, ou quatre, ou six, ou plus, et les grandes, c'est-à-dire les profondes, attendront tout le temps qu'il faudra l'averse suivante, des années.

Ce sont alors des citernes naturelles permanentes, de vrais lacs, parfois, avec des

algues, des potamots, des coquillages, voire des poissons. Piscines charmantes suspendues aux flancs des montagnes, où, dans l'ombre fraîche de la falaise - on a eu si chaud à grimper ! —, on se plonge avec délices (après avoir rempli sa guerba, ou avant, qu'est-ce que ça peut bien faire ?), d'accès parfois acrobatique, souvent impraticables au chameau (la ventouse est bonne, mais la jambe tout de même un peu raide pour la rochasse) ; certaines le sont au piéton lui-même, d'autres au mouflon - ce qui, croyez-m'en, indique quelque obstacle bien vertigineux -, abandonnées alors aux baisers goulus des ramiers bleus ou à l'indiscrétion des étoiles.

Dans la plaine, immense parfois mais sans profondeur, c'est la *daya*, toujours temporaire, où grouillent des bêtes molles et membraneuses, mi-crevettes, mi-limaces (je le dis comme ça pour les faire voir, mais je sais bien que ce sont tout simplement des branchiopodes notostracés de la famille des *Apodidaè*).

Alors que les gueltas occupent des emplacements fixes, connus, les *dayas*, nées du caprice des averses, peuvent surgir aux endroits les plus inattendus. On les trouve par hasard. Au début de 1935, dans une région à peu près dépourvue de points d'eau, et, par conséquent, d'accès difficile, j'ai rencontré, en deux mois, soixante lacs, certains si vastes qu'ils obligeaient notre caravane à les contourner. Quelques mois plus tard, l'eau évaporée, il ne reste plus que vases desséchées, pellicules de limon enroulées, damiers polygonaux d'argiles craquelées.

Sur les confins soudanais, dans la zone sahélienne soumise au régime saisonnier des pluies d'été, la *daya* est périodique ; c'est la mare d'hivernage, aux bords souvent boisés, parfois permanente, comme celle de Dendaré, où, le 15 octobre 1934, passant un étang à

chameau, celui-ci, glissant sur le fond vaseux, s'abattit, me faisant tomber à l'eau de la façon la plus grotesque, le pied pris dans la corde à bouche, à la joie discrète - mais considérable - de l'escorte.

Premier gros avantage de la *daya* pour le chamelier : les bêtes boivent directement à la mare ; deuxième : l'eau, comme celle des *guettas*, est douce.

Celle des sources aussi, en général, Car il y en a par-ci, par-là, de ces "yeux", entrouverts sous la paupière des falaises et dont les pleurs s'égouttent parmi les capillaires, au creux des vasques de grès. Après la source honnête, déclarée, qui coule - du suintement au ruisselet - , la honteuse qui singe le puisard et se contente d'être un trou d'eau à niveau constant.

Les foggaras qui alimentent les oasis de l'"archipel touatien" sont en quelque sorte des sources artificielles, puissant réseau de galeries souterraines, un métropolitain de tunnels, creusé sans excavateur par les trois outils sahariens : l'esclave, la pioche et le couffin.

Le vocabulaire concret est local, villageois, limité, inextensible. C'est qu'il reflète un milieu strictement défini. Dire qu'un seul mot suffit aux Français pour désigner le puits, parce que tous les puits d'Europe sont pareils : la margelle, le treuil, le seau, l'orifice jamais comblé par le sable, la nappe permanente !

Les choses sont plus complexes au désert et le lexique arabo-berbère enregistre cette diversité par une multitude de termes, dont il est parfois très difficile de préciser le sens tant les nuances en sont légères : *abankor, tilmas, neba, oglat, mengoub, mouï, massin, reïan, themed, bassi, bir, anon*, etc.

Flamand a publié un *Essai de glossaire des principaux termes géo-hydrographiques arabes*

de l'Afrique du Nord. Trente-deux pages. A qui viendrait l'idée de composer, pour la France, un lexique analogue ?

Souvent, dans le lit de l'oued, un trou de quelques mètres seulement, parfois de quelques décimètres, suffit à atteindre la nappe ; c'est l'*oglat* rapidement creusé, puisard temporaire sous la dépendance directe des pluies (tel *oglat*, vous dit-on, tient l'eau tant d'années), oblitéré par le sable, les éboulements, les venues d'oued dès qu'on a le dos tourné et que chaque arrivant doit recreuser pour compte ; plutôt d'ailleurs une zone qu'un point mathématique ; les *oglat*s de Fontaine-les-Sarcelles c'est un tronçon d'oued, un bout de plaine, un creux de dune où l'on peut ouvrir côte à côte autant de trous d'eau qu'on voudra.

"Après une marche de sept jours, ils manquèrent d'eau pour l'armée et pour les bêtes qui la suivaient... Elisée dit : «Ainsi parle l'Eternel : Faites dans cette vallée des fosses, des fosses» (II Rois., III, 9, 16), "des *oglat*s, des *oglat*s".

D'autres puits répondent mieux à l'image que le mot évoque pour nous. Un trou de faible diamètre au ras du sol. ce n'est pas toujours facile à découvrir ; il y a bien des traces, et le crottin, si le puits a été fréquenté récemment, sinon de vieux sentiers, les *mejbeds*, convergents, ou des signaux de pierre, dalles levées et orientées, pyramides, stèles, don, non pas de Michelin, mais de siècles de caravanes (Merci, quand même). Ou rien du tout. Et alors, on est bien embarrassé.

Le puits peut être nu ou coffré (sur toute ou partie de sa hauteur) en pierre sèche - si l'on peut dire -, ou seulement de paille ou de branchages. Le vrai puits saharien n'est pas très profond, pas assez en tous les cas pour qu'on ne puisse manœuvrer à la main, directement, le *délou*, suspendu à une corde de poil ou de peau.

La "citerne qui est au désert" (Gen., XXXVII, 22), où fut enfermé Joseph, était un puits à sec : il y en a de fort spacieux, et de voûtés. Celui où le galant Jacob fit la corvée d'abreuvoir pour les beaux yeux de Rachel était d'un type perfectionné, un puits à couvercle : "Et la pierre de l'ouverture était grande ; on roulait la pierre de dessus l'ouverture du puits, on abreuvait les troupeaux et l'on remettait la pierre à sa place" (Gen., XXIX, 3). Cela se fait encore, et l'on peut même maçonner d'argile la dalle de fermeture pour mieux protéger l'orifice.

Si les puits peuvent s'effondrer, se remplir de sable, être littéralement effacés par la crue lorsqu'ils se trouvent dans un oued, ou s'assécher naturellement, ils peuvent aussi être comblés par l'ennemi. La possession des points d'eau joue un grand rôle dans la stratégie désertique. Empêcher l'adversaire de boire, c'est le réduire plus sûrement qu'en dix combats victorieux. Pour cela il faut tenir le puits où il doit passer, surtout s'il s'agit d'un point d'eau isolé dont l'arrivant aura absolument besoin, car c'est l'obliger à combattre, pour la conquête de l'eau, dans des conditions désastreuses, ou à fuir sans avoir rempli ses guerbas, ce qui ne vaut pas mieux.

Si l'on est certain de n'avoir pas à pâtir soi-même du procédé, on peut aussi, dans le cas d'un *rezzou* au retour, par exemple, ralentir une poursuite en comblant les puits. A Achourat en 1909, les Oulad Djerir nous abandonnaient des puits encombrés de cadavres d'animaux : "Ils débouchèrent toutes les sources d'eau" (II Rois., ni, 25). "Tous les puits qu'avaient creusés les serviteurs de son père, du temps d'Abraham, son père, les Philistins les comblèrent et les remplirent de poussière" (Gen., XXVI, 15).

Il faut alors recreuser : "Isaac creusa de nouveau les puits d'eau qu'on avait creusés du temps d'Abraham, son père, et qu'avaient

comblés les Philistins, et il leur donna le même nom que son père leur avait donné" (Gen., XXVI, 18).

S'il faut pousser le forage à cinquante, quatre-vingts, cent mètres, ou plus, comme cela arrive sur la lisière méridionale, sahélienne du désert, il n'est plus question de tirer à bras, d'autant plus que les bœufs ont soif et que les *délous* peuvent atteindre une capacité de cinquante litres.

Une ou plusieurs robustes fourches de bois sont plantées au bord du puits ; la corde - en lanières de peau de bœuf tordues - passe dans une grosse poulie cylindrique en bois d'acacia ou de *Balanites* ; elle sera fixée à un attelage (chameau, bœuf, bourricots) qui s'éloignera du puits pour hisser le *délou*, puis s'en rapprochera pour le laisser redescendre, vide. Les pistes de halage rayonnent autour de la bouche centrale, comme les bras d'une ophiure, d'une longueur égale, bien entendu, à la profondeur du puits : d'où un procédé sommaire pour estimer celle-ci.

Autour de ces gouffres béants, dans la bousculade des veaux, des esclaves, des moutons et des bergers, les accidents ne sont pas rares : une poulie qui éclate, une fourche qui cède, une corde qui casse à l'extérieur et fauche l'homme de margelle, un faux pas sur la pierre grasse de boue et de bouse, et l'on se tue. Ni le bétail animal, ni l'autre ne sont assurés.

L'eau des puits n'est pas toujours très pure, ni son goût et son aspect invariablement appétissants. Il y a les eaux chargées de sels minéraux, magnésiennes, salées, arrières, de véritables saumures parfois, merveilleusement purgatives à l'occasion. On en a même signalé de vénéneuses.

Et puis les eaux souillées de matières organiques, les eaux pourries ou piquantes (s'il y fermente trop de papillons), celles où s'est

décomposée la paille ou l'écorce du coffrage, celles où macèrent des crottes de chèvres ou un vieil oiseau défunt, celles qu'assaisonné l'urine du chacal. Le problème est souvent de boire le moins épais, ou *seulement* le moins nauséabond possible. Après d'un *oglat* de l'oued Adrem, l'adjudant S., qui vient de boire, se promène dignement à travers le camp, la bouche ouverte, pour aérer.



Le tout ("Parfums assortis", dit le glacier) plus, le cas échéant, huit jours de peau de bouc au beurre rance, pour corser le bouquet.

Ce qui n'empêche pas que je préfère de l'eau sale à pas d'eau du tout. Et vous aussi.

Les puits, au désert, dans une région fréquentée par les nomades, c'est un peu la place publique, forum des bergers ; c'est là que les rassemble tous, surtout en saison sèche, la nécessité d'abreuver leurs bêtes et de remplir les guerbas ; là qu'on apprend et transmet les nouvelles, qu'on lie connaissance et que parfois s'ébauchent des idylles : tantôt c'est Jacob puisant pour les chèvres de Rachel (Gen., XXIX, 10), et tantôt Rébecca abreuvant "tous les chameaux" du serviteur d'Abraham (Gen., XXIV, 20), scène saharienne entre toutes, où l'on voit les dromadaires "sur les genoux" - nous dirions baraqués -et buvant dans un "*abreuvoir*", simple trou dans l'argile, ou cuvette de sable tapissée d'une étoffe au tissu serré.

Comme toute matière précieuse et rare, l'eau est souvent la source - sans jeu de mots - de querelles, voire de combats entre deux partis qui se la disputent. "Abraham fit des reproches à Abimélec au sujet d'un puits d'eau dont s'étaient emparés de force les serviteurs d'Abimélec" (Gen., XXI, 26).

Autre fait divers : "Les serviteurs d'Isaac creusèrent encore dans la vallée, ils y trouvèrent un puits d'eau vive. Les bergers de Guérar querellèrent les bergers d'Isaac en disant : «L'eau est à nous.» Et il donna à un puits le nom d'Esek [dispute] parce qu'ils s'étaient disputés avec lui. Les serviteurs creusèrent un autre puits, au sujet duquel on chercha aussi une querelle. Il se transporta de là et creusa un autre puits pour lequel on ne chercha pas querelle, et il l'appela Rehoboth [largeur] car, dit-il, l'Eternel

nous a maintenant mis au large et nous prospérerons dans le pays" (Gen., XXVI, 19-22).

Episode parallèle, le pugilat autour du puits : "Le sacrificateur de Madian avait sept filles. Elles vinrent puiser de l'eau et elles remplirent les auges pour abreuver le troupeau de leur père. Les bergers vinrent et les chassèrent. Alors Moïse se leva, prit leur défense et fit boire leur troupeau" (Ex., II 16-17).

IX

INITI

*O Manâ, que d'initi n'ai-je pas vu
pour l'amour de toi.
Combien n'en ai-je pas franchi pour
toi...*

POESIE MAURE

*L'hôte inconnu. - Encore les crocodiles. ~ Un
coup de pied malheureux. - Ouadane, fruit trop
mûr. - Un vieux langage. - Artistes sur pierre. -
Vers le sud. - Découverte géologique. - Drôle de
vestiaire. - Au Tagant : la saison des fleurs. -
Graines hostiles. - Ruines et inscriptions. - Le
cantique de Jonas. - Tichitt. - Le gecko sans
ventouses. - Un site pittoresque. - Où l'on
évoque Jules Renard. - Où l'on recommence. -
Chars sahariens.*

Fin juin, nouvelle tournée, au sud et à l'est de Chinguetti, dans les dunes de l'Ouarane. Il fait tiède - du vent à 44°8 -, l'ombre est rare, et les difficultés commencent pour l'eau, de par la stupide imprévoyance de mes compagnons ; impossible de compter sur leur bon sens : ils sucent les guerbas pour le présent et s'en remettent, pour l'avenir, entièrement au Seigneur, pratique assurément très évangélique, mais désastreuse en zone désertique où à chaque jour ne suffit pas sa peine, et où celle du lendemain se doit accueillir, mesurer et surmonter dès la veille. Les vestiges préhistoriques, de l'âge dit de la pierre polie, abondent dans les dunes : flèches taillées, grattoirs, ciseaux en schistes durs, débris d'os, fragments d'écuelles et de meules, broyeurs de toute espèce, tessons de céramique, perles vertes en amazonite.

Au puits de Touijmert, incident grotesque. Un coléoptère noir, sorte de carabe, s'est introduit dans mon oreille gauche, convaincu d'avoir découvert un petit trou tranquille pour passer la nuit. Je ne l'entendais pas de la sorte - si je puis dire - et ai protesté, sans succès. Puis, comme *l'hôte inconnu* grouillait toujours, et qu'un carabe dispose de six pattes, deux antennes, deux mandibules, j'ai convoqué la lampe à carbure et Sidi. Ce dernier, ne voyant rien, propose de me remplir l'oreille de sable, pour décourager le locataire. Je suggère l'eau plutôt que le sable, ce qui fut fait. Mais le carabe grincheux, en conçut une colère si terrible, qu'il se mit à taper des pieds et à se livrer à une série d'acrobaties douloureuses (pour le propriétaire de l'appartement) avant de se résigner à faire machine arrière. Aussitôt vu, il fut expulsé. Ridicule.

Sous les dunes affleurent très souvent des dépôts lacustres. Le fait peut surprendre, à juste titre : il est certain. Les sables recouvrent largement des fonds de cuvettes desséchés, tout ce qui subsiste des anciens Tchads du Sahara occidental : ce sont des argiles blanches pulvérulentes. On y trouve des restes de végétaux aquatiques (roseaux), des algues microscopiques, des coquillages - d'eau douce, bien entendu -, des ossements de poissons, de nombreux coprolithes de crocodiles, c'est-à-dire des crottes à demi fossilisées : je ne regrette plus l'étrange contenu de mes poches à Matmata ; il m'aura permis d'identifier aujourd'hui des objets qui me fussent demeurés bien énigmatiques.

Des crocodiles à Chinguetti... On a peine à en croire le témoignage direct, irréfutable du document. On aimerait à savoir quand, pouvoir préciser les dates : quand naviguait-on en pirogue dans des fourrés de papyrus là où s'érigent aujourd'hui les montagnes de sable de

l'Ouarane ? Quand, et aussi, qui ? Questions actuellement sans réponse.

Pour achever l'exploration de la zone où pouvait se trouver la météorite - environ quarante-cinq kilomètres de Chinguetti -, il faudra traverser une région de dunes peu fréquentée. Si peu même que le partisan déclare la chose "impossible". Il n'a manifestement pas la plus légère envie de s'écarter, en plein été, des pistes classiques et se prétend incapable de me conduire. Qu'à cela ne tienne, nous marcherons à la boussole.

Pendant que deux hommes vont remplir les guerbas au puits d'Erigui, je note quelques bribes de folklore maure, en dialecte vulgaire. Les poètes pullulent à travers le Sahara et à tous les niveaux de la hiérarchie sociale, du marabout le plus réputé pour sa science, "homme de lettres" professionnel, ou du griot le plus célèbre, au plus humble des chameliers. La plus grande masse de cette littérature demeure purement orale et mériterait d'ailleurs d'être systématiquement étudiée et transcrite avant qu'elle n'ait sombré dans l'oubli. La satire, la foi religieuse, tel épisode historique, le panégyrique d'un personnage, la galanterie, en font tour à tour le sujet.

Ce sont des pièces généralement courtes, composées suivant des types prosodiques définis, mais si concises, si elliptiques, d'un vocabulaire tellement dialectal et si farcies d'allusions locales qu'elles en deviennent indéchiffrables, du moins sans les copieuses gloses d'un commentateur.

La traversée redoutée (du partisan) et le retour sur Chinguetti se firent sans encombre ; le surlendemain, nouveau départ, sur Tinigui et Ouadane.

Tinigui - que les Maures d'aujourd'hui appellent Douérat Tinigui, les *Maisonnettes de Tinigui*, ou Douérat, tout court - est une ville morte dont il ne subsiste plus guère qu'un gigantesque tas de cailloux.

Au Moyen Age, la ville était bien vivante, connue des géographes portugais du XV^e siècle. Fondée par des Maures de la tribu des Tadjakant, elle fut abandonnée à la suite d'une guerre civile. Le *casus belli* mérite d'en être rapporté, d'après la légende locale.

Un jeune Tadjakant avait eu la singulière idée de s'étendre au travers d'une rue, jambes allongées, pour empêcher les gens de passer. Plaisanterie évidemment des meilleures, mais qui ne tarda pas à mal tourner : une jeune fille, sortie pour se rendre chez le "coiffeur pour dames" de l'époque, ayant voulu franchir le facétieux obstacle, ce dernier s'agita si fort qu'il fit, d'un coup de pied, sauter quelques dents de la passante. Tout en pleurs, la demoiselle ramassa les pièces à conviction du procès et courut se plaindre à son oncle. Celui-ci accourt, dissimulant un sabre sous son vêtement et, au moment où le galopin sans remords s'apprête à répéter son geste, lui abat d'un seul coup les deux jambes. Simplement.

Le site est aujourd'hui entièrement désert et j'ai pu, sans craindre de me faire casser les dents à coups de pied, errer dans les ruelles encombrées d'éboulis. Un proverbe maure dit d'ailleurs : *Akhla men Tinigui*, "plus abandonné que Tinigui". le comble de la désolation.

A midi, j'ouvre Psichari : "Voici les ruines d'un ksar, des éboulis de pierre sèche à la lisière d'un bois..." mais le décor extérieur n'est que l'accessoire et le dialogue intérieur éclate, frémissant : "Mais qu'est-ce donc que le repos pour qui cherche à se fuir soi-même dans l'enivrement de l'espace, pour qui redoute par-dessus tout de se trouver face à face avec: le borbier de son âme... Que ferai-je donc pour

m'élever au-dessus des monotones campagnes de la terre ? - Et la voix dit : «Rien par toi-même, mais voici venir Celui qui t'a promis la vie...» Alors le voyageur s'arrête. Il s'assied sur les ruines des cités... Jadis il se plaisait à suivre des yeux la lente descente des vapeurs sous le soleil ou la fuite des cirrus rosés dans le ciel. Mais maintenant ce plaisir même l'accable. Que lui sont ces beaux prestiges du monde, alors que son cœur malade appelle avec ferveur ce qui ne se peut voir ?"

Le 1^{er} juillet, j'arrivais à Ouadane. Encore le Moyen Age, mais pas complètement mort celui-ci : si la bourgade est bien déchue de sa prospérité passée, il y végète quelques sédentaires, tout juste de quoi cultiver la palmeraie et entretenir le commerce avec les nomades de la région.

Une falaise noire, escaladée par un vertigineux amoncellement de ruines, émergeant d'un fleuve verdoyant de dattiers ; collée au rocher auquel la voici en train de restituer les moellons qu'elle lui avait empruntés, la vieille ville, l'antique *cidade de Oaden* des chroniqueurs, fruit trop mûr, éclate au soleil, dans un gigantesque écroulement de pierrailles. Pans de murs dressés, absurdes, vainement glorieux d'une solidité sans objet, terrasses crevées, un vrai labyrinthe d'escaliers, clé couloirs, d'impasses ; maisons aux toits effondrés ; ruche abandonnée aux mille alvéoles à demi colmatées, par des siècles de gravats et de détritrus : os, chiffons, débris de cuir, craquelés et cassants, et, surtout, crottin.

Ilot de tissu vivant dans cette nécrose, quelques cases encore habitées. Des saulniers d'Idjil, un groupe de chasseurs d'addax arrivés de l'erg, quelques boutiquiers, tandis que dans la pénombre chaude d'une soupente, accroupi au milieu de ses livres inutiles, dans un nuage de mouches, le dernier savant de Ouadane,

vieillard aveugle, résigne à cette agonie d'un monde étouffé par les décombres, la poussière et l'ordure, immobile, attend la sienne.

Le principal intérêt de Ouadane, pour moi, était la recherche des vestiges d'une langue soudanaise, *l'azzer*, qui y fut parlée autrefois. J'arrive trop tard, il eût fallu passer cent, ou, du moins, cinquante ans plus tôt. Aujourd'hui, je ne trouverai plus que deux informateurs, deux vieillards qui, ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne savent à proprement dire, parler *l'azzer*, mais en connaissent des mots isolés. C'est peu. J'obtiens cependant un vocabulaire, qui me sera précieux, plus tard, pour la comparaison avec *l'azzer* de Tichitt, demeuré, lui, bien vivant.

On sait, par des textes précis, que les Portugais ont eu, quelques années, à la fin du XV^e siècle, une factorerie à Ouadane. Comme il n'existe aucun vestige de construction européenne dans la ville même ou aux environs immédiats, on a voulu voir dans deux ruines de la Hofrat, Agouédir et Faranni, des établissements portugais.

En fait, rien n'est moins certain. Je viens d'y passer deux jours agrémentés par une sauvage tempête de sable. Vent, vent et re-vent. A la longue, le divertissement devient fastidieux ; il faudrait trouver autre chose et cette monotonie dénote de la part du metteur en scène une imagination singulièrement indigente.

Le 7 juillet, *gueïla* dans l'ombre bien légère d'un acacia mutilé par les bergers ; eau sale et salée ; les livres affirment qu'en certains pays lointains on peut boire - et à volonté - des eaux limpides, sans sable, sans poils de bouc, sans goût de bouc, sans poussière de crottin, douces et fraîches... Serait-ce exact ? Oh ! Ne fût-ce que pour un quart d'heure, le robinet de la cuisine !...

Prompt exaucement : au puits d'Ifezouane, le 8, l'eau est potable.

Le 9 au matin, c'est avec l'espoir d'une journée tranquille que je monte à chameau, escomptant une bonne étape sur le plateau, paradis des géologues paresseux, puisque sur ces grès horizontaux et monotones on peut se contenter d'un échantillon par jour, voire se dispenser d'en prélever. Et je voyais déjà la belle *gueïla* de fainéant enfin promise à ma fatigue, après l'effort, assez sévère, des jours précédents. Et puis, patatras ! A 9 heures nous débouchions dans la gorge de Neïlane, contre une falaise pourrie de gravures et d'inscriptions. Alors, il a fallu, en guise de "halte" méridienne, pédaler au soleil dans les rochers.

Retour sur Chinguetti. Nous longeons la colossale falaise de Dhar, sur une plaine grise semée de silex rouges.

Le thé aux arachides est très à la mode. Ce soir je viens de mélanger à celles qui flottent dans le verre de Sidi une crotte de chèvre. Je le regarderai boire avec une certaine curiosité... Tiens, voilà Sidi qui ajoute des cacahuètes pardessus la crotte de bique ; sûr maintenant qu'il va la croquer... Il commence à savourer son breuvage, sans la moindre protestation : après tout, peut-être qu'il trouve le condiment à son goût... Ça y est... Lucullus a vidé son verre sans piper ; tout de même, il y a des gens qui ne sont pas difficiles...

Les "belles" journées se succèdent, épuisantes ; on souhaiterait, non pas un jour de repos - ne soyons pas trop ambitieux -, mais une fois au moins des arrêts qui permettent de s'arrêter, sans être obligé, en plein midi, par 40° à l'ombre, quand les hommes s'allongent sous un arbre autour d'une théière, de cavalcader en plein soleil dans les cailloux.

A 11 heures, le 13 juillet, au cours d'une de ces "siestes" pétrées, je tombe rudement, dans les rochers, m'ouvrant le gros orteil du pied gauche et dérégulant mon baromètre : ça fait toujours plaisir.

Un moment plus tard, à 13 h 35, je me promettais, lâchement, un bon petit après-midi somnolent et confortable, au sommet du véhicule. Mon damné Sidi, plein de zèle, se met à gambader dans les rochers pour m'y découvrir des "écritures". Malgré des vœux passablement ardents, et que je dois honnêtement confesser, pour qu'il n'en trouve point, moins d'une demi-heure plus tard, descend de la falaise ce cri terrible : "Monsieur Monod..." Allons, pied à terre, et reprenons, des heures durant, la course dans les pierres.

Fin juillet. Voici trois mois que je travaille dans l'Adrar. Température des plus "ambiantes" comme disait le brigadier. Et dire qu'il y a quelque part des gens assis à l'ombre et qui regardent fondre de petits icebergs dans de grands verres de citronnade !

Encore une expédition à Lemqader pour y fouiller des sépultures anciennes à stèles gravées, puis il faut songer, sans trop s'attarder, à continuer sur le sud, le Tagant, Tombouctou, si je veux pouvoir participer à la grande caravane d'hiver, *l'azalai*, qui monte aux mines de set de Taoudenî.

Je quitte l'Adrar sans avoir trouvé ce fameux niveau que je cherche et sans la découverte duquel la géologie de la région va demeurer incompréhensible. Je n'ai plus guère d'espoir de le rencontrer.

C'est cependant ce qui advint, le 27 juillet, au sud de Niémilane. Tranchant par sa silhouette sur l'aspect habituel des plateaux gréseux de l'Adrar, le massif d'Iramach avait attiré, de loin mon attention... Cette fois mon espoir ne sera pas déçu. J'ai deviné juste. Dans un petit ravin

de la montagne, je trouve enfin ces argiles à graptolithes.

L'épisode semblera bien médiocre, ma joyeuse émotion, bien exagérée ? Peut-être. Mais pour qui sait voir, sous les apparences les plus modestes - cette humble poignée de schistes bleus qui s'effritent sous mes doigts et se laissent feuilleter comme un livre -, c'est, non seulement l'âge des sédiments de l'Adrar précisé, mais toute la géologie mauritanienne enfin reliée, d'une part à celle du Sud algérien, de l'autre, à celle de la Guinée, avec, du même coup, les grès du Soudan expliqués et cessant d'inquiéter méchamment, comme à plaisir, les géologues du Sud, pour venir sagement se ranger à leur place dans la série primaire.

Tout cela dans ce petit tas de fragiles plaquettes mauves que j'emporte précieusement dans mon casque en courant rejoindre ma caravane ? Oui, et voilà une journée qui m'a bien vengé de mes vaines recherches des mois précédents, et m'eût réconcilié avec le Sahara, si jamais j'avais été brouillé avec lui.

Désormais, tout s'éclaire. Le Tagant ne m'arrêtera pas longtemps. Des travaux de détail pourront préciser les choses, les grandes lignes sont désormais connues.

Le voyageur a d'ailleurs d'autres soucis que ceux de l'exploration scientifique. Il y a les multiples incidents de la route. Tel jour, c'est un de mes convoyeurs devenu fou, qui, risquant de se perdre s'il refuse de se laisser hisser sur une monture ou même de suivre la caravane, doit être finalement attaché à un chameau pour l'empêcher de s'écarter, mode de transport passablement assyrien, sans doute, mais un moment inévitable.

Le lendemain, c'est une rixe au bâton, autour d'un puits tari, entre mes gens et des bergers : encore une scène très biblique, d'occurrence

banale au désert. La bagarre pour l'eau, thème éternel : voir "Genèse", chapitre 26, verset 20.

Tornade, entre Charania et le Tamga. Sous la tente, on ne songe qu'à une chose : la mince pelure de toile qui vous sépare de l'ouragan va-t-elle être arrachée, ou non ? Au milieu de la nuit, il a fallu bondir aux piquets, se cramponner aux cordes sous un mélange, horizontal de violence, de sable et d'eau. Par miracle, la tente ne s'est pas envolée.

A Tolorza, eau imbuvable, noire, pourrie, fétide, piquante. Je décide de marcher de nuit. Mauvaises rencontres : une vipère, d'abord, puis un scorpion qui, lui, ne me rate pas. Le partisan s'empresse de réciter sur mon pied malade une formule pieuse et de cracher dessus ; thérapeutique des plus bibliques, mais, en l'occurrence, sans efficace. J'ai eu atrocement mal, et pendant douze heures. Nuit cruelle. Au matin, je suis tout "drôle" - comme l'on dit - et pas trop solide : en Europe, le patient eût au moins obtenu l'autorisation de se lever tard ; ici, j'ai eu le droit, à l'aube, vacillant et le pied encore douloureux, de me hisser sur un chameau pour une journée de marche au soleil : ô doux plaisirs de la vie au grand air, ô voluptés champêtres !

Changement brusque de décor : je quitte un Adrar desséché, grillé, pour aborder, avec la rive gauche du Khat, le Tagant. Tout de suite, c'est un monde différent. Là-bas, c'était le Sahara, ici, c'est le Sahel, et le Sahel au début de la saison des pluies. Paysages très verts, tachetés de grès noirs et de sables orangés. A mesure qu'on avance vers le sud, la végétation se fait plus abondante, plus drue, plus serrée ; le désert passe à la prairie ou, pour que les botanistes comprennent, la "strate herbacée", "ouverte" au nord, tend à se "fermer". Des fleurs, des arbres, des oiseaux brillants.

L'oued Tidjikja, qui serpente à travers une campagne riante, est jalonné de palmeraies filiformes, allongées dans le vallon. Celle de Rachid, dominée de rochers vertigineux, est des plus curieuses. On m'y avait signalé la découverte d'une "cuirasse" et je tenais à éclaircir l'affaire.

Ayant déniché l'inventeur - au sens précis du terme - de l'objet, je me fis conduire au lieu de la trouvaille. Au flanc d'une gigantesque falaise il nous fallut, dévêtus, nous glisser dans une étroite galerie. Insérés - à "frottement doux", prétend le plombier..., en réalité, pas si "doux" que cela - dans la tubulure souterraine, une série de reptations acrobatiques nous fit parvenir à une fissure horizontale, large comme la main. "C'est là", me dit le guide. Et plongeant le bras dans la fente, je ramène une poignée de débris de cotte de mailles, aux annelets de fer et de bronze. Une relique de la conquête musulmane ? De l'époque almoravide ? Mais quelle invraisemblable cachette pour y ranger ses habits ! Drôle de vestiaire !

Après un rapide retour vers l'Adrar, exigé par la nécessité de compléter certains travaux géologiques, je quitte définitivement Tidjikja le 18 août, pour gagner Tichitt, par un itinéraire d'ailleurs très indirect.

J'ai obtenu l'autorisation d'accompagner à Taoudenï la grande caravane du sel ; je dois être à Tombouctou fin octobre. Il ne faut pas tramer.

C'est dommage : la zone Tichitt-Oualata, si merveilleusement riche en vestiges préhistoriques, mériterait un long séjour.

Saison des pluies. L'oued de Tidjikja coule. Bain des autruches et des négrillons. Bruyant enthousiasme des crapauds. Nous sommes à la mi-août, en été quant au calendrier ; en fait, c'est le printemps du pays.

Les énormes buissons globuleux de l'euphorbe balsamifère forment le fond du décor, accompagnés d'autres arbustes et de mille espèces herbacées aux rieurs de coloris souvent délicat, rosé, bleu, jaune, orangé. Des bandes de merles métalliques jacassent dans les mimosas, chargés parfois des nids suspendus des tisserins. Sur le sol, d'innombrables petites lignes jumelles, vraies voies ferrées en miniature, décèlent le passage de mille-pattes géants. Des champignons : et pas de ces boules coriaces, parcheminées, juchées sur un pied ligneux et grêle, qui pullulent au désert et se nomment tylostomes, non, de vrais champignons, honnêtes, catholiques, avec un brave pied charnu, comme tous les gens "bien", et comme eux un vrai chapeau doublé de vrais feuillet.

Des mares : on patauge dans la boue.

La descente de la falaise qui borde le Tagant au sud-est - environ trois cents mètres - est vertigineuse. Les chameaux font des prodiges d'habileté et tirent le meilleur parti possible de leurs grosses pattes étalées en disque adhésif, oscillant de roc en roc ou fléchissant sur l'arrière-train pour descendre en glissade les dalles trop inclinées ; parfois ils se déchirent les pieds aux cailloux tranchants du "sentier", si l'on peut nommer ainsi le ravin que nous dégringolons.

Enfin, voici la plaine, le bord de l'immense cuvette de l'Aouker et du Hodh, encombrée de dunes. Ce soir nous aurons à subir les assauts d'un furieux vent de sable - je suis obligé, pour préparer l'herbier, de me réfugier derrière ma table basculée, recouverte d'un burnous -, et, le lendemain matin, c'est à travers un épais brouillard de poussière, sans rien voir que nos pieds, que nous aborderons, comme à tâtons, les dunes torrides de l'Aouker, qu'il faut traverser pour gagner le petit poste de Tamchakett.

Le 21 août (vent brûlant : 44°5 à l'ombre), le caractère soudanais de la flore s'accroît ; le lendemain, c'est une véritable prairie couverte de fleurs et semée d'arbres, savane boisée. Déjà les oiseaux du Sud, rolliers, merles métalliques, calaos, faux toucans, etc.

Comme tout paysage soudanais qui se respecte, celui-ci a ses termitières, à côté desquelles s'ouvre le terrier de leur plus sérieux client, l'oryctérope, un cousin des fourmiliers d'Amérique.

Bientôt, des mares, dans une forêt de mimosas. Le Sahara est loin.

Mauvaises journées et mauvaises nuits : tornades, moustiques, cram-cram, auquel s'ajoute maintenant le *timegelost*, aux aiguillons acérés, oueds en crue, éboulis croulant sous l'herbe, le plus traître des sols.

Géologie et botanique autour de Tamchakett, puis cap au nord, sur le petit massif gréseux du Rkiz, émergeant des sables de l'Aouker comme une île de la mer.

Et c'est, de nouveau, la traversée des fugaces prairies que vient de faire lever la pluie et qui, dans quelques semaines, seront déjà jaunies. C'est dans les régions de climat sec, pays de contrastes brutaux - le sol nu ou la plate-bande, le désert ou l'Eden -, que l'on comprend le psalmiste : "Il fleurit comme la fleur des champs : - Lorsqu'un vent passe sur elle, elle n'est plus - Et le lieu qu'elle occupait ne la reconnaît plus."

Plusieurs espèces de gazelles, dont le magnifique *mobar*, si élégant avec son ventre d'un blanc pur et son manteau roux. La grande outarde abonde : voici, posé directement sur le sol, un de ses œufs olivâtres, qui ne sera perdu ni pour la science (soigneusement catalogué sous le n° 2109 de ma collection), ni pour la gastronomie, puisqu'il viendra très à point étoffer mon menu du soir.

Dans un vallon du Rkiz, un champ immense de tas de cailloux, plantés d'arbres et couverts de hautes herbes, les ruines d'une vieille ville. L'extraordinaire abondance du cram-cram et du *timegelost*, si redoutables aux pieds chaussés de simples sandales, rend la circulation difficile, souvent douloureuse ; sur certains trajets, c'est à chaque pas qu'il faut s'arrêter pour arracher les aiguillons.

N'importe, il faut parcourir les ruines et recueillir, dans les décombres, les tessons de poterie dont certains, vernissés, permettront peut-être des comparaisons intéressantes.

Ce Tegdaoust est-il le célèbre Aoudaghost des géographes arabes ? C'est possible.

Sur les parois d'une grotte, au Tarf ech-Chérif, non loin du ksar ruiné de Togba, des inscriptions énigmatiques dont les lettres ont la forme de pattes d'oiseaux, de tridents ou de chandeliers à trois branches. C'est un des systèmes d'écriture secrète dont j'ai trouvé, à Chinguetti, la clef.

Je l'essaie sur la plus courte : "Fatima." Un nom de femme. Décidément, les hommes se ressemblent : sur l'écorce lisse de nos hêtres comme dans les cavernes du désert, l'amoureux entaille le prénom chéri.

Au nord du Rkiz, je retraverse les dunes de l'Aouker, parfaites solitudes où le passage de la petite troupe effraie de temps à autre un *mobar* ou une autruche.

De nouveau le Sahara, une bénédiction après le Soudan fleuri mais pluvieux : on se lasse de tout, même d'être offert en sacrifice aux moustiques à longueurs de nuits torrides et mouillées, même de la caresse du *timegelost*.

Indisposition douloureuse. Là-bas, on se met au lit pour moins, ici, on grimpe à chameau pour se faire secouer au soleil, à pleine journée. En avant.

Devant nous, l'énorme muraille qui prolonge le Tagant vers l'est - trois cents mètres d'à-pic - et dont l'océan des sables vient battre le pied. Infranchissable, sauf en certaines passes connues, classées par les indigènes suivant qu'elles sont praticables à un convoi chargé, à des chameaux de selle, des chèvres, des piétons.

Ganeb : recherches dans la sebkha. La découverte d'un crâne de silure m'a causé tant de plaisir que j'ai entonné le Cantique de Jonas :

*Jonas, dans sa baleine,
Était heureux, quoiqu'on prison.
Et s'il respirait à peine,
Il mangeait des os de poissons, etc.*

faisant même alterner avec les hymnes sacrées des refrains plus profanes, souvenir de Tamchakett :

*Pourquoi t'es-tu teinte,
Philaminthe,
Pourquoi t'es-tu teinte,
C'est affreux, etc.*

Tichitt. Battu sans répit des vents - et de quels vents ! à décorner les antilopes plus de deux cents jours l'an, noyant tout dans la poussière, le sable, le gravier, vous emprisonnant d'un mur blanchâtre, opaque, faisant du blockhaus un navire cinglé par la bourrasque - un petit ksar aux maisons de pierre grise soulignée de plaquettes vertes, méchante bourgade à demi ruinée, se blottit, avec sa misérable palmeraie chlorotique, dans le couloir le plus aéré qui soit au monde, entre sa falaise et sa dune.

Le village vit de sa sebkha où l'on recueille, à la surface du sol, une croûte de sel impur que viennent chercher pour l'alimentation de leur bétail, les gens du Hodh et du Sahel.

Ils paient en nature, aux habitants de Tichitt, le sel qu'ils emportent, leur laissant, par charge du chameau, deux francs cinquante de marchandises (mil, beurre, feuilles de baobab, thé, sucre, etc.).

La fondation de Tichitt est attribuée par la tradition à un certain Alamin bel Haj, un aveugle qui venait de Test à la recherche d'un lieu où se fixer ; chaque jour, à la halte méridienne, il prenait une pincée de sable et l'interrogeait en la flairant. Un jour, ses compagnons, nourrissant quelques doutes quant à l'intégrité mentale du personnage, tentèrent de le mystifier en lui présentant du sable de la veille, supercherie que l'odorat de l'aveugle sut parfaitement déceler. Enfin, arrivé à proximité de Tichitt, il s'écria, après avoir, comme à l'ordinaire, reniflé le sol : "C'est ici" (*chi'tou*), d'où, prétend-on, avec l'adjonction d'un préfixe, le nom actuel de la localité.

A Tichitt, je séjournerai sept jours ; c'est, depuis mon départ d'Aleg, avec un arrêt de quatre jours à Atar, mon repos le plus long. J'arrive d'ailleurs fatigué, fiévreux, un peu humilié, et surtout légèrement alarmé, de cette défaillance physique, quand le plus rude avec les grandes randonnées de l'hiver, est encore à faire. Suffirai-je aux sept mois d'efforts qui m'attendent ?

Pour l'instant, j'utilise de mon mieux l'arrêt à Tichitt : collections préhistoriques, gravures rupestres et, surtout, enquête sur la langue *azzer*.

On a vu plus haut que celle-ci avait pratiquement disparu de Ouadane ; à Tichitt, on la parle encore. S'agit-il des vestiges d'un dialecte autrefois plus répandu, témoins de l'ancienne extension des Noirs à travers le Sahara, ou seulement d'un parler d'importation, langue d'esclaves ou de marchands d'esclaves ?

Tichitt est plein d'intérêt. On voudrait pouvoir s'attarder, voir mieux et davantage que ne peut faire le voyageur qui passe trop vite. La route est longue. Il faut reprendre la vie errante.

Maintenant, par Oualata, je me dirige sur Néma, d'où un dernier bond me portera à Tombouctou, où commencera l'aventure du "Grand Nord", le voyage à Taoudeni et autres plaisantes villégiatures.

Les découvertes archéologiques se multiplient : de la seule localité d'Aghréjît je rapporte plus de mille objets préhistoriques, parmi lesquels des documents précieux, un splendide harpon en os, par exemple.

Excursion au Taokest : départ à 2 h 30, à la lune, retour à 18 h 40, à la lune ; 10 h 40 de selle et 2 h 30 d'escalades. Forte journée, d'ailleurs fructueuse : un poinçon en os.

Je continue de suivre, vers l'est, la grande falaise de Tichitt. Après Tennegué, engagé dans une gorge de la montagne, avisant en avant quelques rochers d'assez mauvais augure, pour un œil exercé à la recherche des dessins rupestres, je fais des vœux sacrilèges, implorant les dieux d'effacer les gravures rupestres s'il y en a, ou de faire qu'il n'y en ait jamais eu. En effet, il est déjà 5 heures du soir, la nuit va tomber, le point d'eau est loin.

Un moment plus tard, je me heurtai à une formidable station de gravures libyco-berbères en excellent état... Que faire ? Impossible de laisser passer "de si beaux documents, impossible aussi de remettre au lendemain le travail de relevé.

J'arrête la caravane et commence la copie à 17 h 30. Et dans quelles conditions ! La nuit, avec une lampe à carbure qui, comme par hasard, marche déplorablement aujourd'hui, et sur une paroi verticale qu'il faut escalader dans la position du lézard plaqué contre un mur, mais d'un lézard portant au bout des doigts, au lieu de ventouses, une planche à dessin.

Vers minuit, j'ai terminé : à 2 h 30, je mettais le convoi en route, à 5 h 25, je lève le camp.

Dans un pays civilisé - ou, plus exactement, dans ce qu'un usage trop indulgent a coutume de nommer ainsi — Makhrouga ferait la fortune d'une "station touristique" et l'orgueil d'un département. Une méchante arche naturelle, taillée dans la craie tendre, ameute sur nos côtes badauds et amateurs de pittoresque. Que ne ferait un Makhrouga ?

Imaginez - essayez du moins, mais sans trop d'espoir d'y parvenir -, imaginez une gigantesque brique de grès dur, posée sur la plaine comme un dé sur une table. Une brique qui aurait deux cents mètres de long, soixante de large, une vingtaine de haut. Lardez cette motte géante, supposée de beurre, de coups de canif, ouvrez-y des brèches, des couloirs, des grottes, des tunnels, des puits ; percez-la de part en part, jetez des ponts, lancez des arches, suspendez des voûtes sur des piliers, sculptez des escaliers, repétrifiez le tout et vous obtiendrez quelque chose qui ressemblera à Makhrouga.

L'aspect de ce bloc est parfaitement extraordinaire. Les appartements sont tout prêts, ménagés par la nature ; on peut s'installer. On ne s'en est d'ailleurs pas fait faute et l'abondance des vestiges anciens, objets de pierre, poterie, gravures et inscriptions le prouve assez.

Jusqu'à une époque toute récente, cette forteresse, à la fois nid d'aigle et tanière de renard, était volontiers hantée par les mauvais garçons du pays et les pillards du Nord qui sillonnaient la région.

Le caillou a conservé fâcheuse réputation et mes caravaniers désiraient vivement ne s'y point attarder de peur de voir surgir sur l'horizon du

nord la silhouette redoutée d'un parti armé de *razzieurs*.

Aratane, les Imoude lane, El Glatt (une forte journée : 5 h du matin à 10 h du soir, avec dix minutes de repos dans l'après-midi pour dévorer ma kessera), Enji, Kedama, Oujaf, Tagouraret, autant de noms marqués pour moi par d'intéressantes récoltes ou des faits nouveaux.

L'interprétation géologique du pays s'éclaire peu à peu. On a patiemment accumulé des observations de détail, sans trop bien comprendre encore ; mais on n'a pas désespéré, on a laborieusement tâtonné dans les ténèbres : on a fait comme si l'on devait comprendre un jour, l'on a obstinément continué à étiqueter des cailloux et à prendre des notes.

Et puis, tout à coup, comme le cristal introduit dans la solution saturée fait prendre la masse, un dernier détail déclenche l'explication générale qui va fournir enfin la clef de la structure du pays. On a compris.

Expliquer, comprendre, pénétrer quelque chose au moins du mystère du monde, soulever au moins un coin du voile d'Isis, il n'est pas, dans le domaine des choses de l'esprit, de joie plus solide et de plus enivrant bonheur que d'avoir pu, fût-ce une seule fois, dans le plus humble domaine et sur le plus infime détail, y parvenir.

A Enji, j'ai pensé à Jules Renard : il raconte quelque part le laborieux interrogatoire d'un jardinier qui finit par avouer que le dernier échelon de l'échelle, celui sur lequel il se tenait, pieds nus, dans le puits, se trouvait *sous l'eau*. Cette affreuse révélation fait passer sa soif à l'auteur. Moi, ce matin, à la source où je bois, j'ai trouvé un brave bédouin, arrivant de voyage, tout suant, qui ne s'est certainement pas lavé depuis longtemps (mettons... quelques mois), et

qui, accroupi dans l'eau jusqu'à la ceinture, remplissait paisiblement sa guerba.

Quelques jours plus tard, nouvelle évocation de Jules Renard : effarouché pour un méchant orteil de jardinier qui aurait effleuré son eau, qu'eût-il pensé de la Guelt el Abd où je viens de boire ?

La mare est, en cette saison, grande comme une pièce moyenne d'appartement. Tout à coup débouchent une centaine de moutons, arrivant de la brousse, altérés, et qui se précipitent, tous à la fois, dans le bain de siège boueux, suant, soufflant, éternuant, urinant, crottant, dissolvant quinze jours de crasse dans ce fond de cuvette. C'est de cette sauce que nous avons rempli nos guerbas.

A Kedama, découverte d'une gravure représentant un char antique à deux roues, attelé d'un seul cheval. L'Ouest saharien a donc eu, comme le Sahara central et tchadien, sa charrerie, élément oriental, sans doute "libyen", et ne pouvant donc-guère avoir atteint le Sahara occidental bien avant l'ère chrétienne.

X

DE LA TIQUE A L'ÉLÉPHANT

*Il y a en ce désert un grand nombre
de dommageables animaux, & d'autres
aussi qui n'offensent personne.*

LEON

*Plus ou moins. - Les bêtes du désert. - Peut-on
vivre sans boire ? - Futur déluge et future arche.
- L'embarquement des couples. - Le dit du
Fennec. - Encore un mythe : la redoutable
"Tarentule". - Désert boisé. - Désert sans arbres.
- Deux mois de botanique. - Une vie difficile. - La
solution des espèces vivaces. - Celle des formes
annuelles. - La longue patience des graines. -
Qui leur a dit ?*

A la fois *moins* et *plus*, comme d'habitude,
tant l'entre-deux, où se trouve la vérité, nous
répugne.

Moins, car on a cru longtemps le Sahara tout
grouillant de monstres la variété & multitude
desquels on attribue à la faute de l'eau, estans
par ce forcés toutes sortes de bestes se
rencontrer aux plus prochains fleuves pour y
estancher leur soif : Basilics, Lions du désert,
sauvages & nuisibles à tous autres, d'autant
qu'ils sont plus dispos, cruels & animez,
Léopards, Eléphants, Dragons, très gros & fort
pesans et qui poursuivent comme ennemis ces
grosses bestiasses, serpents énormes à qui
l'herbe pousse sur le dos, Hydres, d'un âpre &
mortel venin, Aspics, Scytales, Cenchrus, Guaral,
venimeux à la tête, & à la queue, lesquelles
deux parties les Arabes luy taillent pour manger
le reste, Thores engendrez du Loup et de la
Hyène, Dant fort léger à la course, tellement

qu'autre animal ne s'y pourroit à lui parangonner, etc.

Plus, car on l'imagine volontiers entièrement dépourvu de vie. Or, en fait, si les animaux sont rares, il y en a cependant un peu partout.

Le botaniste Ascherson, au désert libyque, perdit le pari de trouver au moins une plante par jour. Un zoologiste eût gagné : je ne crois pas possible de faire, au Sahara, même dans les parties mortes de l'Erg Chech, même au Tanezrouft, une étape entière sans découvrir un signe de vie animale - en dehors des mouches qui circulent à dos d'homme -, au moins une piste de coléoptère, une fourmi, une plume d'oiseau, un cadavre de sauterelle. Mais il faut y regarder de près, avec un œil de naturaliste.

Sans doute, les "grosses bêtes" sont rares - on peut couvrir cinq cents kilomètres sans voir une gazelle - mais les petites beaucoup moins et personne n'a jamais parcouru cinquante kilomètres qu'il n'ait rencontré, sinon un oiseau, un lézard et un insecte, du moins un oiseau, ou un lézard ou un insecte.

Dans l'ensemble, bien entendu, la faune est extrêmement pauvre. Ni poissons, ni batraciens, ni escargots, ni écrevisses, ni cloportes, ni vers de terre, ni mille-pattes. Rien que des mammifères, des oiseaux, des serpents, des lézards, des insectes, des arachnides.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le nombre des espèces de mammifères sahariens est relativement élevé : environ soixante-cinq, pour guère plus d'une centaine en France (cent quinze). Avec les oiseaux, la différence est plus sensible : quatre cent quinze en France et seulement quatre-vingt-dix au Sahara.

Sédentaires, naturellement, et sans compter les migrateurs qui jalonnent chaque année de cadavres momifiés leurs routes aériennes. Parmi ces quatre-vingt-dix oiseaux, dix-huit

seulement sont spéciaux au Sahara, caractéristiques de ce territoire : un bouvreuil, le moineau blanc, des alouettes, un sirli, des traquets, des gangas, une outarde.

Sur nos soixante-cinq mammifères, vingt-quatre sont exclusivement sahariens : deux hérissons, le renard fennec, une gerboise, des gerbilles, un ou deux *acomys* ou rats épineux, d'autres rongeurs, un daman, la gazelle blanche, l'antilope addax, etc.

Parce que nous avons besoin de boire chaque jour, nous nous figurons - *sancta simplicitas* ! - que tout le monde est comme nous. Profonde erreur : des quantités d'animaux, voire de mammifères - des cousins, quoi - vivent au Sahara sans boire. Et où donc boiraient-ils, même s'il leur en prenait fantaisie ?

D'un puits de quatre-vingts mètres de profondeur il n'est déjà pas trop aisé au [Bédouin - muni pourtant de mains prenantes et d'un tas d'appareils, poulies, cordes, *délous* — d'extraire sa ration de liquide : comment voulez-vous qu'une gazelle, un fennec, ou un lézard y parviennent ?

Evidemment, s'il vient à pleuvoir - "une fois n'est pas coutume" - et que ladite gazelle, le fennec en question ou le lézard susmentionné rencontrent une mare, il ne leur sera pas interdit d'y plonger le museau, mais ça, c'est l'accident, l'imprévu, un don gratuit, une munificence divine, un vrai "pourboire". Le régime normal est anhydre.

Du moins sous la forme d'eau liquide, car il faut bien que les animaux trouvent alors dans leur nourriture celle qu'ils ne peuvent absorber autrement, et qu'il leur faut, car, sans eau du tout, plus clé sang, plus de lait, plus de larmes, plus de vie.

Pour les herbivores, on comprend encore à peu près : la gazelle broutant un pied de réséda ou d'oseille, l'antilope addax tondant la plaine de

sa maigre toison d'*Aristida* boivent en mangeant. Entre nous, cet *Aristida*, aux touffes plumeuses et frissonnantes, même vert, n'a pas l'air trop juteux, mais enfin, si l'addax aime ça...

Le chameau, en hiver, dans un pâturage de *jerjir*, peut rester des mois sans boire. Moi aussi, si je vivais de salades et de raisins.

A la rigueur, j'admets encore que les rapaces, le guépard, le fennec, les lézards, puissent assez d'eau dans leurs proies. Mais celles-ci, des rongeurs, nourris de graines sèches, les gros coléoptères, les termites, les fourmis, comment s'en tirent-elles ? Enigme physiologique qui n'est encore ni résolue, ni même étudiée.

Mais le fait est indubitable : les animaux vraiment sahariens ne boivent pas, ou plus exactement, peuvent vivre sans boire.

Tous ? Oui, sauf... trois, le bouvreuil githagine, le pigeon biset et les gangas ; granivores exclusifs, ces oiseaux sont étroitement liés aux points d'eau et ne s'en peuvent guère éloigner.

Il y a eu des lacs au Sahara, il y en aura peut-être un jour de nouveau. Imaginons le prochain déluge, une arche de type, hélas, modernisé, avec chauffe au mazout et cinéma. C'est fatal. Tant pis. Et un Noé, bien entendu, un Noé jovial, debout sur la lisse, entonnant sa romance préférée :

Quand Dieu lâcha les grandes eaux Pour qu'on puisse aller dans les îles...

et dénombrant de l'œil les couples qui se bousculent autour de la passerelle d'embarquement.

D'abord les mammifères ; gazelles, bien jolies et gracieuses tout de même, malgré l'effroyable consommation qu'en a faite là poésie orientale, et de plus, très malheureusement comestibles, ce qui les voue, de la part de tous les porte-fusils sahariens, à une guerre d'extermination.

Avec la complicité du vocabulaire, d'ailleurs, puisque là où la chasse à la gazelle est interdite, on ne tue plus que de la *chèvre d'alfa* ou du *houe de rocher*. Animaux très rapides : un zoologiste a chronométré du soixante-douze à l'heure, tenu quinze minutes.

Le *mohor* : une grande gazelle, splendide avec son manteau d'un roux ardent et que les Européens appellent "biche Robert" : pourquoi diable ?

Antilope addax, anéantie dans le Sud algérien, abondante dans les solitudes de l'Ouest où ses naïfs troupeaux défilent stupidement au petit trot devant la menace des carabines ; comme les dernières autruches, elle est encore protégée contre le fusil des massacreurs, par des barrières naturelles autrement efficaces que des règlements administratifs, systématiquement violés d'ailleurs par ceux-là mêmes qui sont chargés de les faire respecter. Mais tout de même, si l'on insiste, on parviendra à les exterminer dans l'Ouest aussi.

Antilope oryx, aux longues cornes aiguës, à la peau résistante, et de laquelle on faisait, au Moyen Age, "les meilleures targettes du monde que ne peuvent traverser aucune lance". Disparue du Sahara septentrional n'habite plus que les steppes sahéliennes et atlantiques.

Le mouflon à "manchettes" mais, surtout, à barbe, un fanatique du rocher et un grimpeur de première force. Vous escaladez laborieusement un sommet jugé "inaccessible", imaginant en être le premier visiteur, et puis touchant à la cime, vous y découvrez, non le drapeau d'Amundsen, mais, ce qui vous en tiendra lieu, clés crottes de mouflon : avouez que c'est vexant. Il y a d'ailleurs quelque sorcellerie là-dessous - et là-dessus - : après tout, peut-être bien que si, le jour, ils sautent, la nuit, ils volent ?

L'âne "sauvage", ou prétendu tel, qui n'aura pas accès à l'arche sous cet état civil emprunté ; c'est un faux nom ; il n'y a pas - *ou* plus - d'ânes "sauvages" au Sahara, mais seulement des ânes "ensauvagés". C'est un plaisantin, à en croire la chronique : "& ont telle coutume, qu'apercevans une personne, se mettent à hanner, en ruant dépiteusement, sans se bouger du lieu jusques à ce qu'on les peut toucher avec la main : puis soudain gagnent le hault, & se sauvent de vitesse."

Du chameau, il y aurait quelque impertinence à traiter, après le chapitre d'E. F. Gautier. Aussi bien, n'en ferons-nous rien, imitant la sagesse de notre maître Léon : "Je pourrois bien raconter plusieurs autres choses singulières touchant le naturel de cet animal : mais je les délaisse à part, pour ne vous causer fâcherie."

A peine l'a-t-on levé qu'il a déjà, de biais, à toute vitesse, grimpé le versant croulant et raide de la dune et disparu derrière la crête. Personne n'a rien vu qu'une petite forme indistincte, couleur sable, lancée à fond de train, mais tout le monde sait qui c'est. — Le fennec ? — Bien sûr.

Sa rapidité est légendaire. On la chansonne :

Un chien : rien à faire, - deux chiens : le fennec s'en moque, - trois chiens : le fennec sourit, - quatre chiens : le fennec court, - cinq chiens : le fennec s'ensauve, - six chiens : le fennec est mort.

Le lièvre, ubiquiste, sauf dans les tanezroufts, personnage important du *folklore* zoologique, avec le chacal, le hérisson et l'hyène.

Le daman, un des quatre animaux comptés par l'auteur des *Proverbes* (xxx, 26) au nombre des *plus sages*, vivant dans les rochers, gros comme un lapin, ce qui ne l'empêche pas d'être le petit cousin du rhinocéros : voir les traités de zoologie, chapitre "Hyracoidea".

Et le menu peuple des rongeurs, souris épineuses, goundis aux allures de cochons d'Inde, gerboises à ressort, gerbilles familières, toujours à l'affût, au bord du cercle éclairé par votre feu, d'une miette de kessera ou d'un grain de riz ; dans l'Ahnet, l'une d'elles désirant nicher dans mon pantalon, garnissait, la nuit, de pépins de coloquinte le nouvel appartement.

Dominant de la tête le peuple ailé, voici les deux autruches, "comptées par les Alarves plutôt parmi les mammifères que parmi les oiseaux, malgré qu'elles aient des plumes et qu'elles pondent des œufs" nous déclare Valentin Fernandes.

Au retour du Sahara, vous désirez sonder la crédulité de vos auditeurs avant de vous embarquer en de trop grossières mystifications : commencez par l'œuf d'autruche, c'est un test, au double sens du mot : "Quand, voyageant au désert, je trouve un œuf d'autruche, je le perce d'un trou, fermé d'une cheville de bois, et le suspends à mon côté, en bandoulière ; à l'étape, vite, une poêle..., je débouche, je verse, je referme : une omelette ; le lendemain, même jeu, et ainsi de suite jusqu'à épuisement du récipient." Si cela prend - et cela s'est déjà vu — vous pouvez continuer sans crainte.

Couleuvres, inoffensives et blondes, vipères, innombrables partout où il y a des lézards et des gerbilles à croquer. Mais, de grâce, n'oubliez pas d'ajouter à "cornes", c'est tellement plus terrifiant pour votre public, car il imagine que ce diabolique appendice, arme supplémentaire, ajoute encore à la nocivité du reptile. Pour le scorpion, employez "noir", il en sera plus "méchant".

Les vipères sahariennes, qui sont des cérastes, ont comme toutes les bêtes sauvages, plus peur de nous que nous d'elles, ce qui n'est pas peu dire. Pour être mordu, il faut un accident, marcher ou poser la main par mégarde

sur le serpent, l'effrayer involontairement. Les cas sont d'ailleurs extraordinairement rares, ce qui est d'autant plus remarquable que, chaque soir, de l'Atlantique à la mer Rouge, des dizaines de milliers d'hommes s'endorment au pied de dizaines de milliers de touffes de *drinn*, abritant des dizaines de milliers de cérastes.

Lacertiens, du grand varan, vrai "crocodile de terre", atteignant un mètre cinquante de long, jusqu'aux plus petits lézards, compagnons des heures chaudes, venus distraire le voyageur de leurs foudroyantes offensives muscivores et inscrivant sur le sable vierge, en capricieuses arabesques, des parafes entortillés et des signatures d'épicier.

En passant par les geckos, les agames, le scinque, habile et souple nageur de sable, et l'uromastix ou "fouette-queue", plat, lourd, épineux, polychrome, végétarien et devenu, à ce titre, mon totem, presque un parent.

Une tortue ? Pour le paquebot des Sahariens ? Oui, sahélienne en théorie, sans doute, mais qui remonte parfois jusqu'au désert. Peut embarquer, troisième classe.

Insectes à pleins régiments : ce fret-là ne cube pas, mais la vérification des billets est interminable. Ah, non, non ! pas les mouches, pas ce couple-là : on les connaît ! aujourd'hui deux, modestes, discrètes, chastes, tout ce que l'on voudra, et puis demain, il y en aura mille, après-demain un million ; on en aura partout, dans le nez, dans les oreilles, dans tous les plats, dans tous les verres, sur toutes les plumes de tous les stylos et jusqu'entre tous les feuillets de tous les livres, souillés à l'extérieur d'une voie lactée de déjections punctiformes, à l'intérieur de petits cadavres noirs, écrasés au centre d'une tache de pus séché, jaune et rouge.

Non, non ! pas les mouches ! Refoulé, le couple indésirable. Au bateau suivant, ou à la mer.

Mais on embarquera les sauterelles, les papillons, les bousiers, leurs innombrables parents, amis et connaissances. Et les scorpions aussi - personne n'est obligé de les caresser -, les tiques - il faut bien que tout le monde vive -, et les "tarentules", en réalité des galéodes, terreur des Sahariens, sur la foi d'un vain préjugé, puisque les puissantes chélicères, si elles peuvent pincer assez fort et jusqu'au sang — j'ai essayé —, ne contiennent aucun venin, contrairement à ce qu'affirmé un dogme vénéré.

On étonnerait bien des gens en leur affirmant la possibilité de traverser le Sahara - à condition de le faire par la Mauritanie occidentale, du Sénégal au Maroc - sans manquer de bois un seul jour, avec des arbres quotidiens.

Mais on les étonnerait aussi en leur révélant que, de l'Adafer à Biskra, on pourrait parcourir deux mille cinq cents kilomètres en ligne droite, la distance de Paris à Moscou, sans en voir un seul.

Le Touareg, assis dans l'ombre épaisse d'un *Acacia albida* de dix mètres de haut ne verra nul paradoxe dans le titre d'une récente publication botanique : *Les Forêts du Sahara*, tandis que les antilopes addax du Lemriyé, que plusieurs centaines de kilomètres séparent du premier buisson, auront quelque peine à imaginer un Sahara boisé.

Ne pas dire : au Sahara, il y a des arbres partout, ne pas dire non plus : il n'y en a nulle part. Du danger des généralisations imprudentes.

Des mimosas surtout, couverts de petits chatons globuleux délicieusement parfumés, blancs chez le *talha*, jaune d'or chez le *tamat*, et de longues épines d'argent, acérées et

redoutables - attention aux pieds ! Des mimosas surtout, mais des tamaris aussi, chargés de fines grappes fleuries, plumeuses et rosés, des *atil*, qui donnent de si belles brosses à dents ; le *sedra* dont les jujubes sont assez comestibles pour mériter d'amuser l'ennui du voyageur, aux heures lentes de l'étape, bien d'autres encore.

Boisé ou non, d'ailleurs, le Sahara est un pays de flore pauvre : peu d'espèces. Il y en a moins (à peine mille) dans tout le Sahara, de l'Atlantique à la mer Rouge - un pays grand comme l'Europe - qu'aux environs de Paris (mille cinq cents) ou en Scandinavie (mille six cents), infiniment moins que dans l'Afrique du Nord méditerranéenne (trois - quatre mille).

Pour de moins vastes territoires, les chiffres tombent très vite : quatre cent cinquante espèces pour le Sahara central - un pays grand comme la France -, deux cents, seulement, pour l'Emmidir ou la Saoura - : un département français en compte mille cinq cents. C'est insignifiant.

Les formations botaniques sahariennes sont, bien entendu, largement "ouvertes", c'est-à-dire que le sol nu est visible entre les touffes, parfois sur des distances énormes. Même dans les cas les plus favorables, ce que le chamelier nomme un "pâturage" n'implique aucune comparaison possible avec ce qu'une accidentelle homonymie désigne du même mot en Europe : le plus gras pâturage saharien ne se composera jamais que de plantes plus ou moins éloignées les unes des autres, qu'il s'agisse d'ailleurs d'espèces vivaces ou annuelles.

Il y a la même différence entre nos végétations européennes fermées et celles du Sahara qu'entre la banquise compacte, ne laissant pas voir l'eau qu'elle recouvre, et une poussière d'icebergs dispersés.

Cette végétation est tantôt *diffuse*, recouvrant d'un voile 1res lâche tout le pays lorsque l'humidité disponible est uniformément répartie sur l'ensemble du territoire, tantôt *contractée* quand l'eau est strictement localisée, canalisée dans des gouttières relativement humides mais séparées par des territoires entièrement stériles.

Le premier mode s'observe, par exemple, dans le Sahara algérien, atlantique, méridional, au sommet du Hoggar, tandis que le second caractérise les massifs montagneux de moyenne altitude (plateaux touaregs, etc.). L'un et l'autre sont sous la double dépendance de la quantité d'eau disponible et de la nature du sol.

Quelle est l'origine de la flore saharienne ? Très schématiquement, on peut distinguer trois éléments principaux : *méditerranéen*, *soudanais*, enfin *saharien*, au sens large du mot. C'est dire que l'Europe et l'Afrique - tropicale, Berbérie exclue - sont venues superposer leurs "ressortissants" à un vieux fond d'espèces désertiques, différenciées sur place.

Remontons à la dernière période sèche, celle dont nous sépare la période humide néolithique : tandis que s'oblitérent les grands Sacs pléistocènes et que s'édifient les dunes, les endémiques sahariens - même s'ils se sont individualisés antérieurement - se développent.

En tous les cas, avec le retour de conditions plus humides, cette flore désertique, sans disparaître entièrement, s'est trouvée refoulée en certains districts raides, dans les dunes et les terrains salés, tandis que le reste du pays se couvrait de garrigues, de savanes et, localement, de forêts.

Le combat s'engage entre les deux éléments rivaux, *septentrional-méditerranéen* et *méridional-africain*. Pistachier contre acacia, cyprès contre jujubier, olivier contre arbre à encens, maquis provençal contre *bush* soudanais.

Depuis, appauvrissement graduel ; l'homme, devenu pasteur, lâchant sur la plante son plus terrible ennemi, la chèvre, secondée par un autre redoutable dévastateur, la hache du berger, en est peut-être plus largement responsable qu'on ne le soupçonne. En tous les cas, nous avons sous les yeux aujourd'hui : d'une part, des vestiges de flore "paléodésertique", échappés à la dernière période humide, de l'autre des vestiges de flores méditerranéenne et tropicale. En somme, rien que des restes.

L'ensemble du processus tendant, semble-t-il, à une réduction toujours plus grande du peuplement végétal. Allons, en route pour la dune, à moins que, d'ici là, on ait appris à faire pleuvoir.

La répartition géographique des plantes n'est pas homogène. Non seulement leur nombre (espèces et individus) varie suivant les régions, mais ce ne sont pas partout les mêmes.

C'est ainsi que le Sahara a pu être divisé en plusieurs régions botaniques.

Vivre, au Sahara, pour une plante, n'est pas à la portée du premier pissenlit venu : ni le perce-neige, ni l'ancolie, ni la pivoine ne s'y trouveraient à leur aise.

C'est donc qu'il y faut des qualités toutes particulières, qu'il s'agisse d'espèces vivaces, spécialement outillées pour atteindre ou retenir l'humidité, ou de formes annuelles qui doivent pouvoir profiter de la moindre averse pour germer, fleurir et grainer, avant que le sol ne retourne, et pour des années peut-être, à l'état - modérément réjouissant pour une semence pleine d'ambition professionnelle - de poudre de silice anhydre.

On a décrit une série d'adaptations morphologiques, censées expliquer la résistance des espèces aux conditions sévères dans lesquelles elles vivent : dimensions des racines,

réduction des feuilles, fréquence de la forme en rosette appliquée, revêtements pileux, cireux, coriaces, spinescence, feuilles charnues, sécrétions glandulaires, écorces à chlorophylle, graines adhésives, graines soudées - ou "synaptospermie", c'est plus élégant -, etc.

Les plantes vivaces font ainsi des prodiges d'ingéniosité *anatomique* pour parvenir à ne pas mourir, les annuelles constituant l'acheb, l'éphémère prairie que fait lever l'averse, opèrent des miracles *physiologiques*.

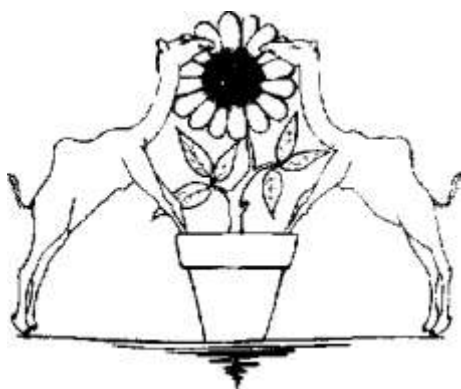
Il leur faut, dès que la pluie a mouillé le sable, et le plus rapidement possible, avant d'être torréfiées vivantes, parcourir leur cycle de végétation. Pas de temps à perdre. C'est une question d'heures. Et graines de germer à l'envi.

Bien plus vite que chez nous. On a fait l'expérience, sur cinquante espèces du Sahara algérien, et soixante-douze de Scandinavie : au bout de vingt-quatre heures, sept germinations dans le premier lot, zéro dans le second ; après quarante-huit heures, trente et un et zéro ; c'est seulement le troisième jour que, tandis que le Sahara comptait déjà quarante-cinq départs, la Scandinavie se décidait à en aventurer modestement... quatre. Nos graines ne sont pas pressées, elles savent bien que l'humidité va durer.

Celles du Sahara devinent qu'elle ne durera pas. Et l'on se dépêche : huit jours après sa germination, un pied de *Boerhavia repens* a fleuri, mûri et semé ses graines..., un record.

Le plus curieux est que la même espèce qui, bousculée, se hâtera de poser une fleur sur un méchant bout de tige haut de deux centimètres, s'accordera le plaisir, ailleurs où le sol est moins sec et par conséquent le temps moins strictement mesuré, de pousser un gros buisson d'un mètre de haut. Comment la graine sait-elle d'avance le nombre de jours dont elle dispose ? Qui le lui a dit ?

P. S. - Sur la foi d'un titre fallacieux, on a peut-être attendu l'éléphant. Vainement : nous sommes arrivés trop tard, il était déjà parti, puisque les derniers exemplaires nord-africains ont succombé au début de notre ère, et que ceux du Soudan ne dépassent plus guère vers le nord, dans TAfollé, le 17° de latitude, à peine la lisière du Sahara véritable.



XI

LE GRAND NORD

*Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des
sables aussi ;
Et malgré bien des chocs et
d'imprévus désastres
Nous nous sommes souvent
ennuyés, comme ici.*

LE VOYAGE

Oualata, - Arabesques peintes et poteries. - Ibn Battoutah scandalisé. - La steppe sahélienne. - Un bain ridicule. - Le cram-cram. - Vacances au bord de l'eau. - Tombouctou. - la grande caravane. - Cap au nord. - Taoudeni. - Les mines de sel. - "Mineurs". - Une ville en sel gemme. - Les compagnons de l'aventure. - Gourmandise. - Grêlons. - Un grand raid. - Derniers travaux. - L'adieu au désert.

Oualata, couronnant de maisons roses sa colline d'argiles multicolores.

Encore une antique cité, en décadence depuis longtemps, mais qui a eu sa grande période, métropole, avant Tombouctou, sa rivale, des confins sud du Sahara.

Ce n'est qu'un gros village, mais où l'on discerne des caractères très urbains, un air citadin qui frappe des l'abord. Kasr el Barka, Chinguetti, Ouadane, Tichitt, ce sont des villes sahariennes ; les sédentaires qui les peuplent ne diffèrent guère des nomades d'alentour que par la matière de leur demeure : tente de pierre pour le sédentaire, maison de poil pour le nomade. A part cela, la vie est comparable, et le mobilier d'une Lente diffère peu de celui d'une maison.

A Oualata, il n'en va plus de même. La rue n'est pas un simple boyau, c'est plus qu'un passage ; des bancs le long des murs en marquent le caractère : à la fois la rue, au sens strict du mot, et le jardin public, l'endroit où la vie sociale peut, hors des maisons, se manifester.

Maisons d'aspect déjà très soudanais ; portes à pylônes, colonnes à chapiteaux : déjà de l'architecture.

A l'intérieur, non plus un simple matériel de campement, mais des objets introuvables chez les nomades et même dans les villes véritablement sahariennes, lits montés sur piliers de terre cuite, supports sculptés de calebasses à lait, lampes d'argile, brûle-parfums : un ameublement.

Une des principales curiosités de Oualata est un type très spécial de décoration murale. Si les murs externes des maisons sont nus, ceux des cours intérieures et surtout les parois des pièces d'habitation, sont couverts d'arabesques de couleur.

Dans les chambres, dessins pourpres sur fond blanc, dans les cours, dessins blancs sur l'argile rose du crépissage. La couleur pourpre est obtenue par le mélange de deux argiles avec de la gomme arabique.

Le dessin, souvent très compliqué, témoignant d'une tradition artistique solide et probablement fort ancienne, est tracé au doigt, directement, sans esquisse préalable, par des femmes de la caste des forgerons, ce qui implique une justesse de coup d'œil et un sens de la symétrie vraiment surprenants.

Chez Fatma la potière, je me renseigne sur son métier. Je veux savoir, pour mieux comparer aux tessons préhistoriques la poterie moderne, comment on pratique celle-ci.

Je m'initie à la fabrication des jarres à eau, des pots, des marmites, des pieds de lits, des réchauds, des couscoussiers, des tuyaux de gouttière, des lampes, des brûle-parfums, au pétrissage, au moulage, aux procédés de décoration.

Il n'y a aucun doute que les potiers préhistoriques utilisaient des méthodes strictement identiques, encore en usage sous nos yeux et qui n'ont pas varié au cours des siècles. Si elles sont bien ce qu'elles semblent être, nègres, ne faudrait-il pas attribuer à des paysans noirs les tessons néolithiques et, par conséquent, le reste de l'industrie ? Pourquoi pas ?

Je ne suis pas comme Ibn Battoutah qui regrettait son voyage à louâlaten, en 1352, et d'être venu au pays des Noirs, "à cause de leur manque d'éducation et du peu d'égards qu'ils ont pour les hommes blancs".

Et le pieux touriste note dans son calepin, en attendant de quitter Oualata pour le Mali, la frugalité du repas d'hospitalité (pensez donc, "du millet concassé mélangé avec un peu de miel et de lait aigre... Rien de bon à espérer de ce peuple..."), la chaleur excessive, la beauté de femmes sans pudeur qui, surprises, se mettent "à rire de mon embarras, bien loin de rougir de honte", et l'absence de jalousie des maris ("pourtant cet homme est un légiste, un hadji..."). Décidément, conclut le monsieur-comme-il-faut, scandalisé ; "La condition de ce peuple est étonnante, et ses mœurs bizarres."

Oualata se trouve placée sensiblement à la limite du Sahara et du Sahel, à la lisière sud du désert, au bord nord de la steppe boisée du Hodh, semée de baobabs, où des tribus maures quasi sédentaires élèvent dans des pâturages permanents de riches troupeaux de bœufs et de moutons. Des lions, donc plus de désert,

puisque, malgré le préjugé populaire, les deux objets sont incompatibles. Ce n'est qu'au nord de Tombouctou que je retrouverai le Sahara.

Prenant congé, à Oualata, de l'aimable adjudant N., je lui laisse, en souvenir, un petit livre. C'est l'Evangile : "Merci bien..., tiens, ça va m'amuser, c'machin-là."

Maintenant, il me faut, rapidement, gagner Tombouctou pour ne pas manquer le départ de la caravane du sel. Je devrai marcher vite.

Le 14 octobre, près de douze heures de route - de 5 h 10 à 17 heures - en compagnie des *Mémoires d'outre-tombe*, sur le Dhar de Néma, plateau boisé, vert et jaune (car les *Commiphora* prennent leur livrée d'automne) : impossible de marcher en ligne droite, et l'on est sans cesse fouetté, giflé, cinglé, cramponné et harponné.

Le lendemain, accident ridicule : nous tombons à l'eau, mon chameau et moi, dans la mare de Dendaré ; tableau charmant : l'animal se débattant dans le liquide vaseux, moi aussi, avec la jambe droite prise dans le *khezama* parmi de flottantes - ou sombrantes - épaves que je m'efforce de repêcher, un herbier (craint l'humidité), une musette, deux burnous, etc.

Paysages monotones, des arbres sur des prairies jaunies à perte de vue, et il y en a cinq cents kilomètres comme ça... Ni bien drôle, ni bien varié, cela ne manque pas de grandeur par la totale solitude de ces lieux perdus, ignorés, où, "même le dimanche", il n'y a jamais foule.

Un gros scarabée paresseux roule sa boule à mes pieds : pour s'épargner le labeur d'en pétrir une, il s'est emparé d'une crotte de chameau. Une boule toute faite ? Quelle aubaine !

La saison des pluies est terminée, les graines à dards barbelés du cram-cram sont sèches et le moindre trajet à pied devient un problème ; à la *gueïla*, on retrousse bien haut son sérual et on pose la pointe de ses fesses sur l'*Esquisse*

de l'histoire du Sahara occidental, le soir on cherche longuement, pour dormir, un emplacement utilisable.

Admirables hibiscus, grandes fleurs jaunes à cœur pourpre. Phacochère grognant en courant et courant en grognant, crinière au vent et queue dressée. Nuages rosés. Fleurs de corail sur l'adress. Vol saccadé des "toucans". Parfum trop sucré des *Boscia*.

Je suis tellement habitué à vivre à dos de chameau et à émettre les savants petits claquements de bouche qu'il faut pour stimuler ma monture que, marchant à pied et solitaire, je me surprends parfois à m'encourager moi-même de ces menus bruits caravaniers : habitude, méprise, autosuggestion ?

18 octobre : environ douze heures de route ; Bon Zériba, eau salée et pourrie ; le plus souvent, on a le choix : salée ou pourrie ; vraiment, aujourd'hui, on nous gâte.

19 octobre : en route de 5 heures à 20 h 35.

20 octobre : de 5 h 15 à... 22 heures. A ce rythme, cela devient inhumain. ET toujours cette sale steppe à cram-cram et à *timegelost*.

Aussi, en débouchant sur la grève paisible du lac Faguibine, quelle délivrance !

Une plage de sable humide, parsemé de coquillages nacrés, des eaux lisses et chaudes où naviguent, en majestueuses escadres, les graves pélicans, des troupes d'ibis pourtant "religieux" (*Ibis religiosa*, disent les naturalistes), mais dont l'austère livrée noire et blanche s'entrouvre soudain sur des dessous couleur fleurs d'amandier, des oies d'Egypte aux pattes de corail, un pittoresque décor de montagnes bleues sur l'horizon, le lait des troupeaux touaregs, tout cela mérite d'être savouré.

Voilà plus de six mois que je cours le désert, trébuchant dans les cailloux ou piétinant dans le sable. Quelques jours trop brefs au bord d'un lac

- d'un lac non desséché pour une fois ! —, quelques heures sans rochers à escalader, sans dunes à gravir, sans cram-cram, ce sont mes vacances.

Bientôt, demain déjà, car le Faguibine n'a tout de même que cent kilomètres de long, reprendra le dur pèlerinage. Taoudeni, le Hank, le Lemriyé... je ne suis qu'à mi-route ; nous sommes en octobre et je ne terminerai guère avant mai mes travaux...

Et comme un écolier en congé, je m'amuse au bord de Peau, je patauge, je me baigne ; pour un peu, je ferais des pâles.

Le lendemain, "rentrée des classes" : tout de suite les cailloux et *l'initi* ; à pied de 11h55 à 18h, ascension de deux montagnes et traversée de champs *d'initi* drus que, pour la première fois, j'ai été touché jusqu'au sang.

Tombouctou. 25 octobre 1934. J'ai bien marché, mais dès le 29 il faudra repartir, pour le nord, et pour six mois. Cela exige quelques préparatifs.

Et trois jours durant, je fais provision du nécessaire : blé moulu pour la galette, riz rouge du Niger, beurre fondu dans une peau de bouc, arachides, pains de sucre, thé vert, une guerba de miel, une réserve de sandales en peau de bœuf, deux sérrouals neufs, etc.

Trois mille chameaux vont monter à Taoudeni pour y charger des barres de sel. En interminables files, comme autant de tronçons d'un serpent géant, se déplaçant à la surface du sol d'un mouvement lent et continu - une vraie progression de mille-pattes - l'azalaï se glisse d'abord entre les derniers acacias du Sahel, sur la steppe à cram-cram, elle monte et descend indéfiniment les dunes fixées de l'Azaouad, sagement ordonnées en rides parallèles.

Puis un beau jour, à Tagant Keïna, la "petite forêt", les arbres cessent pour de bon, les ondulations orientées, régulières, s'amortissent,

la dune vive saharienne apparaît, tandis que le cram-cram s'arrête, découragé, n'osant pas s'aventurer plus loin : enfin !

Et l'on arrive bientôt à Araouan, misérable village d'argile perdu dans les sables et qui vit du passage des caravanes auxquelles il fournit des cordes et des bâts. L'eau abonde, et, jour et nuit, vont grincer les poulies pour l'abreuvoir des chameaux qui resteront ensuite une dizaine de jours sans boire.

De Tombouctou à Araouan, et bien plus loin encore vers le nord, le sol est formé des sédiments d'eau douce d'un ancien lac qui semble avoir été la zone d'épandage du Niger moyen. Le fleuve a changé de cours, son bassin de décantation s'est asséché, mais l'on y retrouve encore, dans ces argiles farineuses qui fument au vent du désert sous un implacable soleil, des coquilles aquatiques, des ossements de poissons, des débris de crocodiles.

Au nord d'Araouan le pays se fait plus sévère. On entre dans le néant : une "plaine fort âpre et fâcheuse", dit Léon, de sables très faiblement ondulés, parfaitement stériles, étalant son miroir au centre d'un horizon toujours circulaire, sans rien pour accrocher le regard que, de loin en loin, une carcasse blanchie de chameau.

D'Araouan à Taoudeni, quatre cent cinquante kilomètres, que nous voulons couvrir en huit jours. De l'aube à la nuit chaque jour - le 13 novembre, 18h40 de route, sans une halte, de 3h20 à 22h - l'interminable procession se déroule dans ce décor sans limites, écrasant d'immensité.

Foum el Alba. Pour une fois une étymologie transparente. *Foum el Elb*, la "Porte de la dune". Mais un officier supérieur, qui me sait friand de renseignements précis, tient à me documenter lui-même : "C'est du portugais : *foum*, la fumée, *alba*, blanche, «la fumée blanche», parce que

les vents de sable font souvent fumer la dune en ce lieu ... Croyant à une joyeuse facétie, je m'apprêtais à applaudir l'humoriste ; bien me prit de ne le point faire : c'était sérieux.

Sonder les Ecritures avec discernement. Sur la foi de *Proverbes*, XXIV, 13 : "Mon fils, mange du miel, car il est bon... j'ai fait un essai-excès, en pleine chaleur, qui n'a pas trop bien réussi. C'était écrit : *Prov.* XXV, 27 : "Il n'est pas bon de manger beaucoup de miel," J'aurais dû me méfier et attendre la fraîcheur pour tenter l'emploi à dose massive.

Mais peu à peu, le sol se charge de rochers et on finit un soir par arriver au bord d'une petite falaise. Joie de retrouver quelques accidents de terrain, collines, plateaux, ravins, de quoi masquer un peu l'horizon, réserver au paysage quelque mystère et au voyageur le plaisir de la découverte, à chaque obstacle atteint, et franchi, Il n'y a rien d'accablant comme de voir déjà, de l'endroit que l'on quitte, celui que l'on atteindra le soir ou le lendemain. Sans rien entre.

Dans un vallon, des puits creusés dans une argile rouge, donnant une eau de même couleur, mais douce.

A partir de ces oglats du Khnachiche et jusqu'à Taoudeni, dont nous ne sommes plus qu'à une centaine de kilomètres, le pays est rougeâtre, violacé, orangé, lie-de-vin, avec quelques décorations noir et blanc. On descend lentement vers le fond de la dépression.

Taoudeni est peut-être, à l'origine, plutôt le nom d'une région que celui d'une localité, surtout si les Berbères de l'Ouest disaient la *Taoudenit*, un féminin géographique comme Tidi-kelt, Tefedest, Tanezrouft, Tagant, etc. En tous les cas, la saline s'appelle Agorgott, le ksar, éloigné de quelques kilomètres, Smida, et le puits, Libhaïré.

Pauvre bourgade fortifiée, rectangulaire (cent vingt mètres sur cinquante) - avec une muraille,

des tours d'angles, et même deux vieux canons marocains -, aux trois quarts ruinée et posée sur les plus sinistres pierrailles que l'on puisse imaginer.

Un paysage inorganique, cailloux bleuâtres, tufs blancs, pitons de grès vert et rougeâtre, argiles lie-de-vin, filons noirs, du gypse et du sel, l'ensemble plus lunaire que terrestre. De l'eau salée. Pas un brin d'herbe. Comme à Araouan, les chameaux fabriquent le combustible.

En hiver, le coin n'est pas riant ; en été, c'est un enfer : on peut boire de la saumure glacée, mais tentez donc d'en avaler de tiède, et par une température exigeant l'absorption de cinq à dix litres de liquide par jour.

Taoudeni n'existerait pas sans le sel. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, les salines se trouvaient à Teghazza, à cent cinquante kilomètres au nord-ouest de Taoudeni, et appartenaient au puissant empire noir du Songhaï, capitale Gao, sur le Niger. C'est à leur conquête par Moulay Ahmed el Mansour, sultan du Maroc, qu'on doit la création d'un nouveau centre d'extraction, à Taoudeni.

Dans une cuvette lacustre, à quelques mètres de profondeur, se superposent, séparées par des couches stériles, une série de bancs de sel gemme qui fournissent des dalles très dures, pouvant être, sans emballage, directement chargées sur les chameaux.

De vastes fosses carrées, taillées dans l'argile rouge et au fond desquelles croupit une saumure fétide, mettent à nu la surface des couches salines qui sont ensuite découpées à plat, soulevées, nettoyées de leur écorce granuleuse et friable de façon à n'en conserver que la partie centrale, compacte.

Le travail de la mine exige trois outils en fer : la *houe* pour le déblayage des glaises et des débris, le *pic* pour tracer les barres et cliver les bancs jumeaux, l'*herminette* pour décaper les barres brutes et leur donner leur aspect définitif.

Il exige surtout des mineurs, dont le sort n'est pas enviable, car les choses survivent souvent aux mots et si le terme "esclavage" est rayé de notre vocabulaire officiel - si pudique en la matière qu'il adopte parfois les plus joyeuses périphrases, "serviteurs-nés", "non-libres", "volontaires", etc. - la structure sociale d'un pays et les usages qu'elle implique évoluent beaucoup plus lentement que le lexique.

De Taoudeni, je voulais atteindre les anciennes mines de sel de Teghazza, où ne m'avaient précédé que deux "civils" : Ibn Battoutah en 1352, René Caillié en 1828.

On y retrouve, dans une immense sebkha étincelante de sel, l'emplacement des exploitations qui ont bouleversé le sol au cours de plusieurs siècles d'activité : la terre boursouflée, tourmentée, hérissée de buttes d'argile et de blocs de sel entassés, verdâtres, prend des aspects de banquise.

Deux ruines de villages sont encore visibles, où l'on retrouve la place des édifices effectivement bâtis - comme l'avait signalé mon collègue

Ibn Battoutah - en briques de sel gemme. Et il s'agit non seulement de bases de murs arasés mais parfois même de véritables fragments d'architecture, par exemple des arcs de plein cintre. En chlorure de sodium. Et qui n'ont pas encore fondu après quatre cents ans d'abandon : il est vrai qu'il ne pleut pas souvent à Teghazza.

Sur le sol, des débris abondent, tessons de poterie peints et vernissés, d'origine marocaine, objets de cuivre, perles, innombrables fragments de bracelets en fils de verre soudés, multicolores.

Au cœur d'une région très désertique. Teghazza est dépourvu de pâturage ; ce n'est pas un lieu où l'on puisse s'attarder. Je n'y passai que quelques heures.

Le lendemain à l'aube, il fallut reprendre la direction de Taoudeni. Splendides gisements d'instruments préhistoriques primitifs, du type dit "coup de poing" ou "biface".

Entre Oum el Assel et Taoudeni (cent vingt kilomètres), petit accident de route, il y a du vent et je perds les traces du détachement qui me précède.

Je suis bel et bien égaré, seul avec : 1° deux chameaux, 2° un indigène, 3° quelques arachides, 4° moins de deux litres d'eau. Chance qu'on soit en hiver. Inutile d'ailleurs de s'inquiéter ce soir : nous allons faire le thé, dormir et demain, à la boussole, tenter de retrouver Taoudeni.

Le trajet fut bien un peu laborieux et il fallut tâtonner un brin. A la fin de l'après-midi seulement nous reconnûmes certains pitons de la grande banlieue taoudénienne. C'est sans le moindre déplaisir que nous baraquons alors pour faire un peu de thé avec le fond du bidon, un jus noirâtre et salé, tout ce qui nous reste. Nous n'en sommes plus à une demi-heure près, certains d'arriver dans la soirée. Je rentrai au camp à 21h30, nous marchions depuis 6h35 du matin.

C'est alors que je m'associai, pour le reste de la campagne d'hiver, au Groupe nomade d'Araouan. Pendant près de quatre mois je vais accompagner le petit détachement.

Une poignée de tirailleurs soudanais, infatigables et de perpétuelle bonne humeur, des goudiers bérabiches, assez médiocres auxiliaires dans le parfait désert où ces hommes de la steppe, loin du cram-cram natal et de leurs troupeaux de bœufs, se sentent tout dépaysés.

Quelques Européens aussi. Je n'oublierai pas les compagnons de l'aventure avec lesquels j'ai

partagé tant de nuits glaciales, tant de vents de sable, tant de menus Spartiates.

Le capitaine G., masque romain flanqué de favoris opulents, hérités sans doute de quelque ancêtre amiral, couronné d'un ruban annulaire lui-même surmonté d'une tignasse ; passablement silencieux et méditatif, n'imaginant pas, comme c'est l'usage, que s'agiter et agir soient synonymes ; fait les choses sans éprouver le besoin d'en informer d'avance l'univers ; sait réfléchir ; joue aux échecs : un chef.

Lieutenant B., dit, en l'honneur de son instrument de musique préféré et de l'éclatante rutilance de son burnous, modèle de luxe - à côté duquel les nôtres, de pauvre drap garance et réglementaire, semblent lie-de-vin -, le "moine rouge siffleur" ; topographe de grand talent ; le premier levé ; a une phrase favorite, qu'il prononce en souriant dans sa barbe blonde, de préférence dans les circonstances difficiles : "Ce n'est pas une sinécure...", ce qui est d'ailleurs parfaitement exact.

Docteur R., qui fait son apprentissage saharien et arbore une chéchia fanée devenue vieux-rosé, que je lui ai donnée, mais qui, trop petite pour son crâne volumineux, se dilate au niveau de la tête pour devenir ensuite conique, simulant alors un *tarbouch* égyptien et faisant ressembler son support à un *effendi* de même origine ; excellent marcheur, promène inlassablement un étrange et pesant gourdin, en forme de club de golf, qu'il remorque depuis Tombouctou ; préside avec dévouement et compétence, en qualité de chef de popote, à l'élaboration de nos menus, ce qui a souvent consisté à un chiffre unique, celui des poignées de riz à faire cuire ; a aussi une phrase préférée, un peu énigmatique, peut-être, mais si pleine de beautés cachées : "Mystère et jambe d'oiseau."

Lieutenant L., abritant sous un casque colonial en pain de sucre, de modèle antique, un

profil aigu et des yeux pétillants ; se spécialise dans la capture en série, au piège de son astrolabe, d'innocentes étoiles dont il prédit puis ponctue la prise de sonores : "Attention... Top !" qui firent la joie des tirailleurs, continuant ensuite, des mois durant, mais sans le moindre prétexte astronomique, et sans astrolabe, à échanger à travers le camp des "Top !" facétieux ; mit en honneur l'usage d'un poker d'as qui servit à jouer, maintes fois, des parts de desserts et finit, faute d'enjeu, par être joué lui-même.

Des mois durant, nous avons erré à travers les solitudes de l'Erg Chech, de l'Azlef, du Hank, du Lemriyé, paysages sans formes et sans couleurs, plaines, regs, dunes, regs, plaines, dunes, et ainsi de suite.

Le 24 décembre, sebkha du Kseïb : marche de nuit, très Rois mages, suivie d'un frugal réveillon (nouilles, kessera, miel, cacao).

Près d'Oum el Jeïem, en tas, deux cadavres de chameaux et un homme : sèches.

Montée sur Agueraktem ; l'eau se fait rare, les étapes énormes, il fait froid, le lieutenant F. se coiffe d'un passe-montagne, le lieutenant B. arbore des bottes et des gants fourrés, tandis que le docteur endosse, par-dessus ses habits, une vareuse de tirailleur avec, en guise de ceinture, une bande de pansement : silhouettes saharo-polaires.

Pour se consoler de l'Erg Ijoubbane, on parle gastronomie, gâteaux, fromages, pain et autres lointaines friandises. Ces rudes ascétismes, cependant, malgré les apparences, ne prédisposent pas au vice de gourmandise. Ces déchaînements de sensualité demeurent tout verbaux, simple procédé psychologique destiné à venger le présent sur l'avenir. Mais celui-ci réalisé, on oublie de lui réclamer ce qu'il osait promettre et l'on conserve au contraire, de l'expérience saharienne, une habitude, et

comme un besoin, de frugalité. Ne pas généraliser, toutefois.

La région d'Agueraktem est, cette année, lacustre, et couverte de pâturages : *Farsetia* et *Aristida*.

Bonnes étapes. L'arrêt, l'immobilité retrouvée, la tension physique de l'effort soudainement relâchée, c'est une sensation merveilleuse, celle de l'arc débandé. Il vaut la peine de marcher, et de marcher dur, rien que pour le plaisir de pouvoir s'arrêter. Et la joie du départ n'est-elle pas faite déjà, largement, de celle de l'arrivée, savourée d'avance jusque dans les cruautés que l'absence implique ?

Pour l'instant on "marche la route", indéfiniment ; le travail ne chôme guère : le 18 janvier 1935, cependant, dans un ravin de Hank, j'ai eu, au milieu de la journée, une demi-heure de repos et me suis endormi, un La Fontaine à la main.

Le 27, mieux encore : une grasse matinée, enfin ! Je ne me levai qu'à 7 heures, pour les observations météorologiques, et me recouchai aussitôt, tandis qu'un vilain vent de sable se levait en même temps, mais pour ne se recoucher, hélas, lui, que le lendemain.

Avec le froid s'ouvrent aux talons de profondes crevasses ; c'est la saison. Le capitaine G. se fait recoudre les siennes par un tirailleur, avec une grosse aiguille et du tendon de gazelle ; je préfère le "coin", en graisse de bosse : cela fait merveille.

Sable à -1°6 et l'onglée aux doigts de pied.

Teghazza, 2^e édition, puis Agueraktem, de nouveau, cette fois par la pluie. Plusieurs jours de suite, avec tonnerre, orage de grêle... Finirons-nous la reconnaissance en pirogue ? Le 8 février, au matin, mer de nuages : à nos pieds s'étale une épaisse nappe de brouillard d'où émergent les garas et les dunes... On aura tout

vu : il ne manque plus que le tremblement de terre : je ne désespère pas.

Entre Tinioulig et Bir Annran, de nouveau des lacs, si vastes qu'il faut les contourner ou passer à gué. Puis, vent de plâtre, pour varier les plaisirs.

Après Tinioulig, c'est le raid final, le bouquet de la campagne d'hiver, à travers ce Lemriyé inconnu, "hanté de beaucoup de démons" affirme Ibn Battoutah, qui ajoute : "Cette plaine est belle, brillante ; la poitrine s'y dilate, l'âme s'y trouve à l'aise, et les voleurs n'y sont pas à craindre."

Début mars : la chaleur commence ; quatre litres par jour (cuisine comprise), c'est suffisant, évidemment, mais il y a des heures où l'on songe avec nostalgie aux immeubles à eau courante.

Il faut bientôt marcher de nuit, sur le rythme suivant : départ à 18 heures, trois heures de marche à pied (quinze kilomètres), de 21h à 0h00, à chameau (quinze kilomètres) ; de 0h00 à 1h00, à pied (cinq kilomètres), trois heures de sommeil, re-départ à pied, vers 5h30, arrêt à 8h30 (quinze kilomètres), soit, par étape, cinquante kilomètres dont quinze à chameau.

Un pays sans noms ; ailleurs ce peut être faute de renseignements qui, quelque part, du moins, existent : la carte, l'indigène, les livres, si l'on ignore soi-même, savent. Ici, rien à espérer. Telle dune ou tel canyon n'ont sans doute jamais eu de nom arabe, ni berbère, ni même soudanais : le "dernier" était en quelque dialecte préhistorique... Inutile d'insister, nous ne saurons jamais. Au besoin, nous serons obligés, comme au pôle ou sur la lune, d'en inventer.

Le 15 mars surgissait sur l'horizon la silhouette du fortin d'Araouan : nous marchions droit dessus. C'est un succès pour le topographe qui nous mène à la boussole, depuis

six cents kilomètres, sans le moindre point de repère, à travers ces "lieux déserts, et couverts d'arène, cuits et hydeux par l'extrême chaleur du soleil".

L'eau non rationnée, le pain, le repos sont appréciés ; nous sommes fatigués : G, ne peut plus poser le talon par terre et je traîne, depuis plus d'un mois, un abcès à la plante du pied.

Les méharistes ont terminé leur campagne. Moi pas. Le 27 mars je quittais Araouan, en route pour Asselar, à quelques quatre cents kilomètres dans l'Est, où m'attend le gisement de notre homme fossile.

Je renonce donc pour cet hiver - nous sommes déjà au printemps - à la traversée du Tanezrouft central. Renonciation toute provisoire : ce sera pour une autre fois. J'attends l'occasion depuis 1928, elle finira bien par surgir.

Morne tristesse des sables de l'Azaouad. La chaleur s'installe, le sol va dépasser 60°, l'air 40°.

A Guir, je récolte des hameçons préhistoriques en os. C'est ensuite El Mraïti, puis Mabrouk, où un vieux mortier éventré bâille en dormant dans les ruines d'un petit ksar.

Puis le Timétrine, bombement cristallin fortement disséqué, aux oueds boisés, jailli d'une boutonnière des plateaux crétacico-tertiaires.

"Asselar. Sa fournaise. Ses vents de sable, son eau salée et purgative", diront un jour les oblitérations postales.

Orthographe d'ailleurs déplorable : la lettre tamacheq est un *ier'* et il faudrait écrire *aslagh* ; le mot est touareg ; un Kounta m'affirme qu'il signifie "terre salée", mais *aslagh* au Hoggar et, au lforas, le féminin *taslagh*, est le nom d'une crucifère.

Sinistre coin, quand il n'y a pas plu depuis des années. Mais les recherches géologiques

sont fructueuses : de nombreux fossiles, et surtout, dans le quaternaire, d'abondants vestiges d'animaux et de plantes ayant vécu dans les lacs (poissons, mollusques, crustacés, roseaux) ou sur leurs bords (éléphants, hippopotames, herbivores, "escargots", et même un œuf d'oiseau).

D'Asselar, quelques excursions, en particulier une pointe sur l'Adrar des Iforas pour retrouver le granité et me rendre au camp du Groupe nomade du Timétrine où s'ébauche, presque par hasard, au cours d'une conversation avec le lieutenant Brandstetter, le projet transtanezrouft que nous devons réaliser l'hiver suivant.

Le retour sur Tombouctou à travers un Azouad calciné, à franchir en diagonale - quatre cents kilomètres -, par une température maintenant torride, en compagnie d'un guide qui devait, sur le même itinéraire, sécher avec un jeune garçon au voyage suivant, fut monotone, égayé seulement par : un coucher de soleil étonnant, chargé de nuages bleu vif un peu vert, le 1^{er} mai ; de merveilleux grouillements de tiques d'un modèle inusité, mates et chagrinées, sous les acacias ; l'envahissement graduel du paysage - et aussitôt, hélas, du sérual - par le cram-cram retrouvé ; une dernière montagne à grimper - le Tadrart par la face sud-est, cent cinquante mètres d'éboulis croulants et vertigineux, que Ton peut à peine toucher tant ils brûlent, ce 8^e de mai, en pleine gueïla ; un essai, raté, de fakirisme (moi, la braise me cuit les pieds).

10 mai, au puits d'Aguenni, à trente kilomètres de Tombouctou : dernière nuit de vrai désert, pas très solitaire d'ailleurs. Les bergers ont puise, je crois, du soir au matin ; chœur des bœufs, des moutons et des bourricots, auquel ne manque qu'une seule voix, celle du petit veau qui est tombé hier dans le puits et s'est tué.

Et puis, c'est la grand-route du Nord, très fréquentée en cette saison de retour d'azalaï, Longs défilés silencieux de chameaux glissant clans la nuit, au clair de lune. Spectacle assez solennel, presque grandiose : ces rames incessantes lancées à la file indienne, monstre sans fin, articulé, mécanique, évoquent je ne sais quelle bête colossale, à la fois une et multiple, une sorte de titanesque scolopendre aux pattes innombrables, animée d'un rythme lent, mais décidé, infatigable, implacable, irrésistible.

Scène inchangée. Dans ce même cirque de sable planté d'acacias, près de ce trou noir couronné de poulies crissantes, défilaient, il y a deux mille ans, par la même lune de mai, les caravanes des Libyens, il y a mille ans, celles de la gabelle songhaï, il y a trois cent cinquante ans, celles des conquérants marocains, il y a un siècle Laing et Caillié, marchant l'un vers la misère et la gloire, l'autre à la mon, sous *l'atil* de Seheb, à trois heures au nord,

A l'aube du 11 mai, je crois rêver : devant moi, une ville, des tours... Des oiseaux éclatants, rolliers bleus et guêpiers écarlates. Tombouctou. La fin du désert.

Il est temps. Je suis en loques ; tout m'abandonne, séroural, chemise, casque, sandales ; une forte patine désertique colore mon épidémie : "Et moi qui croyais que vous portiez des chaussettes cachou", me dira demain la Colonelle...

La séance est terminée.

XII

LE LIVRE AU SOLEIL OU LE CATÉCHUMÈNE SAHARIEN

*There rolls the deep where grew the
tree.
O Earth, what changes hast thou seen !*

.....
*They melt like mist, the solid lands,
Like clouds they shape themselves and go*

IN MEMORIAM

Un néophyte vigoureux. — Géologie à livre ouvert. - Mais peu lisible. - Une légende tenace. - Désert climatique. - Mille et deuxième nuit. - La tôle enchantée. - Le catéchumène proteste. - Apostrophe à mon bonnet. - Falaises d'érosion. - Les types de structure. - Influence du vocabulaire sur le relief. - Sables et dunes. - L'asphyxie des oueds.

"Et celui-ci ?" - "Une oolithe." - "Et celui-là ?" - "Rhyolithe, bon spécimen, excellent exemple de structure fluidale ; je le garde : vous m'en faites bien volontiers cadeau." - "Et ça ?" - "Une dolente pourrie, échantillon médiocre ; je vous ai pourtant assez recommandé de ne prélever que de la roche saine !" - "Et ça ?" - "Rien du tout ; un vague débris de silex, et que vous n'avez même pas recueilli *in situ*, mais ramassé sur le reg ; aucun intérêt ; fichez-moi ça en l'air ; non, par ici : sur la chéchia d'Ibrahim, pour voir la bobine du propriétaire..."

A l'étape, triage des récoltes du jour ; le lieutenant en a plein les poches.

Car j'ai enfin fait un disciple ; c'est bien la première fois de ma vie que cela m'arrive ! Le néophyte est rempli d'ardeur et si vigoureux qu'il a, du premier coup, casse la pointe de mon marteau de géologue.

Pour mon catéchumène, c'est une révélation. Il s'est aperçu soudain que le travail géologique ne consiste nullement, comme on le croit souvent, à ramasser au petit bonheur des échantillons de roches ou de fossiles, mais à interpréter les aspects du sol, à en saisir l'architecture, à en reconstituer l'histoire. Une explication, certes, provisoire, fragmentaire, maladroite, mais lourde de promesses et principe des synthèses futures.

"Et nous n'en soupçonnions rien ! On nous lâche à travers le désert, nous, officiers méharistes, occupés sans cesse de questions topographiques, de points d'eau, de pâturages, en contact permanent avec le sol, sans aucune connaissance géologique, au point que, bien rares sont ceux d'entre nous qui sachent distinguer un granité d'un grès. Pourquoi ne pas nous fournir quelques notions générales, simples, pratiques, qui nous permettraient, sinon de faire œuvre de spécialiste, ce à quoi nous ne saurions prétendre, mais à tout le moins d'aider utilement celui-ci par nos observations et nos récoltes, de comprendre quelque chose aux pays que nous cartographions, de voyager plus intelligemment qu'un ballot, une caisse de munitions, un touriste ou une guerba !"

L'ami B. n'a pas tort. Nous voyagerons les yeux ouverts : Y. M. C. A., c'est aussi la devise du géologue de plein vent : Yeux - Marteau - Calepin -Anéroïde.

D'ailleurs, la géologie saharienne est à la fois exceptionnellement facile et exceptionnellement difficile. Facile, d'abord parce que la structure est simple, d'une simplicité de schéma scolaire, et puis parce que, faute de sol — au sens

botanique du terme - c'est, en fait, le sous-sol qui est partout à nu ; ni cultures, ni forêts, ni maisons ; aucun écran pour masquer le squelette, on marche dessus directement. Dans les pays humides, il faut souvent au géologue des ruses de Mohican pour deviner la nature du sous-sol, et des travaux d'art, puits, forages, carrières, tranchées ; ici, nulle serrure à forcer ; le livre est grand ouvert, il n'y a qu'à lire. - "Si l'on a appris l'alphabet" ajoute B. - Evidemment.

Parce que l'énormité des distances, la monotonie d'un régime indéfiniment tabulaire, sans relief appréciable, l'insigne rareté des horizons fossilifères, donc des points de repère datés, les redoutables récurrences de faciès lithologiquement identiques aux niveaux les plus variés de l'échelle stratigraphique, l'importance des dépôts récents qui peuvent dissimuler le substratum, enfin les conditions mêmes du travail au désert et l'obligatoire rapidité de bien des trajets, ne rendent ce schéma déchiffrable - pour simple soit-il - qu'à un œil exercé.

Cette vieille histoire de fond de mer desséché a tout de même la vie dure. Superstition populaire, c'est entendu, mais superstition tenace. Et tout ça, pour un peu de sable et quelques coquillages.

C'est la faute de Biskra. Au débouché de l'Aurès, terriblement accidenté, on est tombé dans la plaine, et quelle plaine ! Une steppe horizontale, des sablons, des chotts, du sel, une vraie marée basse.

Donc une mer. Humboldt s'y est laissé prendre. Mais si on avait attaqué le désert par l'Air, le Hoggar ou le Tagant, pareille hypothèse ne fût jamais née.

Quant aux coquillages de l'oued Rhir, ils n'établissent rien de plus que l'existence récente de ces mollusques dans les eaux salées de la région. "Salées", ce qui ne signifie pas forcément "marines" ; encore un préjugé cette

idée que le sel vient de la mer : il y va, il n'en vient pas.

Non, le Sahara n'est pas un désert parce qu'il serait un prétendu fond de mer. Qu'il ait contenu, et récemment, au quaternaire, de vastes nappes d'eau, c'est certain, mais d'eau douce. Le Sahara n'est donc pas un désert d'origine chimique ; son aridité ne tient nullement à la nature du sol. Voilà ce qu'il est essentiel de bien comprendre.

On y trouve, en effet, les roches les plus variées, des granités et des basaltes, des schistes, des grès, des calcaires, des argiles, etc., exactement comme en France.

A une légère différence près, qui, à elle seule, d'un sol qui n'est pas infertile par lui-même et serait ailleurs verdoyant, fait un désert : le climat.

Le Sahara est un désert d'origine purement climatique. Décalé de quelques degrés de latitude vers le nord et transporté sous des cieux plus humides, il ne tarderait pas à se faire Bretagne. Touraine et Normandie, avec forêts, rivières, prairies, écrevisses et nénuphars.

Son aridité a pour simple origine l'excessive disproportion entre la quantité d'eau que lui verse la pluie et celle que lui soustrait l'évaporation.

Mais encore un coup, à cela près qu'il n'y pleut guère, c'est un sol semblable aux autres.

Et qui, comme les autres encore, a une histoire, dont l'ami B. qui, élève studieux, a déjà tiré son carnet, voudrait bien entendre le récit - très sommaire, effrontément incomplet et schématisé avec impudence, bien entendu -, et que je vais, par conséquent, lui conter.

Le Sahara est un pays stable, calme, solide, ce que les géologues appellent un "bouclier" ou un "môle", quelque chose comme le plastron empesé d'une chemise, le morceau qui refuse de se laisser chiffonner ; trop peu flexible pour suivre les ondulations des tissus qui l'entourent,

vous l'aurez brisé, si vous insistez, avant de l'avoir converti au plissement. Un gâteau rigide, horizontal, à la rigueur quelques cassures, peu ou pas de plissements.

Écrivez, ami B. : "Mille et deuxième nuit : *La tôle enchantée*" ou : "Les bonnes recettes : tarte maison." C'est le titre.

Une tourtière qui nous tiendra lieu de moule et de socle (nos granités mauritaniens et touaregs),

1. Verser la pâte dans la tourtière, en masses irrégulières [A] : ce sont nos chaînes de montagnes précambriennes, les Saharides.

2. Au couteau, niveler soigneusement [B], comme l'érosion a pénéplanisé les Saharides dont les plis ne sont plus indiqués que par les cicatrices qui zèbrent la plaine, sur l'emplacement des montagnes ; un fameux coup de rabot.

3. Premier accident : un robinet (de confiture, heureusement) inonde notre moule garni [C], comme la mer, au début du primaire, envahit le socle saharien qu'elle va occuper, en certains points, jusqu'au carbonifère moyen : cambrien, silurien, dévonien, début du carbonifère. .. que de confiture ! Le Sahara est toujours sous l'eau : il s'y dépose des grès, des calcaires, des conglomérats, des argiles, tous les sédiments des plateaux touaregs et mauritaniens.

4. Nouvel avatar (décidément les *djinns* s'en mêlent) : le fond de la tourtière fait bombance (au vrai sens du mot) ; tôle, pâte, confiture émergent [D] ; c'est l'époque houillère ; la mer recule, le Sahara abandonné par les flots, se chauffe au soleil.

5. Mais qui dit terre ferme dit érosion ; les sédiments vont être entamés, rongés, décapés ; le coup de cuiller est si vigoureux qu'il atteint souvent, à travers la confiture, la pâte et parfois le métal du plat [E].

6. Et ça continue pendant des milliers d'années ; mais l'érosion n'a pas le pouvoir de faire s'évaporer le produit de ses rabotages, elle ne peut que les déplacer, et, s'ils ne parviennent pas à la mer, il faut bien qu'ils s'accumulent quelque part ; ce que perdent certains districts, d'autres s'en accroissent ; le colmatage progresse [F].

7. Puis, un beau jour, tandis que les iguanodons s'ébattaient en Picardie et que des essaims d'ammonites cinglaient à travers les mers parisiennes, le robinet s'est remis en marche, un autre, côté crème, cette fois-ci, pour la commodité de l'explication sans doute [G]. La mer réenvahit une bonne tranche de Sahara et dépose, bien entendu, les sédiments d'usage, crétacés et éocènes (début du tertiaire).

8. Nouveau retrait de l'eau salée, nouvelle phase continentale [H], érosion et accumulation côte à côte, comme de coutume.

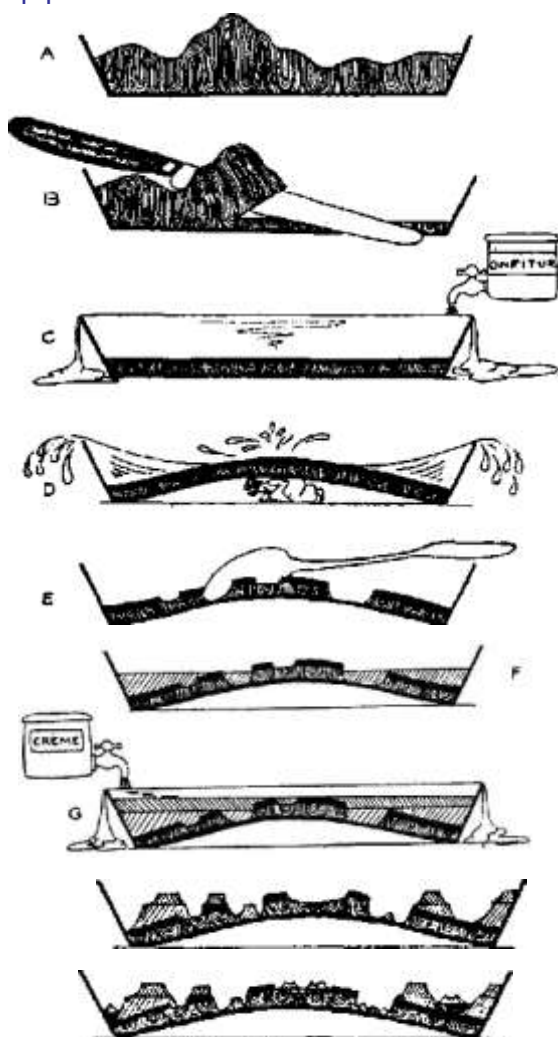
9. Le pays prend peu à peu son aspect actuel : saupoudrer de sucre cristallisé (dépôts quaternaires d'eau douce) et de sucre en poudre (dunes) [I].

10. Et voilà. Servir chaud, ou glacé.

B. ne souffle mot et ne manifeste pas le plus léger enthousiasme pour mes talents pédagogiques. J'en suis cruellement vexé. Alors ? - "Alors, ronchonne B., je n'y ai rien compris du tout à vos sacrées histoires de robinets, de confiture et de bombances.

Allons, c'est bien fait ; ça m'apprendra à inventer des sottises quand il était si facile d'exposer tout uniment à mon néophyte "l'influence de la tectonique saharidienne sur l'orientation des virgations hercyniennes, les indices d'une discordance angulaire séparant du conglomérat de base de la série continentale intercalaire les argiles du post-Viséen ou tout simplement, l'origine de la bowlingite que renferme l'andésite à pigeonite à faciès diabasique de Téliq..."

Seulement, il n'aurait peut-être pas compris beaucoup plus.



"Mille et deuxième nuit : *La tôle enchantée*" ou l'histoire géologique du Sahara sous forme de recette de cuisine. Voir l'explication dans le texte, p. 201)

Non, non, ne nie demandez pas : "Avez-vous trouvé quelque chose ?" Parce que, sûrement, je n'ai rien trouvé pour *vous*. Car je sais fort bien ce que signifie votre question : "Avez-vous trouvé une mine d'or, les émeraudes des Garamantes, l'escarboucle engendrée, comme nul n'en ignore, de l'urine du lynx, une source de cognac, un puits de pétrole ?"

Ai-je deviné juste ? Oui ? Je m'en doutais. Votre "quelque chose" doit être du merveilleux ou du profitable. Vous serez donc volés, car, Dieu merci ! je n'ai ni l'un ni l'autre à vous offrir, rien que la grise, quotidienne, décevante réalité, rien que le peu de vérité que nous avons pu conquérir ou, plus modestement, glaner, au long de nos étapes monotones.

La plus merveilleuse des merveilles, d'ailleurs, et le plus profitable des profits, mais, bien sûr, pas au sens usuel, "journalistique", de ces mots.

Pour l'"utilité pratique" et l'émotionnant" (*sic*) - si possible assaisonné d'une pointe de trouble sentimentalité, n'est-ce pas ? - s'adresser à côté, rayon "grande" presse, reportages à sensation et publications "spéciales".

Bien entendu, le paragraphe précédent ne vous concerne en rien. Je parlais à mon bonnet, et à ceux qui ne me liront point, ayant mieux, ailleurs.

Encore un détail, que B. n'est pas forcé d'écouter - mais qui est utile, je crois. Les plateaux sahariens sont souvent bordés de hautes falaises, murs parfois colossaux - jusqu'à cinq cents mètres - et pouvant se prolonger sur des centaines de kilomètres. Leur existence pose un problème intéressant. Quelle est leur origine ?

On a parfois tenté de les expliquer par des failles, c'est-à-dire par des dislocations verticales, amenant l'effondrement d'un compartiment du sol, avec rejet, en saillie, d'une tranche - en l'occurrence la falaise -, coïncidant

avec le plan de fracture de l'accident. On doit en réalité, beaucoup plus simplement, considérer ces gradins comme des reliefs d'érosion.

Entamez un fromage : le tracé de votre entaille aura découpé de splendides falaises d'érosion. Cela implique- vous le constatez en ramenant dans votre assiette la tranche prélevée- la disparition d'un morceau de l'objet, donc, enlèvement, transport, et non simple fracture sur place comme dans le cas de la faille.

C'est à l'action des eaux courantes qu'il faut attribuer la disparition du quartier manquant. Que cela confonde l'imagination - de gens qui vivent soixante-dix ans et jugent les fleuves géologiques à la mesure de la Seine, de l'Amazone et autres menus ruisselets - c'est possible. Il le faut admettre pourtant.

Et, après tout, est-ce plus miraculeux que la surrection de l'Himalaya, l'ouverture de l'Atlantique Nord ou l'effondrement de la Tyrrhénide ?

Il n'est pas mauvais non plus, B, vous m'entendez ? D'avoir quelque idée des formes diverses du paysage saharien, dans leur relation avec le climat et la géologie, naturellement, sans quoi, on n'y comprend plus rien.

En effet, pour des yeux habitués au modelé des pays humides, la brutalité des contours, la pente des éboulis, le raccord à angle droit de la plaine et de la *gara*, l'indécision du réseau hydrographique, ou son absence totale sur des surfaces démesurées, etc. sont d'hérétiques absurdités. Preuve en soit la touchante sollicitude avec laquelle les scribes cartographiques européens tiennent trop souvent à retoucher, à "fignoler" les levées topographiques sahariennes pour rendre le modelé "vraisemblable".

Ils n'admettent pas une montagne jaillissante, explosive, posée sur la plaine comme un pain de

sucré sur une planche et sans plus de transition que lui avec son support, ni des courbes de niveaux bloquées en une seule, les parois étant verticales. Aussi bien faut-il avoir vu.

Nous distinguerons - ami B., encore quelques minutes d'attention - quatre types principaux de structure qu'il est bon d'avoir dans l'œil si l'on tient, comme vous y tenez, à voyager au Sahara autrement qu'en aveugle.

Ils correspondent, naturellement, aux grandes divisions de la stratigraphie saharienne. Si l'on s'en tenait au point de vue purement morphologique, on pourrait se contenter de définir : I. *le relief disséqué* (montagne, djebel, adrar) et II *la surface horizontale* (hammada et reg), pouvant être 1° celle d'un plateau ou 2° celle d'une plaine (d'abrasion ou de comblement). Plus la dune.

Mais si l'on veut tenir compte, non seulement des formes actuelles, mais de leur genèse, ce sera un petit peu plus compliqué.

I. *Massifs cristallins*, actuels (reliefs) ou virtuels (pénéplaine, c'est-à-dire reliefs rabotés). - Si le massif a tenu : montagnes - montagnes sahariennes, évidemment, en français, des collines - : Adrar des Iforas, Hoggar (qui ne doit les découpures de son chapeau qu'à des venues volcaniques tardives, surimposées au vieux socle), etc. - Si le massif s'est, laissé user : pénéplaine cristalline : Karê, Yetti, Tanezrouft oriental. - Enfin, si le massif était composé à la fois d'éléments compacts et d'autres moins résistants, l'érosion déblayant ceux-ci en respectant ceux-là, finira par sculpter un paysage d'archipel, semis de chicots dressés sur l'horizontalité de la plaine, ce que les géographes allemands ont le privilège de pouvoir désigner d'un seul mot : *Inselberglandschaft*.

II. *Style imbriqué*¹ - C'est celui des sédiments subhorizontaux. A la surface de ces plaines ou de ces plateaux, de loin en loin, se dessine une arête dissymétrique, simple marche d'escalier ou véritable falaise ; ces gradins limitent des territoires imbriqués à la manière des tuiles d'un toit ou des écailles d'un poisson. Exemples : tassilis, plateaux mauritaniens, synclinal de Taoudeni, auréoles soudanaises du crétacé-éocène, etc.

III. *Colmatages anciens*. - Plateaux horizontaux : hammada de Tindouf, Khnachiche, Tanezrouft central.

IV. *Plaines de comblement*, - Colmatages récents. Ce sont les dépôts quaternaires. Exemple : Azaouad, Dépôts d'eau douce, puisque la mer a quitté le Sahara au début de l'ère tertiaire, tandis que les tapirs galopaient dans les savanes de Montmartre. On retrouve, il est vrai, à Tombouctou, des quantités de coquillages marins. On y a vu la preuve de l'existence d'une mer quaternaire. En fait, ces mollusques ne sont pas en place, ils n'ont pas vécu à Tombouctou mais y ont été apportés, sans doute de la côte de Mauritanie,

On serait d'ailleurs bien embarrassé pour trouver à cette mer sahélienne récente un point de contact avec l'Océan, La légende du Djouf venait à point pour faciliter la communication et satisfaire la curiosité des amateurs d'hypothèses géographiques ou atlantidiennes.

C'était parfait, à un menu détail près, toutefois : l'inexistence du célèbre *djouf*.

La géographie officielle signalait, entre la Mauritanie et le Soudan un gigantesque bas-fond, bien creux, évidemment quelque bassin marin, que Mackenzie, dès 1877. proposait d'inonder pour faciliter l'accès du Soudan : Tombouctou, port de mer...

¹ Au sens simplement morphologique, bien entendu, et non *tectonique*, du terme.

Plaisant chapitre à écrire : "De l'influence du vocabulaire sur le relief." En effet, dans la toponymie saharienne, un *djouf*, substantif de sens général, désigne un cirque, un creux de dunes, une gouttière au pied d'une falaise, toujours un accident local ; on dira ; le *djouf d'El Guettara*. le *djouf de Taoucleni*, etc., jamais le *Djouf*.

Un renseignement indigène, recueilli par Barth, est à l'origine de la légende. Les cartographes européens qui, plus que la nature, ont horreur du vide, enchantés de pouvoir mettre un nom largement étalé en travers de solitudes ignorées, étiraient ce malencontreux vocable jusqu'en des lieux où il n'avait, certes, plus que faire.

Puis, par malheur, on s'aperçut que *djouf* signifiait "ventre" : du coup, la cuvette était creusée, à coups de lexique ; on la décrivait à distance, sans l'avoir jamais visitée, bien entendu, et des cartes hypsométriques la teintaient d'un joli vert clair, au moins imprudent.

En réalité, le Lemriyé est une plaine, sensiblement au niveau de Tombouctou, plutôt légèrement plus élevée même, et n'est nullement une cuvette topographique. On ne pouvait pas le deviner.

A défaut d'océan liquide, la "mer de sable" ? Avec ses tempêtes, son simoun, ses vagues, ses caravanes ensevelies ? Le cliché est classique. Admirable matière, d'ailleurs, à chromos et à reportages.

La dune n'a jamais submergé personne, que les cinquante mille Perses de Cambyse : "Il leur survint une bourrasque de vent du midi, qui, levant les grèves de sable, les laissa dessous ensevelis, et ainsi disparurent tous."

Mais aujourd'hui le plus violent des vents de sable, quand il aurait duré- ce qui, malheureusement, lui advient parfois -, plusieurs

jours, n'est à tout prendre qu'un odieux désagrément, un danger direct, jamais.

Les points d'interrogation pullulent : d'où vient le sable des dunes, quand et comment s'est-il accumulé, pourquoi ici seulement et pas là, d'un côté en plages ondulées, de l'autre en vraies montagnes ?

Le sable saharien est fait de grains de quartz emprunté aux roches éruptives soit directement, soit surtout par l'intermédiaire des grès ; c'est de l'ancien grès mobilisé (et du futur), comme le grès est de l'ancien sable consolidé (et du futur).

C'est à l'érosion fluviale que le sable des dunes doit, en majeure partie, son origine, l'érosion éolienne, la seule qui soit à l'œuvre aujourd'hui. y étant sans doute pour fort peu de chose.

Le vent, en somme, n'aurait fait que construire et modeler les masses de sable qu'offraient à ses talents d'architecte les alluvions quaternaires une fois desséchées. Mais ce sont les fleuves qui auraient fourni ce matériel.

Nous savons bien - pour avoir entrevu, ça et là, dans nos vallées quelques graviers, une couche de limon, un banc de sable - que les fleuves ne transportent pas que des matériaux dissous et ont un "débit solide", mais l'importance de celui-ci nous échappe parce que la mer le reçoit ; le résultat de la décantation nous demeure invisible.

Au contraire, les fleuves sahariens ont été - au moins les derniers - des fleuves de bassins clos, sans débouché maritime, se jetant dans des zones d'épandage marécageuses dont le lac Tchad offre une excellente image.

Dans cette cuvette plate, ils accumulaient des sels dissous, tout prêts à se cristalliser par évaporation, et des *alluvions* : celles-ci sont insolubles, elles demeurent où la crue les a déposées, peu à peu colmatent leur "Tchad",

exhaussant ensuite le niveau de base du cours d'eau dont la pente et la vitalité diminuent. Le lit s'engorge. Le fleuve étouffe, il agonise, il va périr, asphyxié par ses propres alluvions : un suicide.

Desséchées, les alluvions sont désormais à la disposition de qui en voudra : "Mâchefer à enlever gratuitement", dît la pancarte sur la porte de derrière de l'hospice. Il y a preneur : le vent.

L'argile est bien vite éliminée : poussière impalpable, elle ira saupoudrer de limon les fonds océaniques. Le sable plus lourd, ne quittera pas l'Afrique. Mais il changera de forme. De la couche sédimentaire, stratifiée, horizontale, le vent va façonner la dune.

Les dunes, plutôt, car il en est de toutes sortes, depuis la flèche de la *nebka*, modestement abritée derrière sa touffe de *hâd*, fidèle indicatrice des vents dominants, jusqu'aux édifices géants et complexes de plus de cent mètres de haut, en passant par le croissant de la *barkane*, et les autres modèles.

Aux pieds qui ont longuement et durement peiné dans les cailloux, dans les ardoises sonores et tranchantes de l'*Azlef*, ou les monstrueuses éponges épineuses du *Terrecht*, les premiers sables sont doux, voluptueux. C'est une délivrance.

Mais c'en est une mille fois plus grande quand, trois jours après, de ce dernier sommet que le pied festonne en minuscules avalanches, vous découvrez le lac bleuâtre d'un horizon rocheux, libre de sable : Le reg, enfin le reg !" On va échapper à cette matière hostile et sournoise, sans franchise, caressante à qui demeure immobile, implacable ennemie du marcheur, épuisé par l'invisible, étouffante et visqueuse étreinte.

Entrant dans l'*erg*, vos sandales déliées, vous imaginez être pieds nus ? Vous avez chaussé des brodequins de plomb.

XIII

NAVIGATIONS TANEZROUFTIQUES

*C'est tout à fait comme la mer, dit
Una... on voit où l'on veut aller, et
On y va... et il n'y a rien dans l'intervalle.*

R. KIPLING, RETOUR DE PUCK.

Une escapade inattendue. - Vers le Sud marocain. - L'équipée se prolonge. - Le dernier blanc. - In Dagouber. - Préparatifs. - Socrate. - "Et maintenant, virgule..." - Le grand départ. - Ouallen, 75°. - Néant. - De la myopie chez les tiques. - Une libellule. - Météorite. - Croquettes Tanezrouft. - Atterrissage. - "On remet ça ?" - Erg Chech. - Un aklé laborieux. - Inquiétudes. - Proverbe menteur. - Toujours plus outre. - 6 mars 1936 : terminus. - Retour sur le Touat.

Rentré en France en juin 1935, je pensais devoir renoncer pour des années - ne fût-ce que pour pouvoir à loisir étudier mes matériaux - aux aventures sahariennes.

C'est dans le cadre provincial du vieux Jardin des Plantes, dans ce laboratoire paisible, ouvert sur des pelouses et des ombrages, que j'allais pour longtemps, me fixer.

Or me voici, une fois encore, sur les pistes de l'Ouest. Le destin m'a ramené, presque malgré moi, au bord de la falaise du Hank où j'ai retrouvé sans surprise Mohammed Mokhtar, le vieux guide tadjakan de l'an dernier, qui m'accueille sans étonnement.

Au cœur d'un plateau calcaire désolé, blanchâtre à perle de vue, couvert de cailloutis anguleux, de silex, de gravats plâtreux, semé des étranges pelotes du "chou-fleur du désert", s'est nichée, dans un ravin, une minuscule palmeraie, avec : les ruines d'un ksar, qui est une vraie petite ville avec plusieurs tours et un minaret : Tindouf, aux portes du Sud marocain.

Noël 1935. D'ici, il va falloir regagner le Hank, franchir à nouveau les dunes de l'erg Chech, pour atteindre Taoudeni, puis In Dagouber, à la frontière du Tanezrouft. Ensuite, ce sera la traversée de la région inconnue qui sépare Taoudeni de l'Ahnet, une navigation de quatre cents kilomètres à la boussole, sans point d'eau, bien entendu, à travers une des zones les plus désertes du monde ; enfin le retour vers le nord par les oasis du Touat.

Demain matin, quittant Tindouf, j'aurai devant moi plus de deux mille kilomètres de route, à pied et à chameau, de rudes étapes, des marches épuisantes, mais aussi de ces bons sommeils de bête fatiguée, quotidiens miracles de la nature qui vous amènent à l'aube en état de recommencer l'effort de la veille.

Dès que l'oasis, ses maisons, sa vie facile et confortable - pensez donc, un lit, du camembert, des chaises, du pain ! - auront disparu à l'horizon, ce sera de nouveau la vie sauvage, élémentaire, brutale et dépouillée à souhait, mais il faut le reconnaître, parfaitement salubre.

Toujours "'agréable¹", non ; saine, oui, et pleine d'enseignements pour des "civilisés" ayant fini par confondre l'accessoire et l'essentiel, et par encombrer leur existence d'une foule d'éléments artificiels, de besoins factices, de malsaines inutilités qu'ils considèrent naïvement comme ("indispensable".

L'indispensable, le vrai, ne pèse pas lourd, à peine trente kilogrammes par mois.

C'est la ration du méhariste : vingt kilogrammes de blé moulu, un de vermicelle, cinq de sucre, un demi de thé vert, deux litres d'huile. Et voilà, ce dont les Européens ne se doutent guère, de quoi faire vivre, et prospérer - sans viande souvent, toujours sans alcool -des hommes dont l'existence quotidienne exige des efforts physiques souvent démesurés.

Evidemment ce n'est pas un pays pour valétudinaires, je ne le recommande qu'aux santés robustes ; un pays sans secours médical possible, un pays où l'on n'a pas le droit d'être malade : essayez d'enfreindre le règlement, soyez-le quand même pour "voir", pour tenter l'expérience. Que fera-t-on de vous ? Rien. Rien, parce qu'on ne peut rien : vous êtes malade, ou blessé, mourant peut-être ? Soit, mais le cas n'est pas prévu et, pour intéressant que vous soyez, cela ne rapprochera pas d'une seule étape le puits, bien lointain encore... Il faut marcher à tout prix ; si vraiment vous êtes incapable de vous tenir en selle, eh bien, on vous attachera, mais l'étape se fera, parce qu'il faut qu'elle se fasse.

Pays impitoyable. Et nous serons bientôt, nous aussi à l'image de celui-ci, sans une plainte devant nos souffrances, insensibles à celles des autres.

L'école est rude, la leçon en est salutaire. Ici, l'usage est de se rendre "intéressant" par de perpétuelles jérémiades, sous les prétextes souvent les plus futiles, la chaleur (ou le froid), la pluie (ou le soleil), etc. Le moindre *bobo* nous précipite chez l'apothicaire. Là-bas, aucune plainte ; c'est tout à fait inutile puisqu'il n'y a personne à apitoyer : alors il ne nous reste qu'à serrer les dents, en prenant Pair du "monsieur-qui-n'a-pas-mal-du-tout". Excellente méthode : nos menus accrocs de santé, et d'épiderme, méritent-ils vraiment, vus de Sirius, l'intérêt attendri que nous leur portons ?

Autre bienfait du désert : un certain retour à la nature, mais sans romantisme, sans effusions lyriques, sans niaiseries sentimentales.

Un changement de rythme d'abord : après celui de la vie "civilisée" - ou prétendue telle -, artificiel, décalé, celui que le soleil impose à tout le monde vivant, avec la régulière alternance de la lumière et des ténèbres.

A ce rythme nous obéirons nous-mêmes, nous endormant à la nuit, nous levant avec l'aurore.

Présence retrouvée aussi de l'écorce terrestre, au ras de laquelle nous allons vivre ; marchant, assis, couchés, nous conservons avec le sol un contact direct, sans intermédiaire : il faut avoir pataugé dans le sable, à longueur de journée, s'être déchiré les doigts de pied dans la caillasse, avoir dormi à même le roc, pour comprendre ce que cela signifie. Aussi le point de vue du piéton n'est-il pas celui de l'aviateur, qui voit les choses de plus haut, et, celles de la terre, plus mal.

Leçon d'humilité, cette existence de cloporte collé au sol, cette fraternelle cohabitation avec les bêtes dans les rangs desquelles nous reprenons place, pour découvrir, dans notre combat contre l'hostilité d'une nature terriblement inhumaine, que nous sommes simples spectateurs d'une pièce qui ne nous est nullement destinée. Une fameuse douche sur notre naïf orgueil de "Roi de la Création"...

Sur le sol, oui, mais sous le ciel : à la ville, entre nos parquets et nos toits, on n'a ni l'un ni l'autre ; ici, on a l'un et l'autre, le second, par la splendeur de ses consolations, vous vengeant parfois du premier qui manque, à tous les sens du mot, de tendresse.

Le *ciel* consolant du *sol* ? Seulement ? C'est peu dire s'il faut y voir la constatation résignée d'une irréductible hostilité. Les beautés du ciel venant éclairer, adoucir les rigueurs d'un sol qu'il

s'agit non d'oublier mais d'accepter et de vaincre, le *sol* transfiguré par le *ciel* ? A la bonne heure ! Cette fois nous sommes d'accord. Et le programme, d'ailleurs, ne s'appliquera plus au seul Sahara...

Et puis, pour le voyageur, il y a la joie de la découverte, les problèmes s'éclairant peu à peu, les secrets du passé géologique ou humain arrachés un à un, par bribes, à un pays qui sait les défendre, la joie de pouvoir, fût-ce dans la mesure la plus modeste, faire avancer l'étude scientifique du désert : de quoi faire oublier les austérités de la vie saharienne, au vrai Sahara, naturellement, qui, lui, commence plus loin que les environs de Biskra ou les jardins de l'hôtel de Bou-Saada, en quoi il diffère de celui des touristes.

Décidément, le désert demeurera toujours fertile, au moins en imprévu. Ce ne sera jamais le pays des horaires trop précis, des programmes minutieusement réglés. Ici, où se perd si aisément la notion de la durée, au sein d'un océan de jours identiques et monotones, où il ne faut jamais en être à une ou deux semaines près, il est imprudent de fixer d'avance, avec trop de détails, l'emploi de son temps.

Les annonces de voyages chronométrés : "Visitez le Grand Désert. Le Sahara en quatre jours, huit heures, dix minutes. Prix 3 895 francs, chasse au lion, promenade à chameau et pourboires corn-pris", ne concerneront jamais que des trajets en autobus, sur deux ou trois pistes classiques, semées déjà de boîtes de *corned-beef* et de culs de bouteille. Le véritable Sahara en restera éternellement indemne.

On a vu plus haut comment, à mon singulier étonnement, je me suis vu, à peine rentré de ma longue randonnée 1934-1935, "relancé" pour une nouvelle expédition et dans la situation du jouet mécanique qui, tout trépidant encore de sa

précédente acrobatie et tout juste arrêté, est soudain renvoyé en piste pour une nouvelle performance, abandonné derechef aux impulsions d'un ressort vigoureusement bandé.

Ce retour inopiné devait être de courte durée ; il s'agissait de se rendre rapidement dans la région de Taoudeni, d'effectuer la traversée du Tanezrouft en largeur, le dernier grand blanc de la carte saharienne, et peut-être d'Afrique, puis de regagner sans délai le Muséum : deux mois devaient suffire.

Mais des occasions inespérées s'étant présentées, j'en ai profité pour compléter et étendre mes observations de l'an dernier. On ne perd jamais son temps à revoir des zones déjà connues, car il est bien rare que l'on épuise du premier coup d'œil les enseignements d'un paysage : le document révélateur, le fossile indispensable à la fixation de l'âge d'un terrain, tel détail géologique qui déclenchera l'explication de toute une région, sont des aubaines qui récompensent seulement, en général, un retour aux lieux déjà visités, rarement un premier contact.

Il semble en être de ce pays scellé comme de l'ami qui ne se livre qu'à son heure, et jamais au nouveau venu. Le plus souvent, il vous laisse repartir insatisfait : on en a assez vu pour que l'intérêt soit éveillé, trop peu pour que la curiosité soit rassasiée ; serait-ce une suprême habileté pour vous obliger à revenir ?

Fin janvier 1936, j'arrivais enfin à In Dagouber, au camp du Groupe nomade du Timétrine ; quelques tentes posées sur la plaine, autour d'un puits.

In Dagouber, c'était, jusqu'à présent, l'extrême limite de la zone connue, vers le nord-est, en direction du Sud algérien. Au-delà, le Tanezrouft, désert intégral, ignoré des indigènes eux-mêmes.

Il faut pourtant se décider à aller voir ce qu'il y a dedans, et, s'il n'y a rien, à aller voir qu'il n'y a rien, de façon à en être sûr. Nous irons.

C'est d'In Dagouber que prendra le large la petite équipe qui va se lancer à travers le Tanezrouft et tenter d'atteindre, à l'autre bord, le poste algérien de Ouallen.

Préparatifs : choix de chameaux, vérification des peaux de bouc, remplissage des tonnelets, coupe et mise en bottes du *drinn*, la paille qui servira aux animaux, sinon de nourriture, le mot est ambitieux, du moins de trompe-faim et d'argument psychologique contre l'inanition, etc.

L'équipe des partants qui vont essayer la traversée se compose de deux Européens, le lieutenant Brandstetter, du Groupe nomade du Timétrine, et moi-même, accompagnés de trois indigènes : un tirailleur, Ibrahima ag Bessa, cuisinier et factotum, et deux goumiers, le très digne Laghla d'abord - dit Socrate, en l'honneur de son crâne chauve, de son front bombé, de sa barbe de philosophe antique, ou La Matrone, en celui d'une démarche alourdie par l'ampleur de la croupe -, enfin le rustique El Djouf, qui n'a nul besoin de sobriquet, son propre nom en disant assez sur ses capacités intellectuelles : le Ventre !

Nous partirons le 3 février. Un puits jusqu'alors inconnu, Sobti, ayant été récemment découvert par le lieutenant Brandstetter, à une centaine de kilomètres d'In Dagouber, nous passerons par le point d'eau : l'intérêt géologique du trajet en sera accru et nous pourrons repartir de Sobti avec le plein d'eau complet.

Pour donner une idée de ce qu'est un trajet de ce genre, le mieux sera sans doute de reproduire simplement les quelques notes que je griffonnais le soir à l'étape, une fois terminée la mise au net du journal de route proprement dit, contenant les observations scientifiques.

3 février. Nous voici enfin en route. Brandstetter l'annonce aux quatre vents du ciel : "Et maintenant, virgule, en route, virgule, vers l'inconnu, point d'exclamation !" Très courte étape : 15h15 à 18h45 ; l'essentiel, d'ailleurs, quand il s'agit d'un grand départ, et de prendre le large en quittant le port, est de "décoller" : dès le lendemain, tout va plus vite ; hommes, bêtes, bagages, plies au rythme nouveau, ont changé de réflexes et d'habitudes ; en un tournemain le camp est levé.

Les adieux, à In Dagouber, ont été amicaux, mais entièrement dépourvus d'émotion. Sans doute n'y a-t-il guère lieu d'en manifester, ou du moins les Sahariens ne sont-ils pas gens à s'étonner aisément, à s'attendrir, à s'inquiéter. Pour eux, tout est si simple : à quoi bon s'émouvoir pour si peu ?

Quatre à cinq cents kilomètres à travers l'un des plus arides déserts qui soient ? La belle affaire ! Et puis après ? Les chameaux en parfait état, "avec des bosses comme ça", répète sans cesse l'excellent capitaine D., en montrant de sa main gauche son coude droit, les tonnelets bien étanches, les hommes solides, résistants, rompus aux brutalités de l'ascétisme saharien : allons, tout le monde en sortira, à moins d'un cataclysme cosmique, à dire vrai peu probable.

Les vains soucis sont inutiles : laissons batailler les navigateurs ; ils ont tout pour eux, c'est d'eux seuls désormais - et de leurs chameaux -que dépend le succès.

Les indigènes, ceux qui s'embarquent pour l'aventure, sont un peu moins rassurés. Le tirailleur, lui, ne s'inquiète guère, il suit en aveugle le Blanc qui saura bien, quoi qu'il arrive, se débrouiller : ne possède-t-il pas une petite boîte magique, ronde comme une montre, et qui connaît la route ?

Les goumiers sont plus méfiants et vont aborder sans enthousiasme une région qu'aucun des leurs n'a jamais traversée et sur

laquelle, même par ouï-dire ils n'ont jamais eu le moindre renseignement.

Au départ d'In Dagouber, paysage curieux, taillé dans des grès ruiniformes - coupoles, piliers, champignons géants, tours monumentales, donjons croulants, arches naturelles profilent sur le ciel pâle leurs silhouettes étranges : quelles affiches de publicité pour une compagnie de chemins de fer !

Pas de pâturage, ce soir. Mais les chameaux ont mangé ce matin ; ils recommenceront d'ailleurs demain soir.

4 février. Etape modérée, 7h30 de marche. Décor inchangé : bouts de falaises, îlots gréseux, chicots dressés sur l'horizontalité des plaines, filons éruptifs sombres érigés en murs ou en digues, nus ou habillés de sédiments qu'ils ont durcis.

Par places, de minuscules pâturages verts ; il a plu et quelques graminées, de belles touffes d'une crucifère à fleurs mauve pâle, et, bien entendu, la diabolique petite rosacée à graine piquante, ont pu germer. Les chameaux auront ce soir un substantiel repas de *hâd*, l'une de leurs friandises favorites, plante rêche, épineuse, presque métallique, et, de plus, salée ; moi, je préfère les framboises.

5 février. Gros retard ce matin : les chameaux se sont évadés, la nuit, du pâturage où on les avait entravés hier soir ; il faut les chercher longtemps, et loin.

Environ huit heures de marche, qui ne suffiront d'ailleurs pas à nous amener à Sobti : ce sera pour demain matin.

Le pays perd peu à peu son pittoresque : il s'aplanit. Temps couvert toute la journée, pas trop chaud. Camp sur le reg ; on distribuera aux chameaux un peu de la paille emportée pour le Tanezrouft.

6 février. Arrivée, ce matin, au puits de Sobti : un peu d'eau, bien peu malheureusement, pas assez pour le plein de tous nos récipients. Quelques peaux de bouc passent rapidement d'une maigre flaccidité, à un embonpoint de cochon gras, mais le puits est ensuite à sec et l'eau ne revient que très lentement.

Le programme primitif prévoyait que deux goumiers, avec des chameaux d'eau, nous accompagneraient plusieurs jours encore : il sera modifié.

Nous partirons définitivement d'ici, avec tout ce que nous pourrons emporter, soit les tonnelets métalliques (270 l au moins) et 8 guerbas, inégalement pleines d'ailleurs.

Dans l'après-midi, nous quitterons Sobti pour aller reconnaître un emplacement d'ancien point d'eau à quelques kilomètres au nord ; "Le Ventre" nous rejoindra à l'aube avec les deux peaux de bouc que, d'ici demain, le puits aura consenti à donner et, de la sorte, nous aurons largement de quoi franchir sans encombre la zone inconnue.

Ainsi fut fait. Nous quittons Sobti vers 16 heures : la nuit nous surprend bientôt et c'est au clair de lune que nous campons dans l'oued cherché, près de quelques gros buissons d'*aouarache*, arbuste sarmenteux à feuilles aciculaires.

Pays mort, pays oublié, mais qui naguère était communément traversé par des caravanes allant du Soudan en Algérie et vice versa : autour de Sobti. de nombreux mejbeds témoignent de cette ancienne activité. Depuis bien des dizaines d'années personne ne semble s'être aventuré dans ces solitudes.

Nous venons de placer sur la carte le point où nous sommes : un Trait à la règle, une lecture de rapporteur : 75°, l'angle de marche qu'il nous faudra conserver jusqu'à Ouallen.

7 février. Le ciel est couvert de nuages noirs à travers lesquels la pleine lune se laisse tout juste deviner. Pleuvra-t-il ?

En route du matin au soir, nous n'avons réussi à parcourir que... 30 kilomètres, une misère. Retards divers au départ, incidents avec les charges, corsés par la traversée de dunes courtes mais assez Rides, et qui nous font perdre beaucoup de temps.

Pays assez chaotique, devenant même, dans l'après-midi, presque montagneux. Ce n'est pas encore le reg du Tanezrouft classique. Par places, des dépressions chargées d'une poudre impalpable, molle comme de la cendre, véritable farine minérale qui fume sous les pas et ralentit la marche.

8 février. Aujourd'hui 11h30 de route, plus de 50 kilomètres. Allons, ça commence à avancer.

Nous avons quitté ce matin les régions accidentées pour grimper sur un plateau absolument horizontal, à perte de vue, sol de sable grossier ou de gravier, le reg sans limites de tous côtés. Enfin le vrai Tanezrouft, "vaste désert plat et stérile sans eau ni pâturage" spécifie le *Dictionnaire* du Père de Foucauld : et cela peut continuer ainsi jusqu'à Ouallen : plus de 300 kilomètres...

Le rôle du topographe se voit soudain singulièrement simplifié, celui du géologue aussi.

Violent vent de sable dans l'après-midi : le "paysage" - si l'on peut s'exprimer ainsi - sombre dans un océan blanchâtre et fantastique, où ondulent au ras du sol, des ruisseaux de sable. En marche, on peut encore, à la rigueur, tolérer le divertissement - qui ne facilite guère le travail de l'homme de barre ("Ouallen... 75 degrés...") - et les picotements aigus des grains qui vous cinglent les oreilles ; à l'arrêt, ce serait infernal.

Aussi le vent, charitable, a-t-il daigné mollir avec le crépuscule ; il souffle encore, mais sans

charrier de nappes de gravier et l'on peut espérer une nuit plus paisible que la précédente, qui fut un brin aérée, sablée à souhait et agrémentée de quelques gouttes de pluie.

9 février. J'ai, à titre de réveil-matin professionnel, officiellement reconnu et assermenté, poussé mon terrible cri dès 4 h 45 : un gain d'un quart d'heure sur l'horaire d'hier. Divers incidents de route, cependant, ne nous ont pas permis, en 11h3/4 de marche, d'abattre plus de 50 kilomètres.

Terrain parfaitement stérile, désert intégral, à un degré qui, certainement, ne doit guère se rencontrer ailleurs. C'est le reg sans bornes, plus ou moins chargé de gravier, plus ou moins sablonneux, fauve, blanc ou bleu clair par endroits, une table de marbre, un billard. Le moindre caillou - s'il y en avait - prendrait des allures de montagne.

Paysage à peu près totalement dépourvu de vie : dans la journée, outre quelques mouches - que nous avons apportées nous-mêmes et qui, comme nous, voyagent à dos de chameau -, je n'ai vu que quelques mantes du genre *Eremiaphila*, si admirablement nommé ("celle-qui-aime-la-solitude"), un certain nombre de plantules de *Neurada* et de graminées, et... une hirondelle. D'où vient-elle ? Un individu en migration égaré ?

10 février. — Hier soir, festin : le riz quotidien est remplacé par des haricots, rare friandise ici ; toute la journée, ces honnêtes soissons avaient dansé dans une bouilloire, aux flancs d'un chameau et, suffisamment trempés de la sorte, ont consenti à cuire le soir.

On fit bombance et, puisqu'il faut tout dire et que "l'heure des aveux a sonné", comme dit le feuilleton, j'ajouterai qu'un reste, que nous avons renoncé, plus par souci de décence peut-être que par incapacité réelle, à ingurgiter hier,

fut, avec délices, avalé ce matin, à l'aube, avant le départ.

Dans la nuit, démangeaison : un "pou de chameau" (en réalité une tique) a planté son rostre dans ma jambe droite. La confusion n'est pas flatteuse, ou alors, l'assaillant devait être terriblement myope ; il est vrai que la méprise eut lieu dans l'obscurité.

Aujourd'hui 59,500 kilomètres, sur un reg uniforme, d'une épouvantable monotonie : sable grossier et gravier. Rien sur quoi poser le regard, sauf, au crépuscule, de légers nuages couleur flamants roses.

11 février. 59 kilomètres de reg ininterrompu et sans changement. Rien de plus qu'hier et, sans doute, que demain, pour rompre cette platitude quasi océanique.

Faute de cailloux destinés à servir de supports à sa marmite, le travail du cuisinier devient un problème. Hier, j'ai dû confier à Ibrahina trois tiges de réchaud à pétrole, deux ciseaux à froid de géologue, une boîte de fer blanc. Aujourd'hui la situation s'améliore, grâce à la découverte d'une splendide meule dormante néolithique qui, brisée, fournira d'excellentes pierres de foyer.

Les paysans du Tanezrouft, broyant leur grain sur cette meule, ne se doutaient guère de l'usage auquel elle servirait un jour. Et n'allez pas répéter surtout, que, charge de réunir des collections préhistoriques pour le musée d'Ethnographie, je fracasse les meules néolithiques sous des prétextes basement alimentaires. Quelques papillons le soir, à la lampe...

12 février. Journée un peu moins sinistre : des traces - oh ! De bien faibles traces ! - de végétation dans la matinée, deux oiseaux (vivants), une cigogne morte, une libellule..., une libellule, ô nénuphars...

Mais le clou de l'étape fut la découverte, inattendue, d'une météorite, une pierre tombée du ciel, objet toujours rare et précieux.

Marchant sur le reg, de bonne heure, je tombe soudain sur un caillou bizarre, cassé en deux, à peu près grand comme la main, aux angles arrondis, et complètement noir, tel qu'aucun terrain de la région n'en saurait fournir.

Regardons de plus près ; aucun cloute possible sur la nature du caillou : météorite. Un peu plus loin, nouvelle trouvaille : le bloc, beaucoup plus volumineux que le précédent, s'est brisé en frappant le sol et ses éclats se répartissent autour d'un très léger entonnoir, point de chute du céleste projectile.

Journée chaude : on a dépassé 30° ; le printemps approche qui bientôt viendra mettre fin aux navigations sahariennes à trop long cours.

13 février. Innovation culinaire, hier : une envie de "crêpes" (*sic*), sans lait ni œufs, bien entendu. Le tiraillleur, au désespoir, déclarait, essai tenté, le projet irréalisable : "Le blé moulu", dit-il, n'est pas de la *farine*. Le résultat a cependant paru des plus savoureux aux consommateurs trop contents de pouvoir absorber, sous le nom de "crêpes", une sorte de magma brunâtre, à demi frit, tirant fortement sur la pâtée de chien, mais d'un goût d'ailleurs excellent, et, en tous les cas, plus inédit que celui des nouilles quotidiennes ou du riz non moins journalier. Nous retenons la recette, baptisée "Croquettes Tanezrouft". Avis aux gourmets,

Une ligne bleue sur l'horizon, ce sont les montagnes de l'Ahnet, la falaise du haut de laquelle, un jour de décembre 1929, je regardais l'immensité du Tanezrouft en songeant déjà à de futures méharées.

Vent de sable ce matin, violent. Vers 11h15, arrivée à la piste transsaharienne Reggan-Gao, celle des autobus. Voici donc la traversée

presque terminée : Ouallen n'est plus qu'à une soixantaine de kilomètres et nous y serons demain.

En attendant, nous pénétrons par un étroit tunnel sous la balise n° 260 - sorte de maisonnette en tôle, toute sonore des coups de la tempête, et peinte en blanc - pour y déguster, accroupis sur des cadavres de sauterelles roses, un thé sablé, en l'honneur de notre prochaine arrivée au port.

Puis redépart, jusqu'à la nuit, et rêvent de sable ; soirée des moins confortables : ciel couvert, bourrasques, menaces de pluie, gouttes d'eau ; et l'on est tout enduit de poussière d'argile, les yeux douloureux.

Un chameau a l'un des pieds usé par la marche : à Ouallen, il faudra lui coudre une pièce.

Ce soir, pour la première fois depuis longtemps, les animaux sont au "pâturage", dans de toutes petites taches de végétation.

14 février. Dans une pièce du petit fortin d'Ouallen. Voici le voyage achevé. A midi, arrêt au col de Tarit, pour nous laver un peu et absorber un quart de thé avec un plat de *Croquettes Tanezrouft*.

Belle station de gravures rupestres dans le col, que nous franchissons à 14 heures.

Bientôt, c'est le minuscule bordj blanc, caché dans un ravin, l'aimable accueil des quelques Européens du poste, l'envol grésillant des dépêches : Soudan, Algérie, France.

"Oui, c'est entendu, on a passé, mais c'est raté." - L'ami Brandstetter n'en veut rien croire : "Comment c'est raté ? Parti d'In Dagouber - quatre cent cinquante kilomètres d'ici à vol d'oiseau, une banlieue, quoi - j'atterris sur la balise deux cent soixante avec deux kilomètres d'erreur en direction et zéro en distance, et vous trouvez ça "raté", Qu'est-ce qu'il vous faut

alors ?" - "Mais non, vous ne comprenez pas. C'est «raté», parce que je n'ai rien vu, rien d'autre qu'une hammada horizontale, sans un repli de terrain, sans un accident, sans une coupure, sans une fenêtre, sans un indice sur le sous-sol primaire et cristallin, pourtant les seuls éléments intéressants de la région. J'aurais voyagé avec un bandeau sur les yeux que j'en saurais autant sur la géologie ancienne du Tanezrouft. Et moi qui pensais retrouver le prolongement des granités des Eglad et des dolomies du Hank ! C'est un désastre. Et vous trouvez ça «réussi» : vous n'êtes pas difficile... En principe, d'après le programme, je devais, d'ici, rentrer directement sur Alger : c'est tout de même déplaisant quand il faudrait pouvoir reprendre l'exploration, chercher ailleurs, retraverser par un autre itinéraire..." — "Retraverser ? Alors... on remet ça ?" - "Chiche !"

Et le 19 février, la petite troupe, augmentée de quelques chameaux et de deux méharistes de la Compagnie saharienne du Touat, quittait le port pour tenter une nouvelle traversée, plus septentrionale que la première.

Nous visiterons d'abord la région de Rezegallah pour gagner ensuite Bir ed Deheb, dans l'Erg Chech, où l'on espère trouver de l'eau.

Un bon bout de reg, pour commencer ; nous marchons vite et longtemps chaque jour ; le 22 février, soixante-six kilomètres de 6h20 à 18h25 sans une halte, le 23, même jeu, de 6h00 à 18h15. Toujours le Tanezrouft démesuré, océanique, bien entendu aucune végétation ; nous avons emporté d'Ouallen un peu de paille de *drinn*, trop peu, pensant trouver quelque chose dans l'erg que nous allons aborder bientôt.

Le 24, un événement : deux, je dis bien : deux brins d'herbe vivants. Et le soir quelques

touffes, d'*askaf* comme par hasard, une plante que refusent, malgré leur faim, nos chameaux soudanais.

Nous voici dans les parages de Rezegallah, c'est un puits ; du moins, c'en était un la dernière fois qu'on s'est aventuré jusqu'ici, il y a une vingtaine d'années.

D'ailleurs, nous ne le trouverons pas : sa position n'est pas certaine sur les cartes ; de plus, comme un texte arabe ne se déchiffre que si l'on sait d'avance ce qu'il signifie (essayez-moi un peu de me lire du français sans voyelles, sans majuscules, sans ponctuation et dont chaque mot aurait cinq ou six sens différents), un puits ne se trouve que si on le connaît déjà. Nul d'entre nous n'est dans ce cas.

Ce n'est pas chercher une île sur la mer, une île, ça se voit de loin, même basse : plutôt, dans un champ de blé, un tube d'aspirine, un bouton de culotte dans la lande. *Hopeless, of course.*

Aussi, le 27, fallut-il reprendre la marche, vers le sud-ouest maintenant. Nous avons de l'eau dans nos tonnelets pour longtemps encore ; nulle inquiétude de ce côté, mais la grosse question est celle du pâturage. Quand nos animaux mangeront-ils ? Le pays est entièrement sec.

Et voici qu'il faut attaquer l'Erg Chech. Au début, cela ne va pas trop mal ; l'erg est maniable, bras et couloirs se succèdent normalement. Mais bientôt, nous débouchons dans l'*aklé*, une mer de dunes enchevêtrées, sans orientation générale, hachée, heurtée, coupée ; plus d'affleurement rocheux, on navigue en plein sable.

A chaque crête, nouvelle déception : rien, pas un îlot de sol dur à l'horizon, rien que le sable qui flamboie et la dune qui poudroie.

Les versants sont abrupts ; hommes et bêtes peinent durement. Il faut sans cesse entailler, à la main, les arêtes vives, pour ouvrir un passage

à la caravane. Les chameaux hésitent devant l'obstacle, buttent, s'abattent : dans les descentes, des charges s'écroulent ; il faut abandonner quelques bagages.

La situation des bêtes - et par conséquent la nôtre - n'est pas brillante à l'excès ; voilà déjà une huitaine de jours qu'elles n'ont pas mangé ; cela ne peut pas *durer*. A partir du moment où le chameau renonce à ses deux plus chères occupations, ruminer et faire des crottes, il est malade. Diagnostic d'ailleurs aisé : inanition.

Sortirons-nous de cet *aklé* maudit ? Les chameaux tiennent toujours, mais pour combien de temps encore ? Car on sait bien qu'ils ne préviendront pas ; non, tout à coup, comme ça, la mécanique va claquer, l'un d'eux se couchera, que la trompette du Jugement ne remettrait pas sur ses pieds ; puis un autre, une heure plus tard, puis deux ensemble, *et cætera*, jusqu'au terme normal de ce genre de sport : le "tour du patron", dernier épisode.

Pour corser ce plaisant livret, les guides nous déclarent maintenant que nous avons sans doute manqué et dépassé le puits... Cela promet.

Le proverbe kounta affirme qu'au Sahara "on a toujours le hasard contre soi". Le proverbe kounta aura menti, une fois de plus, car, le 1^{er} mars 1936, à la nuit, nous étions à l'eau, à Bir ed Deheb et le 2, les chameaux étaient conduits clans un petit "pâturage", oh, pas bien gros, très peu Vallée d'Auge, mais avec les quelques touffes de paille sèche qui les empêcheront, après dix jours de jeûne, d'achever de mourir, ce qui est déjà un succès.

Bir ed Deheb, le "Puits de l'or" : paysage minéral, un couloir caillouteux, sans un abri, de plusieurs kilomètres de large, entre deux dunes ; dans ledit couloir, un vent de sable qui nous tient quarante-huit heures au "lit", emburnoussés et recroquevillés derrière nos bagages.

Je n'ai toujours pas trouvé ce que je cherche : le cristallin el le Hank. Mais cette *hammada* doit tout de même avoir, vers l'ouest, un bord libre, sous lequel doit apparaître le substratum, et qu'il s'agit d'atteindre. Seule solution : pousser encore plus loin, traverser l'erg de part en part, c'est vers Grizim que le problème sera résolu.

C'est vers Grizim qu'il le fut, le 6 mars, jour de rassasiement et de vengeance. Le matin, bord de la *hammada*, qui renonce à vainement tenter de lasser notre effort, et, immédiatement, des fonds rougeâtres : le cristallin. Enfin...

Le soir, au coucher du soleil, petite falaise ; je mets pied à terre. Le premier gradin me déçoit : alors, *rehammada* ? Mais le suivant me rassure : indubitables, tranches circulaires finement annelées de stries concentriques, voici les stromatolithes commandés, les "rondelles" des méharistes, exactement celles de Mzerreb (quatre cents kilomètres) et d'Atar (mille trois cents kilomètres). Je suis comblé. On peut rentrer.

Le lendemain matin, le retour commence, pour s'achever dix jours plus tard, dans la cour du bordj d'Adrar, au Touat.

"Et c'est tout ?" - C'est tout. - "Ça finit comme ça ?" - Ça finit comme ça.

Mais oui, le livre s'achève ainsi, comme la plus ordinaire des étapes, sans le couplet de rigueur, sans le pathos d'usage, sans "ombre bleue des palmes", sans "souffrance délectable", sans "terre de l'Epouvante et du Mystère", sans "Pays de la Peur", sans "royaume des sables de feu", sans "envoûtement", sans "adieu nostalgique au désert"...

Avec vous, et chez moi, cela ne prendrait pas. Inutile. D'ailleurs, vous étiez prévenus, honnêtement.

GLOSSAIRE

L'emploi d'un certain nombre de termes sahariens - arabes et berbères - ou simplement exotiques, était inévitable et, plutôt que de forger de mauvaises périphrases on n'a pas reculé devant le mot propre, technique. Quitte à en fournir, dans le présent lexique, l'explication.

Je n'ai pas cru devoir transporter en français - pour bien montrer que je le connais, sans doute ? - le mécanisme des pluriels arabes et berbères. J'écris sans fausse honte une *guerba*, des *guerbas*, un *mejbed*, des *mejbeds*, et non des *guareb*, des *mjabed*. Vice versa : des *Touaregs*, un *Touareg*, une *Touarègue*, et non des *Touaregs*, un *Targui*, une *Targuia* ; des *Bérabiches*, un *Bérabicbe*, et non un *Berbouchbi*. De plus, j'ai adopté, pour les mots déjà utilisés en français, les orthographes usuelles, sans rechercher de transcriptions correctes, phonétiques.

Acheb. Végétation fugace des plantes herbacées annuelles poussant après la pluie.

Adrar. "Montagne" en berbère.

Adress. Arbre de la zone sahélienne, *Commiphora africana* (Rich.), famille des burséracées ; donne une gomme-résine odorante, le "bdellium d'Afrique".

Aklé. Massif compact de dunes vives, à topographie confuse, sans orientation générale.

Aouarache. Buisson de la famille des polygonacées (*Calligonum spp.*).

Arrem. Centre de culture, en pays touareg.

Asfel. Pièce du harnachement méhariste : corde à queue.

Askaf. Chénopodiacées (*Traganum nudatum* Del. Et *Nucularia Perrini* Batt.

Atlil. Arbre ; famille des caparidacées (*Maerua crassifolia* Forsk.).

Azalaï. Caravane allant charger du sel dans les centres d'extraction sahariens.

Baraka. Bénédiction d'un personnage religieux ; pouvoir spirituel, grâce spéciale, charisme de ce dernier.

Baraquer. S'agenouiller (chameau) ; faire agenouiller (un chameau).
Barkane. Dune en croissant ; mot asiatique.
Batha. Lit sablonneux d'un *oued*.
Bordj. Construction fortifiée.
Boubou. Courte tunique de coton, sans manches ou à manches courtes.
Burnous Grand manteau-pèlerine, de laine ou de poil, à capuchon.
Chech. Pièce d'étoffe légère (cotonnade, voile, mousseline) s'enroulant autour de la tête et pouvant servir à envelopper le visage ; turban.
Chéchia. Coiffure militaire de drap rouge, en forme de fez cylindrique (non conique).
Chehada. "Témoignage" par excellence, profession de foi musulmane : 'Je témoigne qu'il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah et que Mohammed est l'envoyé d'Allah.'
Chott. Vaste bas-fond salé (Algérie et Tunisie).
Chouaf. Patrouille d'éclaireurs.
Couffin. Panier en sparterie.
Couscous. Granules arrondis, roulés, de farine ou de blé moulu, cuits à la vapeur.
Cram-cram. Nom donné par les Français à *l'initi* des Maures, *ouezzeg* des Touaregs, graminée urticante du Sahel (*Cenchrus biflorus* Roxb.).
Dabia. Peau de bouc tannée servant de sac à riz, mil, farine, etc. (Mauritanie) ; poche-sac en cuir, suspendue au troussequin de la selle et destinée à de menus objets (pays touareg).
Daya. Dépression à la surface d'une *hammada* ; mare d'eau douce en plaine.
Délou. Récipient en cuir pour puiser l'eau.
Dhar. "Dos", grande falaise, en particulier celle de Chinguetti et celle de Tichitt-Oualata.
Djebel. "Montagne" en arabe.
Djellaba. Vêtement de laine ou de poil, tunique longue à demi-manches et à capuchon.
Djich. Parti de pillards ne comportant que quelques hommes.
Djinn. Esprit, génie, lutin, etc.
Djouf. "Ventre", nom appliqué à certaines dépressions.
Drinn. Nom algérien d'une graminée, *Aristida pungens* Desf. (Mauritanie et Soudan : *sbot*).
Effendi. Lettré (Egypte).

Erg. Dunes, en général,
Fillali. Peau de mouton tannée et teinte en rouge ; litt. ; Cuir *filalien*, du Tafilalet.
Foggara. Galerie de captage souterraine amenant l'eau à une palmeraie.
Gandoura. Vêtement en forme de tunique longue, à manches courtes, sans capuchon ; par extension, parfois, d'autres vêtements orientaux flottants.
Gara. Butte-témoin d'un ancien relief sédimentaire érodé, le plus souvent à sommet tronqué.
Gartoufa. Petite composée aromatique, *Brocchia cinerea* (Del.)
Goumier. Soldat méhariste indigène, maure ou touareg ; ailleurs, auxiliaire armé.
Guetta. Halte ou sieste méridienne.
Guerba. Outre en cuir ; peau de bouc pour l'eau.
Hâd. Buisson de la famille des chénopodiacées. *Cornulaca monacantha* Del.
Hadji. Musulman ayant effectué le pèlerinage rituel aux Lieux Saints.
Hammada. Topographiquement, la forme désertique du plateau, quand la surface de celui-ci est horizontale (dalles, cailloutis.) ; géologiquement, formation d'âge indéterminé occupant dans le Nord-Ouest saharien de très vastes étendues.
Harka. Parti armé nombreux.
Ichâ. Heure de la dernière des cinq prières rituelles, nocturne.
Initi. Nom berbère (maure) d'une graminée à aiguillons barbelés, *Cenchrus biflorus* Roxb. (= *catharticus* Del).
Jerjir. Crucifère annuelle à fleur mauve, très rarement blanche, *Schouwia purpurea* (Forsk.).
Kessera. Galette de blé cuite dans le sable.
Kbezama. Cordelette fixée à Panneau de nez du chameau de selle.
Kountas. Nom d'une tribu.
Ksar. Village de sédentaires, bâti en pierres ou en argile.
Ksourien. Habitant d'un ksar.
Legleïa. Nom maure d'un arbuste à fruits comestibles, le *Grewia betulifolia* Juss, (Tiliacées).
Majnoun. Possédé, fou.

<i>Marabout.</i>	Personnage religieux, lettré, occultiste.
<i>Méhari.</i>	Chameau de selle.
<i>Mejbed.</i>	Piste chamelière ; sentier tracé, visible sur le <i>reg</i> .
<i>Mezoued.</i>	Sac en cuir pour les vivres, riz, farine, etc. ; équivalent sud-algérien de la <i>dabia</i> des pays maures, où le <i>mezoued</i> semble désigner seulement les sacs de grande taille.
<i>Mohor.</i>	Grande gazelle, <i>Gazella dama</i> Pallas.
<i>Mongech.</i>	Nécessaire à échardes.
<i>Morbeka.</i>	(= <i>mrokba</i> , en réalité <i>oumm-rokba</i> . la mère aux genoux). Graminée, <i>Panicum turgidum</i> Forsk.
<i>Nebka.</i>	Petite butte de sable, abritée, en flèche, derrière un obstacle, buisson, caillou, etc.
<i>Oglat.</i>	Puisard peu profond.
<i>Oued.</i>	Lit de "cours d'eau" à sec, marqué soit par les formes du terrain, soit simplement par la végétation.
<i>Partisan.</i>	Indigène armé, engagé comme auxiliaire temporaire.
<i>Razzia.</i>	<i>razzieur</i> . Pillage ; celui qui y participe.
<i>Reg.</i>	Plaine ou surface de plateau parfaitement unies, couvertes d'arène, de petits cailloux ou de gravier.
<i>Rezzou.</i>	Expédition de pillage d'importance moyenne, plus nombreuse que le <i>djïch</i> (= <i>mejbour</i>), moins que la <i>harka</i> .
<i>Sabat.</i>	Chaussure sud-algérienne, en forme de pantoufle ou de savate.
<i>Sadan.</i>	Rosacée à graines piquantes.
<i>Neurada procumbens</i>	Linné.
<i>Sebkha.</i>	Bas-fond salé.
<i>Sedra.</i>	Jujubier.
<i>Séroual.</i>	Pantalon bouffant indigène.
<i>Sif.</i>	Crête, tranchant d'une dune; litt.: sabre.
<i>Tadjakant.</i>	Nom d'une tribu de l'Ouest saharien.
<i>Talha.</i>	Mimosa, <i>Acacia raddiana</i> Savi (= <i>tortilis</i> , = <i>fasciculata</i>).
<i>Tamacheq.</i>	Langue des Touaregs.
<i>Tamat.</i>	Mimosa, <i>Acacia seyal</i> Del.
<i>Tanezrouft.</i>	Substantif touareg, désert du désert, sans eau ni végétation.

Tarbouch. Nom oriental (Egypte) du fez.
Tassili. Plateau gréseux à surface accidentée.
Tassoufra. Sac en cuir à vêtements, etc. (Mauritanie) ; petite outre en forme de poche suspendue verticalement (pays touareg).
Tifinâgh. Ecriture touarègue.
Timegelost. Zygophyllacée à graine piquante, du genre *Tribulus*.
Trab et Beïdane. Le "pays des Blancs", nom que les Maures de l'Ouest donnent à l'ensemble de leur territoire, par opposition au "pays des Noirs".
Zérîba. Défense en abattis d'épineux, entourant un parc à bestiaux, un camp, etc. ; parc ou camp entourés d'un abattis ; ailleurs : hutte de paille.

La substance du chapitre "Bible et Sahara" a paru dans *Foi et Vie*, 32^e année (N. S.), n° 28, 1931, p- 425-447, la "Ballade de mes heures africaines", très légèrement abrégée, et illustrée de cinquante-deux aquarelles originales, dans *Togo-Cameroun*, janvier 1932, p. 29-34, certains fragments du dernier chapitre dans *Sciences et Voyages*, XVIII, n° 13, 1^{er} juillet 1936, p. 35-38 et 57, et dans *Algérie**, n° 47, janvier 1937, p. 4-7.

